

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC**  
**INSTITUT NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**  
**CENTRE – URBANISATION CULTURE SOCIÉTÉ**

**LES QUÉBÉCOIS FRANCOPHONES NATIFS ET LEURS  
REPRÉSENTATIONS DE LA DIVERSITÉ EN RÉGION PÉRIURBAINE :  
L’EFFET HALO EN QUESTION.**

Par

**Léa DALLEMANE**

Mémoire présenté pour obtenir le grade de

Maître ès sciences, M.Sc.

**Maîtrise en études urbaines**

Programme offert conjointement par l’INRS et l’UQAM

Avril 2021

© Léa DALLEMANE, 2020

Ce mémoire intitulé

**LES QUÉBÉCOIS FRANCOPHONES NATIFS ET LEURS  
REPRÉSENTATIONS DE LA DIVERSITÉ EN RÉGION PÉRIURBAINE :  
L'EFFET HALO EN QUESTION.**

et présenté par

**Léa Dallemane**

a été évalué par un jury composé de

Mme Annick GERMAIN, directrice de recherche, INRS

Mme Sylvie PARÉ, examinatrice interne, UQAM

M. Antoine BILODEAU, examinateur externe, Université Concordia

## RÉSUMÉ

Au Québec comme dans le reste du Canada les signes d'hostilité envers la question des rapports avec l'immigration est toujours sensible. Si les sondages d'opinion montrent une reconnaissance de l'apport économique de l'immigration, les résultats concernant la culture ou les valeurs sont plus mitigés. Des signes d'insécurité culturelle ont fait surface ces dernières années, et semblent être plus souvent dirigés vers des minorités religieuses qui menaceraient les valeurs québécoises.

En 2014, Antoine Bilodeau montrait que ce sentiment de menace était plus prononcé en région périphérique, manifestant un « effet halo ». Si de nombreuses recherches quantitatives tentent de diagnostiquer et comprendre les rapports avec l'immigration, moins s'attardent à la question d'un point de vue qualitatif et ethnographique. Ce mémoire s'appuie sur une méthode d'entretiens courts *in situ* et des entrevues afin d'explorer les représentations de la diversité en lien avec les formes urbaines de sociabilité publique dans la ville périurbaine de Terrebonne.

Les résultats montrent l'importance de variables contextuelles comme le changement vers l'urbanisation dans les représentations de la diversité en région périurbaine. Nous observons une palette complexe de contacts avec la diversité liée avec le rapport aux grands centres urbains. L'analyse montre par ailleurs que les marqueurs ethniques mobilisés par les enquêtés diffèrent selon les personnes décrites. Enfin, nous avons découvert que malgré la forme urbaine de faible densité marquée par la distance, plusieurs lieux terrebonniens ont un potentiel de sociabilité publique pouvant favoriser la familiarisation avec l'Autre.

Mots-clés : sociabilité publique ; diversité ethnique ; périurbain ; effet halo ; espace public ; entretiens-courts *in situ* ; Terrebonne

## ABSTRACT

In Quebec, as in the rest of Canada, the question of relations with immigration still sensitive. Opinion polls show recognition of the economic contribution of immigration. However, if we look at questions about culture or values, this progression seems more mitigated. Recently, signs of cultural insecurity have emerged. They seemed to lead frequently to religious minorities who threaten Quebec values.

In 2014, Antoine Bilodeau showed that this feeling of threat was more pronounced in the peripheral region, demonstrating a 'halo effect'. Even if much quantitative research attempts to diagnose and understand the relationship with immigration, the issue from a qualitative and ethnographic perspective is less concerned. This thesis focuses on a method of short interviews 'in situ' and interviews to explore the relationship of representations of diversity with urban forms of public sociability in the suburban city of Terrebonne.

The results show the importance of contextual variables such as the change towards urbanization in the representations of diversity in suburban regions. We observe a complex range of contacts with diversity linked to the relationship to large urban centers. The analysis also shows that the ethnic markers used by the respondents differ according to the people described. Finally, we discovered that despite the low-density urban form pronounced by distance, several places in Terrebonne have a potential for public sociability.

Keywords: public sociability ; ethnic diversity ; peri-urban ; halo effect ; public space ; short interviews *in situ* ; Terrebonne.

## REMERCIEMENTS

Les idées glissées par Annick Germain ont changé les premières hésitations et tâtonnements en curiosité, puis en projet. Ses recherches et son expérience inspirantes ont eu une grande influence sur les lignes de ce mémoire. J'ai eu la chance de pouvoir compter sur sa réactivité sans égale, ses précieux conseils, sa bienveillance et bonne humeur tout le long de ce projet. Ce défi aurait été insurmontable sans elle, et pour tout cela je lui destine naturellement mes premiers remerciements.

Merci aussi de m'avoir fait une place dans l'équipe du projet « Hospitalité ». Je suis reconnaissante d'avoir pu faire quelques pas de chercheuse accompagnée d'étudiants investis : Catherine, Jeanne, Gabriel, Charline et Islem (capable de débloquent n'importe quelle situation). Je les remercie pour l'expérience plus qu'enrichissante des « Midis de l'Immigration » que j'ai partagée avec eux. Merci à Sophia pour m'avoir orientée dans le monde complexe de ArcGis et plus encore.

Merci aux Terrebonniens qui m'ont accordé leur temps et partagé leurs regards.

Je dois beaucoup à mes compagnons de cette aventure montréalaise, Jesús et Antonio. L'un m'a apporté la discipline, l'autre la souplesse ; même si leur soutien s'est déployé bien au-delà. Dans le même registre, j'adresse mes remerciements à mes amies de toujours qui m'ont accompagnée aussi bien intellectuellement que personnellement. Je remercie Justine sans qui je n'aurais pas étudié cette discipline, et avec qui les échanges académiques sont toujours intéressants.

Mes parents m'ont apporté le soutien nécessaire durant toutes mes études, sans questionner mes décisions (telle que partir à des milliers de kilomètres) et en s'adaptant aux situations les plus improbables (telle qu'une crise sanitaire mondiale). Merci d'avoir permis à ma fratrie d'être la première génération à réaliser des études supérieures.

Enfin, je remercie Marc qui m'a aidée jusqu'à écrire cette ligne. Il m'a apporté l'assurance dans les moments de doutes, m'a relue quand je ne pouvais plus lire, a accueilli mes échecs pour les relativiser, et a su déchiffrer mes bougonnements pour me faire avancer.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>Liste des tableaux</b> .....	<b>viii</b>
<b>Liste des figures</b> .....	<b>viii</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>1</b>
<b>Chapitre 1 : L’Autre, la ville et le périurbain : revue de littérature</b> .....	<b>4</b>
1.1 L’Autre et la Ville : les fondateurs .....	5
1.1.1 <i>La pensée originale de Georg Simmel</i> .....	5
1.1.2 <i>L’écologie urbaine de l’École de Chicago</i> .....	7
1.2 Espace et sociabilité publique : terrain de familiarisation avec l’Autre ? .....	10
1.2.1 <i>La sociabilité publique et ses espaces</i> .....	10
1.2.2 <i>Présence avec la différence : un apprivoisement ?</i> .....	13
1.3 Structure métropolitaine montréalaise et périurbain : un effet halo. ....	16
1.4 Conclusion.....	20
<b>Chapitre 2 : Problématique et méthodologie</b> .....	<b>21</b>
2.1. Problématique et question de recherche .....	21
2.2. Méthodologie.....	22
2.2.1. <i>Une approche qualitative</i> .....	22
2.2.2. <i>Le cas de Terrebonne</i> .....	23
2.2.3. <i>L’entretien court in situ</i> .....	29
2.2.4. <i>L’entrevue semi-dirigée</i> .....	33
2.2.5. <i>Considérations éthiques</i> .....	35
2.2.6. <i>Analyse</i> .....	36
2.2.7. <i>Posture de l’étudiante et limites</i> .....	36
<b>Chapitre 3 : L’ethnicité dans les discours</b> .....	<b>39</b>
3.1. Du rural vers l’urbain : l’évolution de la ville comme contexte.....	40
3.1.1. <i>Diversité et description du changement</i> .....	40
3.1.2. <i>Des représentations du périurbain bousculées</i> .....	42
3.2. Des regards sur la « grosse ville ».....	46

3.2.1. <i>Des expériences significatives dans la « grosse ville » : l'importance de la socialisation.</i>	47
3.2.2. <i>Des contacts superficiels : s'interroger sur les contextes.</i>	49
3.2.3. <i>Une fuite de la ville ?</i>	53
3.3. Des représentations de la diversité	55
3.3.1. <i>Le « Nous » et le « Eux » : où est la frontière ?</i>	55
3.3.2. <i>Quels marqueurs de l'ethnicité, et pour qui ?</i>	62
<b>Chapitre 4 : Sociabilité publique périurbaine, attachement et diversité</b>	<b>70</b>
4.1. Les descriptions terrebonniennes des vies de banlieue	70
4.2. Quelques lieux de sociabilité publique	76
<i>Le Vieux-Terrebonne</i>	76
<i>Le centre d'achat des « Galeries Terrebonne »</i>	81
<i>L'école et les apprentissages intergénérationnels</i>	84
<i>Le terminus Terrebonne et les trajets en bus</i>	86
4.3. Formes d'attachement à Terrebonne et représentations de la diversité	88
<b>Chapitre 5 : Conclusion et discussion</b>	<b>93</b>
5.1. Retour sur l'expérience de recherche : atouts, limites et difficultés.	93
5.2. Synthèse	96
<b>Bibliographie</b>	<b>101</b>
<b>Annexe 1 : Guide d'entretien semi-dirigé</b>	<b>109</b>
<b>Annexe 2 : Guide d'entretien <i>in situ</i></b>	<b>111</b>
<b>Annexe 3: Certificat éthique</b>	<b>112</b>
<b>Annexe 4 : Lettre d'information (entrevue)</b>	<b>113</b>
<b>Annexe 5 : Formulaire de consentement (entrevue)</b>	<b>116</b>
<b>Annexe 6 : Lettre d'information (entretien court)</b>	<b>118</b>
<b>Annexe 7 : Formulaire de consentement (Entretien court)</b>	<b>121</b>

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau 3.1 : Répartition des enquêtés en fonction de la spontanéité du discours sur la diversité.....	39
--	----

## LISTE DES FIGURES

Figure 2.1 : Localisation de la ville de Terrebonne.....	24
Figure 2.2 : Le tissu urbain dominant à Terrebonne. ....	26
Figure 2.2 : Les minorités visibles à Terrebonne.....	29
Figure 2.3 : Localisation des lieux de rencontres pour les entretiens-courts <i>in vivo</i> .....	32
Figure 2.4 : Schémas récapitulatif des modes de recrutement.....	34
Figure 4.1 : Espaces publics du Vieux Terrebonne .....	76
Figure 4.2 : Quelques lieux d'intérêt dans le Vieux-Terrebonne.....	77
Figure 4.3 : Les Galeries Terrebonne .....	81
Figure 4.4 : Terminus de Terrebonne .....	86



## INTRODUCTION

Originaire d'un petit village du « Pays Basque », les questions d'identité en lien avec le territoire ont toujours fait partie de notre parcours en sociologie. À Bilbao, au cours d'une année au sein de *l'Universidad del País Vasco*, cet intérêt s'est confirmé à travers des cours et des expériences marquantes dans une région à l'identité régionale forte. Cette année-là, les débats animés des étudiants mêlaient les questions inévitablement liées de construction identitaire basque, d'immigration et de ville. Après une dernière année d'étude et une attention plus prononcée sur la sociologie de la ville, nous poursuivions notre parcours en études urbaines, à Montréal. Quelque part entre l'histoire du Québec traversée de courants séparatistes, et la ville de Montréal comme modèle cosmopolite, nous étions sûrs de trouver un sujet de travail. De plus, le début de la maîtrise était marqué par les élections provinciales qui alimentaient les débats au sujet de l'immigration, entre autres.

À l'heure de préciser ce sujet de recherche, nous avons toujours tendance à aborder des questionnements d'un point de vue structurel, plutôt déconnecté de l'urbain. C'est au fil des lectures glissées par Annick Germain que nous avons compris l'intérêt d'un changement d'échelle pour nous éloigner des questions d'identité dans toutes leurs tournures larges, et investir un regard urbain « micro » qui prend en compte les formes de sociabilité publique. Au cours d'une de ces lectures, nous avons découvert l'hypothèse de l' « effet halo », bousculant une vision peut être trop dichotomique qui invisibilisait le riche terrain de la banlieue (Bilodeau et Turgeon 2014). Ce phénomène curieux montrait un sentiment de menace plus prononcé en périphérie de Montréal, dans une ambiance générale qui laissait peut être déjà transparaître un sentiment « d'inconfort de la majorité face à la différence » (Leloup, Germain et Radice 2016, 201). Mais de quelle différence s'agissait-il ?

De manière surprenante, il semble que la crise sanitaire de ce début d'année 2020 n'ait pas entaché ce qu'on pourrait appeler l' « accueil canadien ». Selon un sondage récent<sup>1</sup>, les réticences face à l'immigration tendent à s'estomper, et les différences entre le Québec et le reste du Canada ne sont maintenant plus lisibles du point de vue de l'opinion publique face à l'immigration. Cette tendance s'affirme lorsqu'il s'agit de considérer les opinions concernant l'apport économique de l'immigration, ce qui est différent du contexte européen ou États-Unien

---

<sup>1</sup> Sondage de Environics Institute mené auprès de 2000 Canadiens entre le 8 et le 23 septembre 2020 : <https://www.environicsinstitute.org/projects/project-details/canadian-public-opinion-about-immigration-and-refugees>

récent. Toutefois, le constat est plus mitigé quant à l'impact de l'immigration sur les valeurs, la culture, et le point délicat de la religion. Ce dernier semble diviser un peu plus le Québec que les autres provinces. Cela peut être expliqué par l'histoire du Québec et son attachement à la laïcité plus que par du racisme comme l'ont montré Dufresne et ses collaborateurs (2018), mais n'explique pas pourquoi l'hostilité semble être dirigée plus particulièrement vers les musulmans<sup>2</sup>. Nous avons notamment constaté que le port du voile dans l'espace public a fait des remous dans les médias. Il ne s'agissait plus seulement de chiffres d'immigration, mais de visibilité dans l'espace public. Alors qu'en France, l'interprétation de la laïcité très différente rend invisible le port de signe religieux parmi des personnalités d'État, nous voyions le paysage de Montréal comme un exemple de familiarisation avec la diversité dans l'espace médiatique ou public. Et ces années de maîtrise ont été des années charnières quant à ces questions, réitérant des enjeux de cohabitation, d'accommodement, mais aussi plus globalement de visibilité de la diversité religieuse, tout cela dans une ville (et sa banlieue) qui continue de se diversifier. Ici intervient l'intérêt d'un changement d'échelle : en partant de ces indices inquiétants et à la fois de l'hypothèse de l'effet halo, nous avons voulu questionner les représentations de la diversité en changeant d'approche pour appréhender le problème par les espaces publics et le quotidien ordinaire. En somme, une fois ces opinions présentées, notre curiosité nous a menés à aller voir ce qui se passe sur le terrain dans une démarche exploratoire, pour tenter de comprendre ces signes de réticence face à la diversité et pourquoi certains semblent plus visés.

Le premier chapitre posera les balises de notre approche en présentant les théories et concepts qui ont guidé cette recherche. Ceux-ci sont empruntés aux fondations de Simmel, l'École de Chicago et ses successeurs. Ce chapitre nous permettra de présenter des recherches plus récentes sur le sujet ainsi que la structure métropolitaine montréalaise et l'« effet halo » que nous évoquons plus haut.

À partir de cette revue de littérature, nous pourrons décrire la perspective et les questions centrales du mémoire dans le chapitre 2. Nous présenterons ensuite la méthodologie qualitative adoptée, qui s'appuie sur des entrevues semi-dirigées et des entretiens courts *in situ* à Terrebonne. Dans le même chapitre, nous dresserons un portrait plus précis de cette dernière ville qui sera notre cas à l'étude.

---

<sup>2</sup> C'est ce que montre bien le sondage de la maison CROP réalisé en 2017. Les résultats dévoilent cette fois une démarcation entre le Québec et le reste du Canada. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelles/special/2017/03/sondage-crop/canadiens-tolerance-religion-immigrants-identite-culture/>

Nous présenterons les résultats de cette recherche dans les chapitres 3 et 4. L'un focalisera sur les variables contextuelles urbaines qui semblent impliquées dans les représentations de la diversité en région périurbaine. Il sera l'occasion d'explorer la variable du « contact » avec les grandes villes et la diversité, et d'apporter un regard plus précis sur les mots employés pour évoquer la diversité ethnique. Le chapitre 4 mettra en relief les expériences urbaines avec la diversité en banlieue grâce à l'exploration des formes de sociabilité publique et de quelques espaces publics de Terrebonne.

Dans le dernier chapitre (5), nous synthétiserons ces résultats et reviendrons sur les difficultés rencontrées, les atouts de la méthode, et les avenues de réflexions suscitées par ce travail.

# CHAPITRE 1 : L'AUTRE, LA VILLE ET LE PÉRIURBAIN : REVUE DE LITTÉRATURE

Au Canada, l'immigration est le principal moteur de la croissance démographique, et les proportions de personnes nées à l'étranger frôlent aujourd'hui les plus hauts chiffres enregistrés en 1921. Même si la préoccupation fédérale contemporaine est d'attirer les personnes immigrantes dans les régions (Bonikowska, Hou et Picot 2015), il n'est plus à montrer que ce sont toujours les trois grandes villes de Montréal, Toronto et Vancouver qui continuent d'attirer le plus d'immigrants. Plus particulièrement, Montréal est une ville que la « superdiversité » de Vertovec pourrait bien décrire. Ce dernier concept connaît un bel engouement dans les sciences sociales ; il permet de décrire l'augmentation d'une nouvelle immigration, mais aussi la diversification de ces nouveaux arrivants (Vertovec 2007). En plus de la croissance notable de l'immigration en provenance d'Afrique<sup>3</sup>, de nombreux pays d'origine sont représentés parmi les Montréalais, et ce plus qu'à Toronto ou Vancouver. Cette superdiversité, ou nouvelle diversité, semble soulever un certain nombre de réticences au Québec comme en ont témoigné la crise des accommodements raisonnables, et la bien connue commission Bouchard Taylor. Le travail de Bilodeau et Turgeon a permis de cerner cet inconfort face à la diversité, au-delà des seuls signes lisibles dans la sphère médiatique (Turgeon et Bilodeau 2014; Bilodeau et Turgeon 2014). Plus récemment, on a perçu une précision de ce malaise qui serait plutôt dirigé vers les personnes originaires d'Afrique du Nord, non sans lien avec la question religieuse qui anime les débats depuis une quinzaine d'années, et ce de manière plus visible au Québec que dans le reste du Canada (Pouliot et Julien 2017)<sup>4</sup>. En 2018, la Coalition Avenir Québec a emporté les élections provinciales en brandissant entre autres de nouvelles mesures sur les seuils d'immigration, ou les questions de francisation et d'intégration. Le gouvernement mettra en avant en 2019 la débattue loi 21 sur la laïcité de l'État, interdisant notamment le port de signe religieux par les enseignants du réseau scolaire public. Malgré diverses contestations visibles sur la place publique, le projet semblait pourtant soutenu par une majorité de Québécois (Bourgault-Côté 2019).

Alors qu'on parle en termes de renfermement, de ghettoïsation ou de segmentation dans la sphère médiatique, la cohabitation à Montréal semble pourtant rester sur un registre éloigné de l'enclavement ; en témoignent ses quartiers diversifiés, caractérisés surtout par leur « fluidité »

---

<sup>3</sup> Au recensement de 2016, l'Afrique passe devant l'Europe comme deuxième continent d'origine des immigrants.

<sup>4</sup> À l'affirmation « il faut interdire l'immigration musulmane », 13% des répondant au Québec affirment être tout à fait d'accord, contre 8% dans le reste du Canada.

(Germain et Poirier 2007; Jean 2018; Apparicio, Leloup et Rivet 2007). Claire McNicoll écrivait en 1993 « Montréal peut [...] servir d'exemple de coexistence pacifique : lieu où les espaces ethniques ne sont pas des ghettos, dont la diversité fait la richesse, une ville, en somme, confortable. » (McNicoll 1993, 290), expression qui pourrait peut-être encore trouver du sens aujourd'hui.

Cela nous amène à rappeler les différences traditionnellement étudiées entre les régions et les villes du point de vue des attitudes face à l'immigration (Bilodeau et Turgeon 2014) et à nous attarder en premier lieu dans ce chapitre à la manière dont s'est conceptualisé le rapport à l'Autre dans la ville. Après avoir exposé les premières analyses sur l'Autre dans la ville avec l'École de Chicago entre autres, nous nous attarderons sur les auteurs qui ont questionné le rôle de l'espace public urbain dans la familiarisation avec l'Autre. Nous verrons par la suite quelles sont les variables démographiques les plus déterminantes dans les attitudes envers l'immigration et observerons comment certaines théories ont été opérationnalisées dans les recherches récentes. Nous pourrions exposer l' « effet halo » pour enfin décrire la structure urbaine montréalaise afin de préciser notre regard sur la banlieue.

## **1.1 L'Autre et la Ville : les fondateurs**

### **1.1.1 La pensée originale de Georg Simmel**

Au XIXe siècle, l'exode rural accompagna la Révolution Industrielle en offrant à la ville une place particulière dans la nouvelle réflexion sur la modernité, caractéristique de la naissance de la sociologie au cours du siècle. Parmi les fondateurs de cette pensée sociale, le philosophe et sociologue allemand Georg Simmel est celui qui donnera à la ville une importance toute particulière, avec au sein de celle-ci la figure de l'Étranger, expression centrale de la modernité (Eckert et Vilbrod 2008). Il est vrai que Simmel expérimente lui-même l'éclosion de la métropole de Berlin qui voit sa population croître de manière exponentielle à cette époque (Germain 1997). Avec cette évolution, la « société citadine » témoignait alors d'une distinction émergente avec un mode de vie plus proche de la communauté villageoise, dessinant peu à peu la dichotomie de Tönnies entre *gemeinschaft* et *gesellschaft* et les traits de la modernité. Simmel voit alors ce nouvel environnement urbain d'un bon œil puisqu'il permettrait au citoyen de gagner en liberté au sein de la métropole. Celui-ci se balade de quartier en quartier, de groupe en groupe, bénéficiant d'un relâchement des formes de pressions sociales. Dans la ville, tout le monde est un peu étranger

pour les autres et les relations y sont moins intimes. La densification des relations, et la diversification caractéristique de la métropole amènent avec elles la liberté, mais aussi le besoin de se protéger grâce à une attitude que Simmel décrira de « blasée », qui consiste avant tout en une sorte d'inattention et de distance mentale avec les autres devenus proches physiquement.

Dans ce nouveau paysage urbain que Simmel dépeint, l'Étranger apparaît comme un bon exemple du citoyen. Il décrit cette figure dans le célèbre « *excursus* sur l'étranger », paru dans l'ouvrage « *Soziologie* » en 1908, et publié séparément la même année sous le titre de « *Digressions sur l'étranger* » (Paquot 2012). Dans ce texte, Simmel dessine l'étranger dans la continuité de son regard sociologique, c'est-à-dire comme une forme de l'action réciproque, une figure avant tout ambivalente. La liberté du citoyen s'exprime chez l'Étranger notamment dans la forme de sa mobilité, qui se joue elle aussi dans une ambivalence, comme il l'écrivait alors :

Si la pérégrination, s'affranchir de tout point donné dans l'espace, est l'antithèse conceptuelle de la fixation en un point, la forme sociologique de « l'étranger » représente pourtant dans une certaine mesure la réunion de ces deux déterminations – en manifestant d'ailleurs une fois de plus que le rapport à l'espace n'est que d'un côté la condition, et de l'autre le symbole des rapports aux hommes. (Simmel 1908, 663 )

Comme il l'explique plus tard dans le texte, l'étranger est fixe dans le sens où il appartient bel et bien à l'endroit qu'il habite, mais par ailleurs, il est un « potentiel vagabond » et il est perçu comme tel. Toujours susceptible de repartir, ce qui le caractérise c'est surtout qu'il n'a pas toujours été là.

Simmel y introduit aussi la dialectique du proche et du lointain, tous deux présents dans la figure sociologique de l'étranger. Cet intéressant paradoxe nous rappelle l'importance de voir en termes de réciprocité : « La combinaison de distance et de proximité que contient toute relation entre humains arrive ici à un rapport dont la formulation la plus brève est : dans une relation, la distance signifie que le proche est lointain, tandis que l'étrangeté signifie que le lointain est proche. » (Simmel 1908, 663 ). En quelque sorte, l'étranger cristallise la pensée de Simmel qui conçoit la distance et la proximité dans toute relation, toujours sous la forme de l'action réciproque. On voyage entre les notions spatiales ou symboliques de la distance; d'une certaine manière, l'étranger confronte à la distance puisqu'il vient d'ailleurs géographiquement parlant, mais il est aussi distant dans la relation, n'ayant pas toujours les mêmes codes sociaux, ou mêmes particularités. D'un autre côté, on peut parler d'une distance proche puisqu'il vit ici, et que sa présence même représente une forme de proximité. Toute relation aurait ainsi un savant dosage

de proximité et de distance, et la relation avec l'étranger serait simplement un de ces dosages en particulier, qui peut s'ajuster au fur et à mesure des rapprochements ou éloignements relationnels.

Cette position, ou ce dosage tout particulier, offre à l'étranger un regard particulièrement objectif selon Simmel, lui accordant une plus grande liberté. Nous pourrions dire que l'étranger est doté d'une certaine réflexivité, la distance permettant en soi d'avoir un regard distant et ainsi plus neutre ou critique sur ce qui l'entoure. Cette objectivité et cette distance font qu'on se confierait étonnamment plus à cet étranger, qui aurait une oreille éloignée, retenant peut-être plus de jugement que des proches.

Pour conclure, Simmel est le premier à donner une telle importance à l'Étranger comme figure de la modernité au sein de la métropole. Peut-être qu'à côté du contexte démographique en bouleversement, sa pensée originale aura influencé les intérêts de recherche de l'École de Chicago. Ces sociologues étudieront de manière plus empirique ces « étrangers » au sein du laboratoire de choix qu'est la ville.

### **1.1.2 L'écologie urbaine de l'École de Chicago**

L'immigration est centrale dans les travaux des chercheurs de l'École de Chicago. Ils répondent alors à un constat bouleversant pour l'époque : au début du XX<sup>ème</sup> siècle, plus de la moitié des habitants de Chicago n'étaient pas d'origine américaine, ce qui souleva de nouveaux enjeux. En effet, l'industrialisation et le développement économique fulgurant de la ville l'avaient alors rendue très attractive. Les pouvoirs publics s'inquiétaient notamment de la marginalisation d'une partie de la population et de l'intégration ou de l'« américanisation » de ces nouveaux arrivants. À une époque où le sujet de l'immigration est brûlant, les sociologues de l'École de Chicago vont emprunter un paradigme plus crédible aux yeux de leurs financeurs en s'inspirant de la biologie; ils étudieront alors « l'écologie urbaine » (Rhein 2001 dans Germain 2013).

*Le paysan Polonais en Europe et en Amérique* (1919) représente l'œuvre majeure de la première École de Chicago. Les cinq volumes et les 2232 pages de cette œuvre sont le fruit d'un projet de recherche menée par Thomas et Znaniecki sur des paysans polonais, choisis pour la double transition que ces derniers vivent à l'époque : le passage de la Pologne aux États-Unis, mais aussi du monde rural au monde urbain. Les chercheurs marqueront l'École de Chicago par les méthodes originales qu'ils emploient, témoignant du passage d'une sociologie de bureau à une sociologie du terrain. Ils n'utiliseront pas l'observation participante ni l'entretien, car selon Thomas,

ce sont des méthodes qui introduisent inévitablement un biais. Ainsi, Thomas travaillera principalement avec des lettres échangées entre les migrants et leur famille restée en Pologne. Il étudiera aussi des documents de tribunaux, les mains courantes, les journaux ou les documents d'associations. De son côté, Znaniecki préférera l'étude des autobiographies. Ce projet d'envergure permettra aux chercheurs d'élaborer des concepts importants dans l'étude des relations ethniques et des théories de l'assimilation. Ils amènent dans leur réflexion l'association entre l'étude des valeurs qui sont les formes collectives et objectives de la vie sociale, et les attitudes qui correspondent aux caractéristiques sociales subjectives et individuelles. Cette œuvre conséquente apportera à la sociologie les concepts d'organisation et désorganisation sociale, d'acculturation ou de personnalité sociale encore utilisés aujourd'hui.

La pensée de Simmel que nous évoquions plus tôt trouvera un peu plus d'écho sous la plume de Robert Park, qui fut un de ses étudiants. Cette influence s'exprime par exemple dans la forme de « l'homme marginal » qui se rapproche de la figure de l'étranger. Chez Simmel comme chez Park, le juif émancipé représente alors un exemple parfait de cette figure. Comme Simmel, les chercheurs de l'École de Chicago tentent de comprendre la place de « l'étranger », ou plutôt de l'immigrant dans une ville moderne en pleine expansion. En revanche, Park fut témoin d'une autre réalité puisqu'il remarqua que les citadins pouvaient se rassembler dans des aires urbaines en fonction de leurs affinités, intérêts professionnels ou économiques, créant ainsi des aires de ségrégation. Pour lui, c'est l'organisation même de la ville moderne qui est à l'origine de cette ségrégation. Là où Simmel évoque l'attitude blasée, ces zones de ségrégation permettent de conserver l'intimité, l'entre soi d'un groupe, ce qui constitue une différence majeure entre les deux penseurs (Lannoy et Ruwet 2004).

Park s'interroge sur l'insertion et la mobilité spatiale des immigrants, elle-même étroitement liée à la mobilité sociale. Il essaie de comprendre pourquoi les immigrants viennent s'installer entre le centre urbain (ou le centre des affaires) et les banlieues résidentielles<sup>5</sup>. Pour lui, c'est le même espace qui fut déserté et laissé à l'abandon par les Anglo-Saxons Blancs après les premières vagues d'immigration. D'autre part, c'est un espace stratégique qui permet d'avoir accès aux transports pour pouvoir travailler dans le centre urbain. Les immigrants aspirent à vivre dans le centre urbain ; le chercheur lie ainsi inévitablement le changement spatial et social.

---

<sup>5</sup> En se référant au célèbre modèle concentrique du développement urbain développé par Burgess dans *The City (1925)*



Le sociologue était avant tout spécialiste des relations ethniques , en s'interrogeant sur le rapport entre autochtones et immigrants, il dégagera quatre grandes étapes dans leurs interactions (Coulon 2020) :

- (1) *La compétition, ou rivalité* désigne le moment où le plus de distance existe entre les groupes en question. Selon lui, c'est ce qui est à l'origine la répartition des populations dans l'espace, ainsi que la distribution du travail ; les différents groupes se disputent les ressources et les territoires.
- (2) *Le conflit* est en quelque sorte le niveau individuel de la compétition. Cette dernière est permanente et collective alors que le conflit concerne la place de l'individu dans la société et il reste occasionnel. Sans la rivalité initiale puis le conflit, le compromis et l'assimilation ne sont pas réalisables.
- (3) *Le compromis* permet de maintenir l'ordre social. Les différences sont toujours existantes, mais la recherche de compromis permet à cette étape-ci de réguler la compétition. L'étape du compromis est aussi appelée « adaptation » ; chacun fait des efforts pour cohabiter en assurant la sécurité de chacun, ce qui peut modifier les coutumes des individus.
- (4) *L'assimilation* est la dernière étape, la finalité du cycle. C'est le moment où les groupes entrent en « fusion », se mélangent et se confondent, partagent une histoire commune qui au fil des contacts répétés fabrique « la nation » par exemple.

Quelques années plus tard, en 1925, Louis Wirth soutient sa célèbre thèse « *The Ghetto* » (Wirth, 1998 [1925] ), dirigée par Robert Park. Dans cet ouvrage, il étudie le paradigme de l'écologie urbaine à travers le cas du Ghetto juif, ce qui fait de cette thèse une belle illustration des idées de la première École de Chicago. Il y décrit le ghetto comme une expression de la ségrégation et comme protection des agressions externes. En effet, à l'époque du ghetto obligatoire, les juifs étaient victimes de toutes formes de persécutions par les chrétiens. Même si cette forme du ghetto disparaît avec le temps, Wirth découvrira que le sens de celui-ci n'a pas tout à fait disparu (Montgomery 2018). Puisque les préjugés ont aussi persisté, le ghetto permet alors aux juifs de pratiquer leur culture et leurs traditions dans l'enceinte du Ghetto. Wirth notera cependant une désintégration du ghetto au fur et à mesure des contacts répétés de certains avec la culture dominante. En somme, les juifs sont selon Wirth l'exemple d'un phénomène applicable à toute autre communauté immigrante.

Nous retenons de cette petite histoire théorique de la conceptualisation des rapports à l'Autre dans la ville l'importance de l'espace qui semble régir la forme des contacts entre tous. La ville perturbe les rapports de proximité et de distance. Les cultures différentes, ou plus largement les citadins qui deviennent alors des inconnus, anonymes mais proches s'adaptent alors dans leur attitude ou dans leur ancrage dans l'espace urbain.

Par ailleurs, nous avons vu que pour les sociologues de l'École de Chicago, la mobilité spatiale et sociale sont liées, et les déplacements soumis aux mécanismes de conflit et de compétition qui peuvent être intéressants à retenir pour comprendre un espace qui connaît une migration plus récente telle que notre terrain d'étude que nous décrirons plus tard.

Pour finir, l'espace public, théâtre de ces contacts interethniques revêt alors un intérêt particulier. Nous décrirons par la suite comment certains ont vu où voient encore cet espace urbain comme terrain de familiarisation avec l'Autre.

## **1.2 Espace et sociabilité publique : terrain de familiarisation avec l'Autre ?**

### **1.2.1 La sociabilité publique et ses espaces**

Revenons à Georg Simmel qui peut nous éclairer sur la sociabilité publique au sein de la métropole. Nous le disions plus haut, la vie urbaine entraîne les citadins à adopter une attitude réservée et à réguler le ratio de distance et de proximité pour se protéger de la multitude de stimuli auxquels ils sont exposés. Cette attitude est perçue de manière positive par Simmel car au service de la sociabilité publique. Pour lui, cette « coprésence » relève d'une sociabilité tout à fait indéterminée, non réglementée, ou plutôt qui se régule d'elle-même. La sociabilité comme l'entend le sociologue est la forme ludique de la socialisation. Elle a lieu par exemple lorsque la conversation n'est pas rationalisée, quand le sujet de la discussion n'est pas l'objectif, mais plutôt le prétexte de la relation. La sociabilité peut se jouer aussi dans les rencontres au détour d'une rue, ou d'un trajet, sans besoin d'esquisser un mot, peut être avec cette fameuse retenue, et surtout sans autre intérêt que celui d'être ensemble, ce qui pour Simmel est la forme la plus pure du social. Cette sociabilité urbaine ordinaire réside par exemple dans les échanges de politesse, sans ajouter de profondeur ou d'intimité à une conversation, ainsi, chacun répondra « oui, et toi ? » à la question « Salut, ça va ? ». Pour ce mémoire, nous comprendrons la sociabilité publique comme décrite par Simmel.

Les espaces urbains publics, ou semi publics, du moins qualifiés par leur indétermination sont alors des terrains de choix pour cette forme « pure » des relations sociales. Dans l'héritage de la première École de Chicago, des sociologues ont étudié les règles qui régissent ces espaces, ou les types d'interactions particuliers qui peuvent y avoir lieu.

Le sociologue Erving Goffman, représentant de la seconde École de Chicago apporte une analyse de l'espace public. Grâce à la métaphore du théâtre, il étudie les mises en scène quotidiennes dans l'espace public, pour reprendre le titre de son célèbre ouvrage publié en 1956 (Goffman 1996 [1956]) . Dans la mouvance de l'interactionnisme symbolique, le chercheur étudie les comportements dans l'espace public comme si celui-ci était une scène. Pour lui, l'espace public ouvert et accessible est un terrain d'intérêt où se multiplient les interactions ordinaires, régies par des normes discrètes. Au lieu de se centrer sur les personnes déviantes, il travaille sur les normes informelles qu'elles transgressent, et ainsi met en relief des règles de la vie ordinaire (Erving Goffman 1966).

En suivant ses pas, Lyn Lofland établit des principes de la vie dans les espaces publics grâce à un travail de terrain approfondi (Lofland 1998 dans Germain, Jean et Richard 2015). Ces principes sont en fait des normes informelles qui guident les attitudes de personnes inconnues entre elles mais présentes au même moment dans un espace public « *stranger interaction* » (Lofland 1998, 27).

- (1) Le premier principe est celui de la « mobilité coopérative » (« *Cooperative motility* »). Lofland y fait référence en évoquant le mouvement chorégraphié, la danse des passants qui dans leur déplacement s'entendent pour se frayer un chemin en s'évitant et s'organisant pour ne pas gêner la fluidité de la circulation. Nous verrons que la densité de la ville perturbe parfois ce principe qui est alors mis en exergue lorsque, par exemple deux passants se bousculent sur un trottoir trop étroit.
- (2) Le second principe est celui de « l'inattention civile », développée plus tôt par Goffman (« *Civil inattention* »). Dans une ville il est commun de se trouver très proche d'autres anonymes qui empiètent peut-être notre « distance personnelle », voire intime pour reprendre la proxémie de Hall. Il est alors nécessaire de ne pas porter une attention particulière aux personnes qui nous entourent, en évitant les regards appuyés, en portant son intérêt sur un livre ou son téléphone. Comme l'écrit Lofland, il s'agit d'une « courtoisie sans conversation » (Lofland 1998, 30)

- (3) « Le rôle de l'auditoire » (« *Audience Role Prominence* ») est un troisième principe qui fait référence à la métaphore théâtrale de Goffman. Dans certaines situations, la position de spectateur peut être adoptée dans l'espace public. En effet, l'inattention civile ne signifie pas être totalement inattentif aux activités qui peuvent avoir lieu dans notre environnement.
- (4) Le quatrième principe est « L'aide restreinte » (« *Restrained Helpfulness* »). Elle désigne les petits gestes d'entraide ordinaire qui justifient une interaction superficielle, sans attendre une réponse élaborée, comme demander l'heure à un passant dans la rue.
- (5) Un principe important dans l'étude des rapports à l'Autre dans la ville est celui de la « Civilité envers la diversité » (« *Civility toward Diversity* »). Pour Lofland, la diversité est comprise dans son sens large, comprenant les manières de se vêtir, les orientations sexuelles, la couleur de la peau, les revenus ou même la texture des cheveux (Lofland 1998, 32). Il s'agit bien selon elle d'une indifférence, procurant un sentiment de liberté à chacun, et non d'une bienveillance prononcée et appuyée par un compliment par exemple.

Le sociologue Jean Remy nous permet de préciser encore la notion d'espace public comme nous l'avons appréhendée pour ce projet. Les espaces en question sont souvent qualifiés par une certaine liberté, un relâchement des normes formelles. Et nous avons vu par ailleurs que ces espaces sont bel et bien régis par des règles informelles permettant en quelque sorte de se mouvoir en toute liberté dans l'espace public. L'analyse de Jean Remy, mobilisée par Germain, Jean et Richard, permet de préciser le caractère particulier de ces « normes » qui caractérisent « l'espace intermédiaire » : « entre les espaces professionnels régis par des règles organisationnelles strictes et les espaces familiaux régis par des allégeances affectives supposant des échanges au-delà du calcul. » (Remy 1972, 103 dans Germain, Jean et Richard 2015). « L'espace intermédiaire » va au-delà d'une définition juridique en termes d'espace public ou privé, il est le lieu d'« échanges indéterminés » (Remy 1972, 103). Tous les espaces que l'on entend comme « public » ne sont pas obligatoirement indéterminés, et *vice versa* ; il donne comme exemple le café qu'il nomme « tiers espace-temps ». Le sociologue analyse l'urbanisation comme processus, évitant de comparer l'urbain et le rural comme deux entités. De cette manière, il associe l'intensification de ces d'échanges indéterminés et de lieux qui répondent à ce type de normes à l'intensification de l'urbanisation.

La notion d'espace intermédiaire s'approche de celle de Tiers Lieu, développée par Oldenburg dans son ouvrage *The Great Good Place* (Oldenburg 1989). Il s'inspire d'espaces européens pour décrire ces lieux, comme Remy, entre *the first place*, la maison, et *the second place*, le travail. Ce

sont des lieux de convivialités, avec les habitués qui ne s'établissent pas en cercles fermés mais sont ouverts à la diversité dans une forme de sociabilité désintéressée. Entre autres fonctions, le tiers lieu est une « porte d'entrée » pour le nouvel arrivant, au sens large, puisqu'il permet de rencontrer les autres et d'apprendre à connaître son nouveau quartier (Oldenburg 2013, 15). Selon lui, l'espace public nord-américain et particulièrement celui des « *suburbs* » souffre d'un manque de ces espaces particuliers, puisqu'il est construit sur la base de l'utilisation de la voiture. L'expression de « tiers lieu » a été reprise notamment par les bibliothèques qui voient changer leur organisation au profit d'un espace plus libre, organisé de manière moins fonctionnelle.

La sociabilité Simmelienne ainsi que les travaux de ses héritiers nous ont permis de porter un regard particulier sur les espaces que nous avons étudiés. Si la banlieue en général n'est pas décrite par une prééminence de tels lieux, nous avons pu observer des espaces qui s'en approchent ou d'autres qui répondent tout à fait à de tels principes.

Pour ce mémoire, l'espace public est donc conçu comme un espace dont l'accès n'est pas réglementé par des normes formelles. Nous avons compris tous les espaces qui peuvent mettre des anonymes en coprésence, où s'établit donc une sociabilité publique comme l'analysait Simmel, et dans lesquels l'attitude de chacun répond à des normes informelles. Il peut donc s'agir d'un espace public au sens juridique du terme, mais aussi de tiers lieux.

L'« espace indéterminé » qui se déploie donc au fur et à mesure de l'urbanisation ouvre les portes à la coprésence avec la différence. De nombreuses études abordent la question du contact avec les autres dans les villes, ou dans les régions pour discuter des attitudes, représentations, bref de la rencontre avec des personnes différentes de soi et de ses impacts.

### **1.2.2 Présence avec la différence : un apprivoisement ?**

De nombreuses études expliquent les relations envers la diversité ethnique. Majoritairement quantitatives, elles utilisent alors différentes variables mesurables grâce aux données de recensement ou de sondages, comme la proportion d'immigrants. Celles que nous allons évoquer utilisent aussi plusieurs terminologies et concepts qui varient comme « attitudes », « représentations », « sentiment anti-immigration ». Ces études mettent l'accent sur certaines variables démographiques qui sont démontrées plus déterminantes dans les attitudes face à l'immigration que le lieu de résidence avec une méthode quantitative. Des chercheurs observent notamment qu'un revenu faible ou l'âge sont corrélés avec une augmentation du sentiment de

menace envers l'immigration, au contraire du niveau d'éducation (O'Rourke et Sinnott 2006; Bilodeau, Turgeon et Karakoç 2012).

Si nous appréhendons ici les rencontres au niveau urbain ordinaire, beaucoup de recherches travaillent à comprendre quantitativement le rapport à l'Autre aux niveaux nationaux, internationaux ou locaux grâce à des données d'opinion notamment. Souvent, on opérationnalise la théorie du contact de Allport et la théorie du conflit intergroupe. (Kaufmann et Harris 2015; van Heerden et Ruedin 2019; Ferland 2018; Ceobanu et Escandell 2010)

La théorie du contact (ou *hypothèse du contact*) est développée par le psychologue Gordon Allport, dans son ouvrage *The Nature of Prejudice* en 1954. La théorie de Allport (1954) s'ajoute aux études réalisées en psychologie sur la formation des préjugés. *Grosso modo*, elle stipule que le contact avec l'Autre, favorise la création de liens amicaux avec celui-ci en diminuant la construction de préjugés (eux-mêmes construits la plupart durant le processus de la socialisation) entre les deux groupes. Cependant, l'effet du contact, selon Allport, doit se démontrer entre autres situations lors d'un contact long, répété fréquemment, à l'échelle locale. Dans certaines situations, il permettrait la familiarisation au cosmopolitisme. D'autre part, des hypothèses dans ces études sont construites en opposition avec la théorie du contact en supposant que plus la proportion d'immigrants est forte, plus on leur serait hostile (Ferland 2018). Elles mobilisent alors la théorie des conflits intergroupe ou la théorie de la menace du groupe (Vertovec 2019; Pettigrew 1998) qui considère une compétition *a priori* entre les groupes ethniques qui se disputeraient les ressources matérielles et culturelles. C'est ainsi, comme nous l'avons évoqué, que le revenu diminuant, le sentiment de menace augmente, ou que la menace culturelle ou politique pourrait se faire ressentir lorsque la proportion d'immigrants augmente.

Ces théories ont permis de construire l'hypothèse de l'effet halo que nous expliquerons plus tard. L'opérationnalisation de ces dernières a conduit à des résultats divergents selon les échelles étudiées, les contextes économiques, politiques et sociaux. Notons aussi la variation des données et des terminologies utilisées dans les questionnaires ou les sondages d'opinion par exemple.

Dans ces dernières études l'espace public est laissé de côté, mais certains chercheurs ont essayé de comprendre le rôle des interactions dans l'appropriation à la différence. En utilisant les théories de Allport, la chercheuse Gill Valentine développe l'idée selon laquelle les attitudes de civilité envers la diversité ayant lieu dans l'espace public comme nous le présentons ne seraient que superficielles (Valentine 2008 dans Leloup, Germain et Radice 2016). En utilisant une

méthode mixte, elle montre que le respect de la différence dans l'espace public ne se confirmerait pas pour autant « en pratique » c'est-à-dire dans l'espace privé, quand s'expriment plus librement les valeurs personnelles. En somme pour Valentine, il serait naïf de considérer qu'une exposition à la différence, dans la rue, à l'école ou au travail permet de désamorcer les préjugés. Pour cela, elle établit que la sociabilité à un rang plus « profond » est nécessaire.

Dans une perspective qui rejoint celle de Valentine, Amin ne donne pas plus d'importance aux espaces publics dans la construction du rapport à l'Autre car selon lui, ce ne sont pas des espaces d'« interdépendance » et « d'engagement » avec l'Autre (Amin 2002, 969). Les espaces qui contraignent à des « négociations prosaïques » comme les écoles, le lieu de travail, les centres pour jeunes, les clubs de sport, etc. Tous ces lieux qui nécessitent des arrangements entre des personnes amenées à être en contact quotidiennement sont toujours insuffisants pour Amin et ne permettent pas la compréhension multiculturelle.

Ces recherches n'ont cependant pas trouvé *consensus* au sein de la communauté scientifique. En effet, un courant de recherche change de regard pour s'attarder sur le « multiculturalisme au quotidien » en redonnant du crédit au rôle des rencontres dans l'espace public.

Par exemple, Leloup et ses collaborateurs développent une critique de Valentine. Selon eux, la méthodologie employée par celle-ci a pu permettre un renforcement de l'expression des préjugés. Par ailleurs, certaines hésitations des enquêtés ont été interprétées comme des préjugés, ce qui aurait peut-être été différent avec une perspective interactionniste selon ces auteurs (Leloup, Germain et Radice 2016). Pour leur étude, ils adoptent une méthode « par le bas », basée sur des observations et des micro-entretiens dans les espaces publics. En empruntant une approche différente, leurs conclusions diffèrent : ils n'observent que très peu d'expression du racisme.

Dans la même mouvance, d'autres chercheurs ont pu montrer comment la ville pouvait être un terrain de familiarisation à la différence en fabriquant de nouvelles identités (Leloup, Germain et Radice 2016). Ce courant de recherche se caractérise par des méthodes *in situ*, partant de l'observation des milieux tels que les espaces publics ou des espaces plus structurés très variés, mais libres d'accès.

La sociologue Amanda Wise est une des tenantes de ce courant de recherche. Elle écrit un article en réponse à Amin : « *Hope in a Land of Strangers* » (Wise 2013) dans laquelle elle réhabilite « the positives of « *encounter* » » (Wise 2013, 37). Elle mobilise son expérience empirique pour expliquer qu'au fil du temps et des rencontres ordinaires, des affinités apparaissent, des

négociations pratiques se mettent en place allant jusqu'à modeler une nouvelle identité plus inclusive et une nouvelle forme d'appartenance (Wise 2013, 39). Pour elle, le rôle de cette expérience ordinaire avec la diversité n'est pas évident mais plutôt comme « difference blending into a kind of taken for granted wallpaper. » (Wise 2013, 39). Elle montre, grâce à l'étude ethnographique, l'importance d'étudier les sujets dans leur milieu et permet de préciser les rapports à l'altérité derrière les constats des recherches qui diagnostiquent une montée du racisme, elle note aussi : « [I]t is as important to describe positive relations as it is to describe the negative » (Wise 2005, 185).

À Londres, Watson réalise une enquête et observe les ajustements quotidiens et les formes de « réparations sociales » qui permettent d'établir une convivialité urbaine. Elle montre qu'en contrepartie, le multiculturalisme au quotidien n'est pas continu et peut être « défait » dans un contexte d'hostilité dans la sphère publique (Watson 2017). Récemment, Robinson publie un article décrivant un club de tricot d'une bibliothèque comme un espace quotidien du multiculturalisme « library's semi-curation of the knitting group created a space for a more diffuse and unspectacular manifestation of multiculturalism » (Robinson 2020, 568) Elle nous permet de résumer l'intention de ce courant de recherche en prenant « au sérieux » le fait de tricoter ensemble. Du côté de Montréal et dans la même approche « par le milieu », nous pourrions parler des travaux de Martha Radice sur le « multiculturalisme au quotidien » dans les rues commerciales de quartiers multiethniques de Montréal, qui semble une ville de choix pour étudier les « contacts interculturels ». Elle emploie une méthodologie de type ethnographique avec l'observation directe et participante de tronçons de rues et la réalisation d'entrevues afin de montrer les diverses formes et interprétations du cosmopolitisme au « niveau de la rue » (Radice 2009). Une recherche menée par Annick Germain sur les quartiers de classe moyenne s'inscrit aussi dans cette approche, avec une méthode d'entretien court dans les espaces publics que nous emprunterons pour ce projet (Germain, Leloup et Radice 2014).

### **1.3 Structure métropolitaine montréalaise et périurbain : un effet halo.**

Si les précédentes recherches portent un regard sur la ville et l'expérience urbaine de la diversité, l'étude de l'hypothèse du contact a permis de découvrir un phénomène périurbain nommé l'« effet halo ». Le premier auteur cité pour expliquer l'hypothèse de l'effet halo est Pascal Perrineau. En étudiant l'adhésion au Parti National en France, il découvre que les territoires en périphérie de ceux qui comportent une plus forte concentration d'immigrants adhèrent plus à ce parti (Perrineau



1985). Il explique alors que ces périphéries n'ont pas de contact avec l'immigration, du moins pas de réelle cohabitation. Cela voudrait dire que l'inquiétude ou le sentiment de menace envers la diversité n'est pas le fruit d'une observation ou une expérience concrète mais relève plutôt d'une image construite, « un phantasme » (Perrineau 1985, 28 dans Bilodeau et Turgeon 2014).

L'hypothèse de l'effet halo a été testée dans d'autres pays. En Angleterre, Bowyer utilise des données électorales et montre que dans les quartiers à « prédominance blanche » dans une ville diversifiée sur le plan ethnique connaît un appui plus important au parti nationaliste. (Bowyer 2008). L'hypothèse est aussi prouvée quantitativement en Suède à l'échelle des districts électoraux (Rydgren et Ruth 2013) puis plus tard en Suisse (Martig et Bernauer 2018). Les auteurs construisent l'hypothèse à partir des théories du contact et de la menace intergroupe comme nous les avons expliquées. Le phénomène de l'effet halo est défini par un sentiment de menace, d'hostilité envers l'immigration plus prononcée dans les zones moins en contact avec celle-ci mais étant tout de même proches d'une région très diversifiée. Ainsi, c'est l'hypothèse d'un contact superficiel qui est stipulée. À Montréal, Antoine Bilodeau s'est intéressé aux clivages régionaux concernant les manières de percevoir l'immigration à l'aide des réponses à la question d'un sondage : « L'immigration représente-t-elle une menace ou un enrichissement pour la culture québécoise ? ». Ses conclusions dépassent le clivage traditionnel entre région et urbain, puisqu'il résulte que les habitants de la périphérie sentent le plus de menace envers l'immigration que ceux de la région ou de la ville. (Bilodeau et Turgeon 2014). Notons par ailleurs que dans cette étude, les chercheurs captent une sensibilité propre au contexte québécois en sélectionnant les répondants dont la langue maternelle est le français (tout en sachant que la question du sondage était aussi posée en français). Cela permettait de rendre compte du caractère d'insécurité culturelle qui est souvent mobilisé pour comprendre les perceptions de l'immigration dans la culture locale québécoise. En effet, les « nations minoritaires » tendraient à être plus réfractaires encore à la diversité, et ressentiraient une menace politique et/ou culturelle, envers une identité déjà fragile (Turgeon et Bilodeau 2014). C'est ce qui a été montré pour les francophones qui ressentent une fragilité et une menace pour leur culture, plus que les autres Canadiens anglophones (Bilodeau, Turgeon et Karakoç 2012).

Ces études permettent de rendre compte d'un phénomène intéressant en utilisant des données relevant du domaine politique puisque souvent, on établit un rapprochement entre les votes nationalistes ou d'extrême droite avec la réticence à l'immigration ou on utilise des sondages d'opinion. L'effet halo revêt alors pour nous un intérêt particulier si on « descend » notre regard au niveau de l'urbain et du concret ordinaire, et surtout de l'importance de la configuration de

l'espace périurbain. Pour pouvoir abonder dans cette approche, nous proposons alors un regard sur l'espace périurbain et la structure métropolitaine de Montréal.

L'espace périurbain pourrait s'appeler de bien des manières selon ce qu'il désigne, et surtout d'où on en parle. Le mot « banlieue » revêt un sens commun bien différent lorsqu'il est employé au Québec ou en France, et cela est aussi vrai dans les distinctions entre la littérature nord américaine et européenne sur « la banlieue » et l'immigration. Les définitions géographiques ou statistiques, mais aussi la banlieue porte un sens différent selon les représentations qu'on en a. En France, la banlieue désigne dans le sens commun les régions périphériques aux métropoles où ont été concentrés les logements sociaux, et les personnes immigrantes ou d'origine immigrante. La banlieue est alors entendue comme le territoire des marginalisés ; et le terme se confond avec celui de « cité », souvent compris comme le monde des plus dépourvus. Rappelons que la réalité des régions périurbaines est aussi très diversifiée et ne correspond évidemment pas à la seule réalité des « cités ». L'ambiguïté du terme révèle un malaise politique et des approches scientifiques qui parfois tendent à évacuer la question de l'ethnisation ou la racialisation de ces mêmes espaces qui cumulent les désavantages sociaux. Deux ouvrages importants de Wacquant et de Lapeyronnie se sont intéressés à ces espaces urbains marginalisés en expliquant comment ils s'apparentent à la forme urbaine du ghetto. Si leurs approches et conclusions divergent en certains points, ces recherches mettent en lumière le handicap scientifique français de l'absence de statistiques ethniques (Kokoreff 2009). Du côté européen, il arrive que la confusion amène à faire des distinctions en utilisant le mot « périurbain » pour qualifier les espaces plus proches du sens nord-américain du *suburb*. C'est-à-dire des espaces urbains faiblement densifiés, proches de grands centres urbains et plutôt homogènes, parfois décrit comme l'espace des classes moyennes en repli.

Alors que les termes sont les mêmes du côté de l'Amérique du Nord, il faut dire que la réalité et l'image construite sont bien différentes. Pour commencer, le processus d'urbanisation est différent que celui ayant lieu en Europe, les banlieues sont donc morphologiquement différentes. Même si les réalités sont très variées en Amérique du Nord, le phénomène de ségrégation est très différent, puisque traditionnellement aux États-Unis par exemple, les quartiers marginalisés et ethniciés, les « ghettos », se trouvaient dans des zones délaissées du centre-ville. Au contraire de ce qui a lieu en France, les sociologues de l'École de Chicago montraient que les mouvements des immigrants vers la banlieue signifiaient l'amélioration du statut social

Si en Amérique du Nord, il existe bien une image de la banlieue stéréotypée qui s'est répandue au fil des représentations culturelles (Bertrand Gervais et al. 2015), on peut dire qu'il y a autant de banlieues qu'il y a eu d'urbanisations. Après la Seconde Guerre mondiale, l'immobilier résidentiel va être investi comme moyen de relancer l'économie. Avec la nouvelle accessibilité à la voiture et un pouvoir d'achat retrouvé, la banlieue devient alors un terrain convoité par les jeunes familles de classe moyenne. L'aménagement de ces nouveaux lieux de résidence est adapté à la vie familiale, et les promoteurs vendent la banlieue en promettant une vie familiale épanouie et en accord avec les valeurs chrétiennes (Fortin, Despres et Vachon 2001; Morin, Fortin et Després 2004). Ce nouveau développement urbain fabriquera l'image de la banlieue aux maisons unifamiliales qui se répètent, souvent sous la forme des bungalows qui abritent une majorité de personnes « blanches ». Néanmoins, cette image d'homogénéité est bien bousculée, avec des banlieues qui n'en sont plus vraiment et l'étalement urbain qui continue de créer de nouvelles périphéries. À Montréal, on distingue la « première couronne » de la deuxième puis la troisième qui correspondent aux banlieues développées plus récemment. Les premières banlieues sont de plus en plus considérées comme des villes à part entière, et sont le théâtre d'une diversification fonctionnelle, résidentielle et démographique. Des sièges sociaux s'y installent, des personnes âgées y côtoient les jeunes familles, et la diversité ethnoculturelle y est bien présente (Charbonneau et Germain 2002a). À Laval, le dernier portrait statistique montre que la population immigrante a doublé en 15 ans ! La forme urbaine de ces premières couronnes n'échappe pas à cette urbanisation ; on y voit s'ériger des tours à condos qui diversifient le paysage visuel. Cependant, par la force de l'étalement urbain, de nouvelles banlieues de type pavillonnaire se développent le long des grands axes routiers, comme Terrebonne. L'homogénéité ethnoculturelle et sociale est toujours pertinente pour décrire ces couronnes plus éloignées, même si on commence déjà à voir les signes d'un nouveau développement. En outre, on peut dire que cette banlieue n'offre pas les mêmes espaces indéterminés que ceux d'une grande ville, questionnant sur la manière d'y pratiquer la *sociabilité publique*. À ce sujet, Terrebonne est un terrain intéressant puisqu'elle présente une grande majorité de maisons unifamiliales, bordée par des zones plus rurales, avec un ancien noyau villageois, et à la fois convoitée par des projets immobiliers qui changent le paysage urbain. C'est une ville à la lisière de l'urbain, qui voit juste pointer des signes d'urbanisation, avec une augmentation de la diversité ethnoculturelle entre autres.

## 1.4 Conclusion

Cette revue de littérature nous permet de constater un déséquilibre entre les recherches quantitatives et qualitatives concernant le rapport à l'Autre et à l'immigration. Beaucoup d'études permettent de diagnostiquer, de mesurer des sentiments de crainte, de dévalorisation de l'immigration grâce à des données quantitatives, mais beaucoup moins avec l'aide d'une méthodologie qualitative et surtout par une approche ascendante. D'un autre côté, les recherches sur les expériences de la diversité en milieu urbain et ses potentiels bénéfiques dans la déconstruction des préjugés ne trouvent pas de conclusions unanimes. De manière générale, on observe une diversité de résultats et conclusions en fonctions des contextes locaux des études, et de leurs approches. Ajoutons que si l'espace périurbain est l'objet de nombreuses recherches, les études qui s'attardent aux expériences des périurbains avec la diversité et qui questionneraient le phénomène de l'effet halo sont plus rares.

Nous avons vu que les recherches du « multiculturalisme au quotidien » apportent de la profondeur à ces questions et permettent de nuancer et parfois d'expliquer certains constats dressés par les sondages d'opinion. Dans l'ouvrage *Travailler et cohabiter: l'immigration au-delà de l'intégration*, l'accent est mis sur l'importance de compléter la cartographie de la diversité par l'étude des expériences individuelles (Germain, Jean et Richard 2015; Ray et Preston 2015).

Pour résumer, les travaux de l'École de Chicago et de Simmel nous ont permis de retracer la conceptualisation du rapport à l'Autre dans la ville. Nous avons ensuite montré l'importance de la sociabilité publique et de ses espaces dans le questionnement sur les expériences avec la différence en milieu urbain, puis présenté des recherches qui ont traité la question du rôle de ces espaces dans la familiarisation avec la diversité. Nous avons terminé par la présentation de la structure métropolitaine montréalaise et du phénomène de l'effet halo. Nous retenons alors l'intérêt d'une approche « par le bas » comme le mouvement du « multiculturalisme au quotidien » afin d'étudier les représentations et rapports avec la diversité dans une région périurbaine, en portant un regard sur la sociabilité publique.

## CHAPITRE 2 : PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE

### 2.1. Problématique et question de recherche

Le cadre théorique présenté plus haut nous ferait poser la banlieue comme un nœud dans la compréhension des rapports à l'Autre en lien avec l'espace urbain. D'abord, l'« effet halo » répond à un paradoxe : si le contact permet la familiarisation avec l'Autre, pourquoi les zones périurbaines seraient plus réticentes à l'immigration que les zones rurales ? On répond alors à ce paradoxe par l'explication du contact superficiel et le sentiment d'une menace proche. En parallèle, alors que les sondages montraient des réticences particulières dans certains quartiers moyens de Montréal, Germain et ses collaborateurs constataient dans ces quartiers une cohabitation sereine avec l'Autre, avec de très rares manifestations de crainte ou de racisme au cours des discussions avec les usagers des espaces publics (Germain, Jean et Richard 2015). Si l'on entre dans cette question par la sociabilité publique et ses espaces comme la dernière étude, les particularités de la forme urbaine des banlieues récentes revêt un intérêt non négligeable. En outre, on observe de manière générale une divergence de conclusion sur le sujet en fonction des approches et des contextes.

Sans prétendre répondre à la question du rôle de la sociabilité publique ordinaire dans la familiarisation avec l'Autre, cet écart et à la fois la curiosité de l'effet halo nous amènent alors à questionner cette dernière hypothèse, mais avec une perspective différente.

Cette recherche est guidée par l'objectif d'explorer les représentations de la diversité en lien avec les formes urbaines de sociabilité publique. Nous souhaitons questionner l'« effet halo » dans un territoire qui semble appartenir à celui-ci, c'est-à-dire proche d'une région métropolitaine diversifiée du point de vue ethnique, mais qui ne cohabite pas avec cette diversité. Ainsi, nous voudrions compléter les explications des représentations de la diversité ethnique avec une approche urbaine.

Nous nous demandons alors *comment les Québécois natifs se représentent-ils la diversité ethnique dans un territoire propice à l'« effet halo » ?* Pour pouvoir répondre à cette question, nous regarderons dans quels espaces se forment ces représentations de l'Autre dans le discours de nos interlocuteurs, et la part qu'y jouent les espaces de sociabilité publique. Nous nous appuierons sur la définition de représentation sociale de Jodelet qui la définit comme « une forme

de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social.» (Jodelet 2003, 53). Une représentation est une construction sociale qui ne représente pas nécessairement le réel, et qui est propre à l'expérience, la socialisation de chacun.

Si l'on prend en compte le questionnement autour des espaces publics et des rapports à l'Autre, nous supposons donc que les représentations de la diversité peuvent être liées avec la forme urbaine et les formes de sociabilité publique. Nous supposons que les formes urbaines de la banlieue Terrebonnaïenne induisent moins d'interaction ou de coprésence avec l'Autre, ce qui pourrait permettre d' éclairer les résultats de Bilodeau (Bilodeau et Turgeon 2014) concernant l' « effet halo ».

## **2.2. Méthodologie**

### **2.2.1. Une approche qualitative**

Notre questionnement implique une méthodologie donnant accès aux expériences multiples, aux mots et images fabriqués par des habitants par rapport à la diversité croissante de leur environnement. L'approche qualitative apparaît alors adéquate pour accéder aux sens émergeant de la manière la plus spontanée possible. Pour décrire les atouts de la méthodologie qualitative, Howard Becker écrit « [to] find out, not with perfect accuracy, but better than zero, what people think they are doing, what meanings they give to the objects and events and people in their lives and experience » (Becker, 1996, 4). Bien sûr, cette approche nous oblige à mettre une croix sur toute ambition de représentativité, ou généralisation statistique. Cependant, c'est une approche en accord avec le caractère tout à fait exploratoire de cette étude. Cette perspective étant avant tout motivée par la curiosité d'explorer un concept avec une approche globale différente.

Dans son ambition de questionner et tester le concept d' « effet halo », cette étude est de caractère déductif : nous sommes allés voir si ce que nous partageant les enquêtés trouve résonnance dans cet « effet halo ».

Mais notre visée étant exploratoire, il a fallu s'ouvrir à l'éventualité de résultats inattendus, en évitant de trop « pré-formater » nos résultats. Ainsi, le caractère libre ou semi-dirigé des conversations menées a permis de prendre en compte des variables contextuelles inattendues.

L'analyse de ces données émanant du terrain avec l'appui d'articles adaptés au fil de l'avancée de la récolte apporte donc une logique inductive à l'étude (Paillé 2007, 423)

Du point de vue de la pertinence scientifique, la méthodologie qualitative permet d'aborder la question d'un angle qui complète ou questionne les constats précédemment exposés. De plus, s'intéresser à des territoires de la région de Montréal moins étudiés que représentent les territoires périurbains permet de contribuer aux connaissances sur ces régions et leurs liens avec la diversité et l'immigration qu'elle inclut. Par ailleurs, l'étude donne l'occasion de questionner le concept d' « effet halo » essentiellement utilisé dans des études quantitatives jusqu'à présent. .

### **2.2.2. Le cas de Terrebonne**

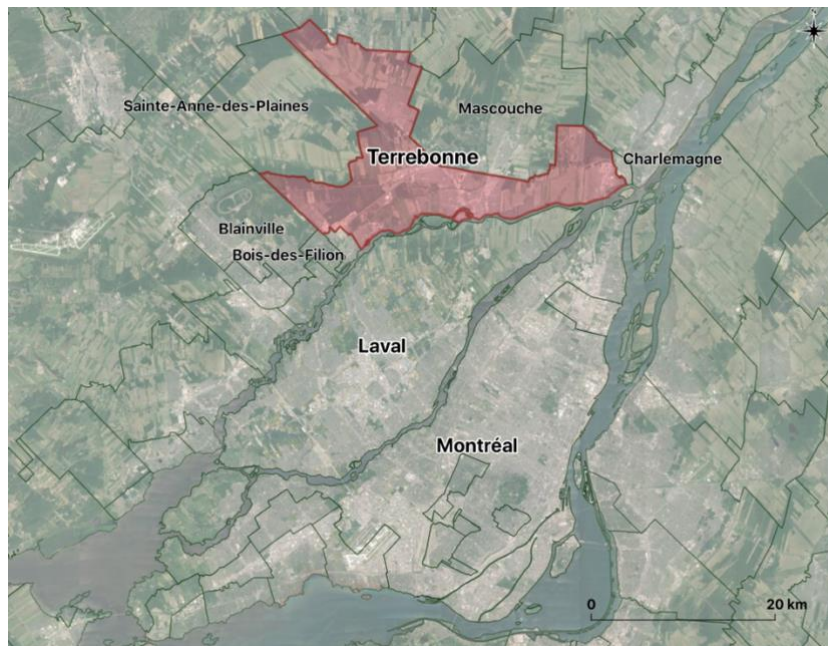
Pour pouvoir étudier l' « effet halo », ou plus largement les représentations périurbaines de la diversité, nous aurions sélectionné indifféremment des habitants de la périphérie dans un rayon large autour de la région de Montréal. Cependant, force est de constater la variation des contextes non négligeable du point de vue de la diversité, ou du cadre socio-économique. En effet, la revue de littérature met en relief un nombre important de variables ainsi que l'importance du contexte micro-local dans la construction des attitudes, ou plus précisément des représentations de la diversité. Le choix d'un cas se montre utile dans la volonté de questionner un concept déjà étudié et de prendre en compte davantage une conjoncture particulière et propre à un territoire (Yin 2009) . Nous pensons que ce choix de cas permet cependant d'accéder à des expériences individuelles qui pourraient être comparées à des territoires similaires. Par ailleurs, travailler sur un ensemble de villes périurbaines en prenant en compte les contextes variés respectifs était impossible compte tenu du temps et des moyens à notre disposition pour réaliser ce travail.

Le choix de Terrebonne répond d'abord au résultat de Bilodeau. Il y a 8 ans, il relevait que l' « effet halo » était plus intense dans la couronne Nord (Bilodeau et Turgeon 2014). Les résultats des élections fédérales de 2019 montraient encore une fracture spatiale opposant l'île de Montréal, libérale, à sa couronne, uniformément nationaliste (Bloc Québécois) au Nord, majoritairement au Sud. Selon le site d'Élections Canada, Terrebonne montrait une particularité en accordant plus de votes pour le Bloc Québécois (50,8%) que ses voisines Thérèse de Blainville (41,2%) et Rivière des Mille-Îles (40,7%). Cette petite particularité ainsi que certaines de ses caractéristiques que nous décrirons plus bas (tissu urbain, profil sociodémographique), nous confortent dans l'intérêt

d'étudier cette ville périphérique de la couronne Nord qui à notre connaissance, n'a jamais été étudiée du point de vue des représentations de la diversité ou de l'immigration.

### *Terrebonne, bref historique.*

La ville de Terrebonne, située dans la périphérie Nord de Montréal (figure 2.1) compte aujourd'hui près de 116 000 habitants. Le bref historique qui suit nous donne l'occasion de mettre en lumière un « patrimoine périphérique » riche qui de coutume n'attire pas tous les regards.



**Figure 2.1 : Localisation de la ville de Terrebonne**

Réalisation : auteure ; Source : Statistique Canada 2016

Les premiers colons s'installèrent dans la région qu'est aujourd'hui Terrebonne au début du XVIIIe siècle. Si l'on considère la ville comme la périphérie de Montréal aujourd'hui, c'est aussi de « périphérique » que De Blois qualifie la Seigneurie de Terrebonne à sa création jusque dans les années 1790 (De Blois 1997, 45). Selon l'historienne, la population progressait alors essentiellement grâce à l'accroissement naturel. Le « Bas-de-Côte », c'est-à-dire les espaces les plus proches de la Rivière-des-Mille-Îles, est le premier site habité. Mais peu à peu, la bourgeoisie s'installera en surplomb, là où se trouve l'actuelle rue Saint-Louis (Larue 2018). Dès 1720, la seigneurie vit principalement de ses moulins marchands et scieries. D'après Gervais (2005), elle connaît son apogée industriel au cours du XIXe siècle grâce notamment au commerce de fourrure



et à la fabrication de farine. En 1830, la région est habitée principalement par des francophones, et Joseph Masson, possesseur de la Seigneurie à l'époque, y attire encore de nombreuses élites francophones.

À l'heure de l'industrialisation, la région connaît un déclin et une dégradation progressive, marquée par un incendie ravageur en 1922, puis la crise de 1930 (Brigitte Gervais 2005). Terrebonne revêt son caractère de banlieue de classe moyenne dans les années 60, lorsque sont construits l'autoroute 25 et le Boulevard des Seigneurs, qui n'était à l'époque qu'un chemin de terre. C'est aussi une période qui voit les petits commerces et les industries traditionnelles délaisser le Vieux-Terrebonne. En même temps, l'île des Moulins devient un parc de maisons mobiles (Robichaud 1994). Avec le départ des populations les plus aisées, le Vieux-Terrebonne connaît alors une certaine désertification dont une des enquêtés pour ce projet se souvient encore.

Mais ce n'était pas le dernier souffle du vieux bourg : dans la foulée de la vague nationaliste des années 70, l'Histoire porte en elle un nouvel intérêt national, et les habitants s'animent d'un sentiment d'appartenance renouvelé pour leur ville. Avec l'aide du Ministère des Affaires Culturelles du Québec, les Terrebonniens s'attèleront, à la revalorisation du site, aujourd'hui d'un attrait touristique relativement important. Dans les années 80, la municipalité s'investit dans cette revalorisation, avec comme résultat par exemple l'installation de la bibliothèque municipale, ou l'aménagement de l'ancien cinéma en Théâtre du Vieux-Terrebonne (Beudet 1994).

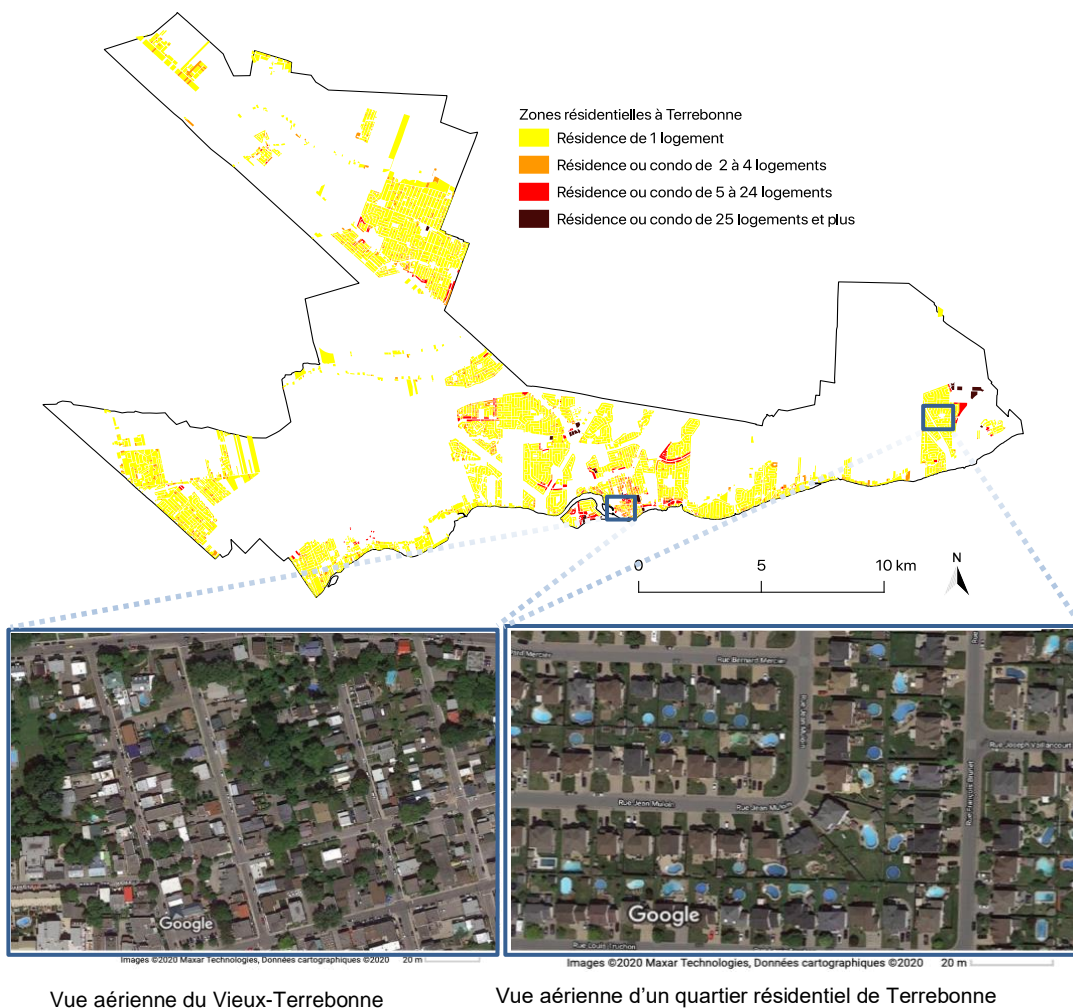
### *Le tissu urbain de Terrebonne*

Le Vieux-Terrebonne est ce qui représente le plus un espace de centralité et d'urbanité aujourd'hui dans la ville. On peut se promener dans ses rues, au bord de la Rivière-des-Milles-îles, faire une visite à l'île du Moulin, prendre un café et s'arrêter dans un de ses restaurants, même si les auteurs du diagnostic du Vieux-Terrebonne commandé par la ville décrivent encore aujourd'hui un manque d'espaces de socialisation (Larue 2018).

À part ces rares lieux touristiques, Terrebonne a l'image d'une banlieue de classe moyenne supérieure nord-américaine telle que construite après la Seconde Guerre Mondiale (Charbonneau et Germain 2002b). Ses quartiers sont plutôt monofonctionnels, sa densité résidentielle est faible, elle comporte beaucoup de logements unifamiliaux dans des quartiers avec des rues sans trottoirs, des pavillons implantés de manière organisée et des jardins privés (figure 2.2). Du côté

du centre-ville, on observe un tissu urbain avec une densité résidentielle à peine plus élevée. D'après Statistique Canada, la ville compte en effet 65,4% de maisons individuelles et seulement 1,2% d'appartements dans un immeuble de 5 étages ou plus.

Le développement de Terrebonne s'articule autour d'axes routiers importants : l'autoroute 640 qui traverse la ville d'Est en Ouest et les autoroutes 25 et 40 qui font le lien avec le nord de l'île de Montréal. Si on vient de Montréal par autobus, alors on arrive au Terminus de Terrebonne encadré par l'autoroute 25, le boulevard des Seigneurs, la route de la Côte-de-Terrebonne et la rivière des Mille-Îles. Pour rejoindre le vieux-Terrebonne à pied, il faut alors passer sur le pont qui passe au-dessus de l'autoroute 25 et traverser plusieurs fois des routes fréquentées.



**Figure 2.2 : Le tissu urbain dominant à Terrebonne.**

Réalisation : Auteure ; Sources : Communauté Métropolitaine de Montréal 2016 ; Google Maps 2020

En 2001, la fusion volontaire avec Lachenaie et La Plaine hisse Terrebonne au rang de 10<sup>e</sup> ville la plus importante du Québec en termes de population et elle fait aujourd'hui partie de la Région Métropolitaine de Montréal. Signe de son développement, la ville est le théâtre de projets immobiliers d'envergure qui profitent du mouvement de périurbanisation. Par exemple, le projet « Urbanova » a vu ériger ses premières résidences, il pourra accueillir à terme 35 000 habitants. La directrice du projet vend la création d'une communauté et d'un quartier dans laquelle l'automobile ne serait plus nécessaire (Mariette 2017). « Urbanova » s'est fait remarquer par son ambition « écoresponsable », qui prévoit de conserver 45% d'espaces verts. Décrit comme un quartier de la ville, la portée du développement en fabriquerait presque une autre, alors déconnectée spatialement du Vieux-Terrebonne. D'autre part, le grand projet « District Union » promet entre autres la construction d'un ensemble locatif de 17 étages. Alors que le projet Urbanova semble s'insérer dans le respect de « l'idéal suburbain » avec notamment des espaces verts privés, ce dernier projet surprend dans le tissu urbain pavillonnaire terrebonnien.

#### *Bref profil sociodémographique de Terrebonne*

On peut qualifier Terrebonne de banlieue de classe moyenne, dans laquelle le revenu total médian avant impôt était de 38 252 \$ (Statistiques Canada 2016), ce qui est plus haut que la moyenne montréalaise de 28 321 \$ la même année. Le taux de propriété atteint 79,3% avec une valeur moyenne de logement à 284 515\$ en 2016.

En outre, un survol du visage sociodémographique de la ville permet de se rendre compte qu'elle présente une relative homogénéité ethnoculturelle, tout en étant proche géographiquement du centre urbain montréalais diversifié sur le plan ethnique. Le recensement de 2016 donne accès à des données sur les « origines ethniques ». La variable est définie selon Statistique Canada comme « les origines ethniques ou culturelles des ancêtres de la personne » (Gouvernement du Canada 2015). Dans le cadre du recensement, peu de personnes déclarent des origines ethniques étrangères à Terrebonne, avec une grande majorité qui déclare des origines canadienne (64,6%), puis française. Ceci est très différent à Montréal, où l'on obtient un taux de seulement 29,4% des personnes déclarant des origines canadiennes parmi leurs ancêtres. Par ailleurs, on peut voir que l'essentiel des Terrebonniens sont citoyens canadiens (98,3%).

Le contraste marquant entre Montréal et Terrebonne sur le plan de la présence de minorités visibles et de sa diversification peut aussi alimenter une description plutôt homogène de la ville

concernant l'aspect ethnique. En effet, 11,8% de personnes déclarent être une « minorité visible » à Terrebonne en 2016, c'est-à-dire, selon Statistique Canada qui se déclarent n'étant ni autochtone ni de « peau blanche ». Alors que 34,2% des Montréalais se déclarent « minorité visible » dans le recensement de 2016. Enfin, l'indice d'entropie<sup>6</sup> à Terrebonne concernant les minorités visibles est de 0,58, alors qu'il est de 0,91 pour la ville de Montréal.

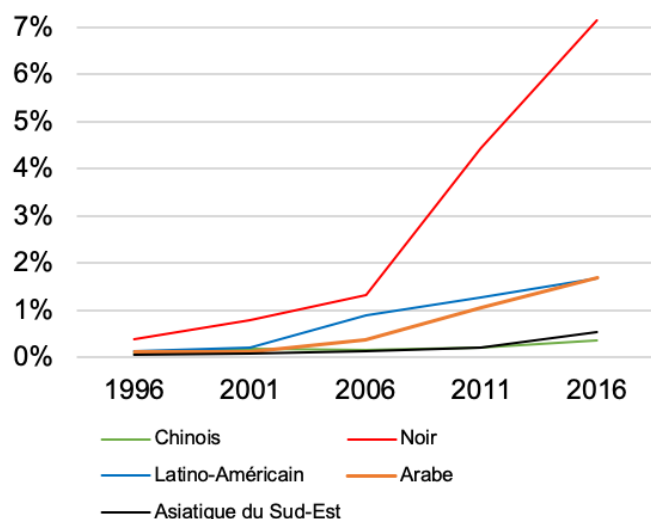
Ces caractéristiques géographiques et démographiques laissent penser que le contact d'un Terrebonnien avec la diversité pourrait éventuellement être différent de celui d'un Montréalais, plaçant la ville de Terrebonne dans une conjoncture propice à l' « effet halo ». En effet, par la proximité avec la ville de Montréal et son attractivité, des Terrebonniens sont amenés à effectuer des trajets répétés vers l'Île pour le travail. D'autres peuvent s'y rendre pour son attrait culturel par exemple, ce qui rend le contexte différent de l'étude d'une ville de région par exemple.

Par ailleurs, la ville a connu en 10 ans une augmentation notable de la proportion de personnes se déclarant appartenant à une minorité visible passant de 3% en 2006 à presque 12% en 2016 (figure 2.3)

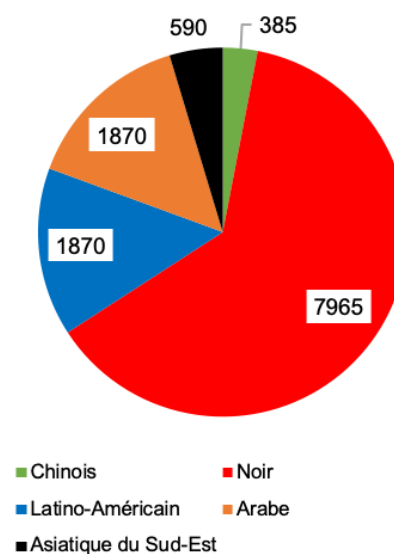
---

<sup>6</sup> L'indice d'entropie indique une hétérogénéité totale d'un groupe quand il est de 1, et une homogénéité parfaite lorsqu'il est de 0.

**Évolution de la proportion des cinq "minorités visibles" majeures parmi la population totale de Terrebonne.**



**Répartition des principales catégories de "minorités visibles" à Terrebonne en 2016**



**Figure 2.2 : Les minorités visibles à Terrebonne.<sup>7</sup>**

Réalisation : Auteure ; Source : Statistique Canada, recensements de 1996 à 2016.

Si l'on regarde les pays d'origine des immigrants qui vivent à Terrebonne selon Statistique Canada, on trouve par ordre d'importance Haïti (26%), la France (7.3%), l'Italie (7.4%) puis le Maroc (6.8%) et enfin l'Algérie (5.9%). Du point de vue de la langue, on observe qu'une grande majorité des Terrebonniens parle le français à la maison (91.2%). Cette conjoncture est l'occasion d'apporter un regard sur l'impact d'un changement contextuel.

### 2.2.3. L'entretien court *in situ*

En plus de constituer une entrée au terrain « par le milieu », l'entretien court *in situ* a représenté un apport important de données pour cette étude. À l'image de l'étude de Leloup et collaborateurs. (Leloup, Germain et Radice 2016, 2014), cette méthode consiste en une discussion ordinaire avec des personnes abordées dans des lieux publics à Terrebonne, au lieu d'aborder d'emblée les questions de rapport à la diversité, pour mieux voir comment et dans quels termes les personnes

<sup>7</sup> Les graphiques représentent les catégories de minorités visibles comme définies par Statistiques Canada. Pour les années de recensement de 2001 et 1996, nous avons procédé à la somme des données des anciennes villes fusionnées : Lachenaie, La Plaine et Terrebonne. Pour des raisons de lisibilité, quatre groupes ne sont pas représentés, ils représentent chacun moins de 105 personnes pour plus de 100 000 habitants.

finissent ou non par l'évoquer. Autrement dit, nous discutons du temps qu'il fait, mais aussi des aspects agréables ou pas de la vie à Terrebonne. Nous demandions aux Terrebonniens s'ils avaient vu leur ville changer, s'ils y habitaient depuis longtemps, s'ils avaient l'habitude de venir dans l'endroit où nous les abordions. Comme l'expliquent Leloup et ses collègues, cet outil est à mi-chemin entre l'observation et l'entretien. Le matériel récolté relève alors de la note synthétique prise de mémoire juste après la conversation puisque les discussions n'étaient pas enregistrées. Certains passages ont pu être transcrits mot à mot de mémoire, d'autres sont résumés dans un style narratif.

L'intérêt de cette méthode est de recueillir un matériel de la manière la plus spontanée possible, en essayant de perturber le moins brusquement l'action, ou plus largement le moment en cours pour la personne que nous abordions. Cela permet une approche douce, dans un espace que la personne connaît. Les entretiens courts se sont avérés utiles pour atténuer l'écart entre les interlocuteurs (Bourdieu 2007). Ils permettaient aussi d'éviter l'aspect interrogatoire et de créer un rapport plus horizontal, en évitant de provoquer le discours, puisqu'ils prenaient la forme de conversations entre usagers de l'espace public. Cette entrée au terrain nous permettait d'approcher clairement notre question en contre-pied des sondages d'opinion. On ne demandait à aucun moment ce que les personnes pensaient de la diversité, tout en posant des questions qui auraient pu faire émerger le sujet. Cela permet d'observer comment la question de la diversité émerge, mais surtout, si elle intervient ou pas dans la conversation.

L'approche naturelle a été bousculée par la demande du consentement préalable, mais cette méthode a tout de même apporté plusieurs avantages cohérents avec l'angle adopté. Cette entrée au terrain nous a mis dans une posture *in situ* : nous avons pris l'autobus pour rejoindre Terrebonne en venant de Montréal, comme l'ont déjà fait beaucoup des personnes interrogées et nous avons aussi arpenté les lieux qu'ils évoquaient. Afin de discuter avec les Terrebonniens et d'explorer la ville, nous avons passé plus d'une quinzaine de journées dans les lieux concernés. D'une part, cela permettait une communication plus claire et une répartie plus riche. D'autre part, les espaces nous transmettaient des informations, des ressentis d'ambiance, qui ont constitué des indices pour comprendre la vie publique terrebonnienne. En quelques sortes, nous réalisons des observations non structurées nous permettant de visualiser nous même les espaces publics du point de vue de la diversité. Surtout, la conversation se déroulait dans le milieu même de la rencontre, et cela permettait d'utiliser l'espace pour illustrer le discours.

Cette démarche est en quelque sorte un emprunt à l'ethnographie : nous nous sommes rendus plusieurs journées de manière répétée aux mêmes endroits, nous faisons partie du milieu, mais sans y être intégrés et de manière temporaire. La signature du consentement et la forme tout de même minimalement structurée permettaient de s'adapter au format exploratoire et peu étendu de l'étude, de faciliter l'approche des personnes et rendre la collecte systématique. Il ne s'agit pas en effet d'une ethnographie dans le sens où les contacts avec les mêmes personnes n'étaient pas répétés et réguliers, la période de l'étude était relativement courte, les échanges minimalement cadrés<sup>8</sup>, et nous étions « visiteur temporaire » à Terrebonne.

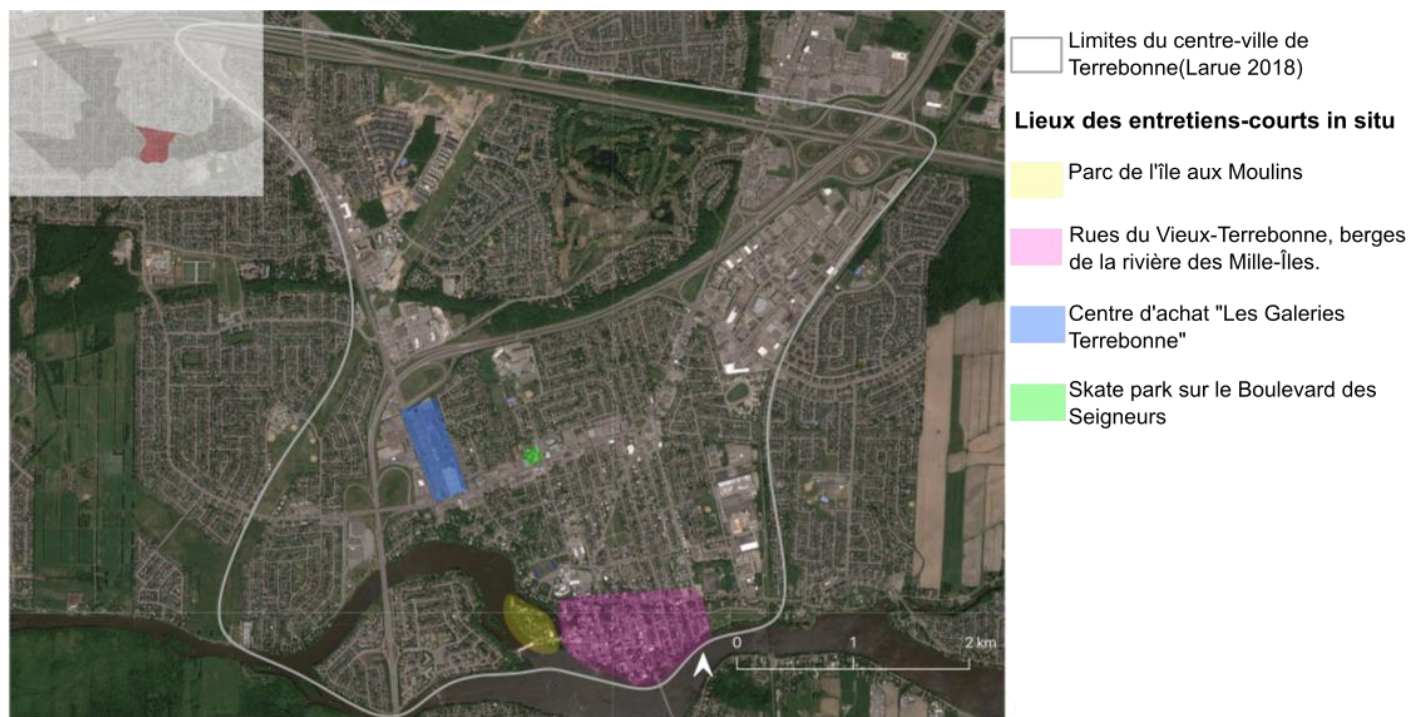
### *Lieux et critères de recrutement*

Représentant le rare site de la ville doté d'espaces publics indéterminés, ou faiblement régulés, le Vieux-Terrebonne fut l'espace visé par notre entrée au terrain. Des recherches sur les attraits touristiques et une exploration à pied du Vieux-Terrebonne nous ont permis préalablement de repérer des lieux précis où ce genre de conversation courte et ordinaire était le plus propice.

Ainsi, nous avons débuté au courant du mois d'octobre 2019 à aborder des personnes au parc du Vieux-Terrebonne, au bord de la Rivières-des-Milles-îles, sur l'île aux Moulins. Quand nous discutons avec les personnes, nous leur demandions s'ils connaissaient d'autres lieux pour varier les espaces de recrutement. Nous sommes allés aussi au *skate park* du Boulevard des Seigneurs, puis avec l'arrivée de l'hiver, nous avons dû délaisser les espaces extérieurs en nous concentrant sur le centre d'achat des « Galeries Terrebonne ».

---

<sup>8</sup> Cet outil se rapproche de la « *pop-up ethnography* » élaborée notamment par Martha Radice qui consiste en quelque sortes en une ethnographie ponctuelle ou éphémère, plus structurée qu'une ethnographie traditionnelle.



**Figure 2.3 : Localisation des lieux de rencontres pour les entretiens-courts *in vivo*.**

Réalisation : Auteure ; Source : Larue 2018

Les sujets de notre recherche sont les « Québécois francophones natifs ». Nous avons sélectionné les personnes qui sont nées au Québec et parlant français. Nous avons favorisé les personnes dont les parents aussi étaient nés au Québec (seuls deux enquêtés ont un père né à l'étranger). Ce choix dans les critères de recrutement est fortement lié à l'idée du contact : nous cherchions à comprendre ce qu'implique un contact de nature supposément moins marquée avec la diversité sur les représentations de celle-ci. Or, dans une ville de majorité blanche francophone québécoise, un parent né à l'étranger représente déjà un contact serré, dans l'intimité et dans l'éducation, avec l'Autre. En éloignant cette éventualité, alors nous nous concentrons sur les autres types de contacts, notamment les plus ordinaires, qui peuvent paraître insignifiants et qui sont mis en exergue à l'occasion de ce projet.

Nous avons ainsi réalisé 20 discussions parmi lesquelles il pouvait y avoir plusieurs interlocuteurs à la fois (couples, amis), nous faisant comptabiliser 26 personnes au total. L'échantillon dépend de la vie de l'espace public aux moments donnés. Ce mode de recrutement nous offre un échantillon accidentel non probabiliste qui comporte donc des limites de représentation en termes statistiques, inhérentes à ce type d'échantillon . Il s'agit d'espaces stratégiques où la vie publique était assez importante pour nous permettre de parler avec des passants. Même si aucun critère de couleur de peau n'était défini à l'origine, la présence dominante de personnes blanches dans



les espaces fait que nous n'avons aucune minorité visible dans cet échantillon. La plupart du temps, nous estimions l'âge de nos enquêtés, pour éviter encore une fois de rentrer dans une conversation trop cadrante. Parfois, les personnes nous donnaient leur âge, d'autres fois non. Nous obtenons deux groupes larges, une partie de l'échantillon est composée de jeunes enquêtés de moins de 35 ans environ, l'autre partie, considérée « âgée » pour cette étude, a plus de 55 ans environ. Ainsi, nous comptons 6 jeunes hommes, 1 jeune femme, 12 femmes âgées et 7 hommes âgés.

#### **2.2.4. L'entrevue semi-dirigée.**

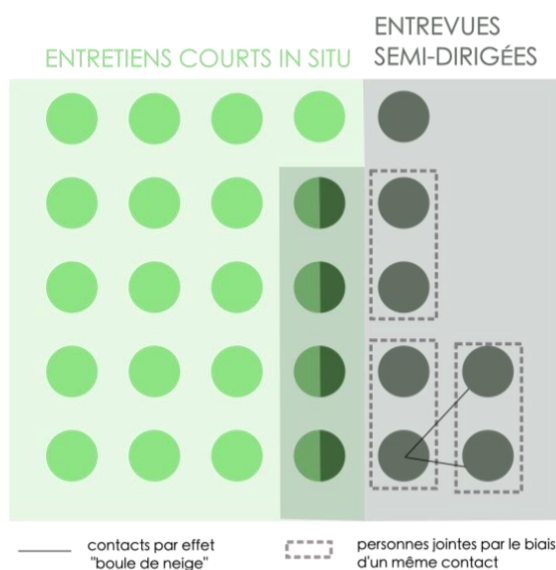
Les entretiens courts présentent cependant l'inconvénient de ne pas satisfaire l'ensemble de nos questionnements. De nombreuses fois, le caractère bref ne donne pas la chance d'établir un climat de confiance et les entretiens sont souvent insuffisants pour approfondir les idées des enquêtés. Pour cela, nous avons pensé pertinent de compléter ces entrevues courtes avec des entrevues semi-dirigées. C'est un outil adapté à notre question, car il permet de « rendre explicite l'univers de l'autre » et la « compréhension du monde de l'autre » (Savoie-Zajc 2009, 343) ; cet univers et ce monde sont les représentations que nous cherchons. Cet outil permet de minimiser une construction préfabriquée du savoir par le chercheur : ce sont les enquêtés qui s'expriment avec leurs mots afin d'aider son interlocuteur à construire avec lui des idées. L'entrevue semi-dirigée, enregistrée, est un exercice différent de l'entretien court, encadré de contraintes spatiale, temporelle, et inévitablement plus dirigé. Cependant, il nous a permis d'accéder à une ressource importante : le discours mot à mot de nos enquêtés. L'outil est par ailleurs adapté à la volonté exploratoire de ce projet, car chaque question est une porte qui mène éventuellement à un sujet inattendu, mais pas moins intéressant. La méthode du groupe de discussion a été écartée, puisqu'il a fallu prendre en compte l'éventualité de discours socialement difficilement acceptables. Un entretien en groupe aurait pu poser une énième barrière au partage d'une parole non censurée.

L'entretien était guidé par un ensemble de questions rangées dans une suite de thèmes (annexe 1) qui pouvaient s'adapter légèrement au fil des entretiens. En revanche, nous avons mis un point d'honneur à conserver l'ordre des questions. Plus particulièrement les questions sur la diversité qui étaient en fin d'entrevue. D'un côté, cela permettait d'observer si le thème intervenait avant de manière spontanée. De l'autre, cela évitait de poser un malaise dès le début de la conversation et nous laissait le temps d'établir la relation de confiance.

## Recrutement

Notre visée initiale était de recruter l'ensemble de nos enquêtés pour l'entrevue semi-dirigée par le biais des entretiens courts. Cependant, la réalité du terrain a mis quelques freins à cette démarche, nous amenant à des alternatives. Ainsi, parmi les 11 entretiens semi-directives réalisées, seulement 4 ont été rencontrées à Terrebonne. Les autres personnes ont pu être contactées par l'entremise de notre réseau (trois personnes qui ne se connaissent pas entre elles), puis un effet « boule de neige » pour deux d'entre eux (figure 2.4).

S'il s'agissait d'une déconvenue au début, recruter de manière différente a pu éloigner certaines limites, comme le fait qu'une personne rencontrée dans un espace public tendrait probablement plus à profiter de ces derniers. En outre, nous avons pu rencontrer des personnes plus jeunes, qui étaient moins présentes dans le centre d'achat cet hiver et donc difficilement atteignables. En somme, nous avons obtenu une entrevue avec 5 jeunes hommes, 2 jeunes femmes, et 4 femmes plus âgées. Les entretiens ont été réalisés dans des lieux choisis par les enquêtés. Nous leur demandions au préalable de choisir un endroit dans lequel ils se sentaient le plus à l'aise. Ainsi, plusieurs rencontres ont été menées chez les personnes, d'autres dans un café affectionné, puis d'autres à l'université. Avec un retard sur notre calendrier et la crise sanitaire de mars 2020, trois entretiens ont dû être menés par téléphone. Pour finir, les entretiens ont duré en moyenne une heure, mais avec des durées très variables allant de 30 minutes à 2 heures.



**Figure 2.4 : Schémas récapitulatif des modes de recrutement**

Source : Auteure

Pour permettre l'anonymisation des participants et participantes à ce projet, nous avons attribué des codes à chacun. Nous attribuons le premier numéro en fonction de l'ordre de la rencontre, puis la lettre « F » pour une femme, la lettre « H » pour un homme. Nous attribuons aussi un « J » pour des personnes qui appartiennent à un groupe d'âge plus jeune, et un « A » pour des personnes qui appartiennent à un groupe d'âge plus avancé. L'appartenance à un groupe d'âge était estimée en fonction de l'âge-même lorsque les personnes nous le communiquaient (en entretien court, nous ne demandons pas l'âge), mais aussi en fonction de la position dans le cycle de vie. Lorsqu'il s'agit d'un entretien court, nous ajoutons un astérisque (\*) au code.

### **2.2.5. Considérations éthiques**

Ce projet mettant à participation des êtres humains, nous avons pris des précautions d'ordre éthique, préalablement étudiées et acceptées par le Comité d'Éthique en Recherche (CER). Notre projet (CER-19-533) a été accepté par le dernier comité le 8 octobre 2019. Tout au long du processus de la collecte de données et de son analyse, nous avons donc suivi les démarches assurant la protection des enquêtés comme décrites dans le formulaire de certification éthique (Annexes 2 à 6) auquel nous avons apporté des modifications suite à la crise sanitaire, elles aussi validées par CER. Ces démarches assurent notamment la demande systématique de consentement préalable, l'information des personnes participant au projet, leur anonymisation et la confidentialité des données. En plus de ces précautions, nous avons pris une posture qui se voulait le moins intrusive, en portant une attention très particulière aux limites de l'interlocuteur ou interlocutrice. Nous nous assurons à plusieurs reprises que la personne ne restait pas dubitative ou incertaine quant au cadre de l'entrevue ou au sujet de la recherche, en lui apportant les informations nécessaires, sur l'université, notre ambition, la nature de notre programme d'étude. Plusieurs fois nous nous assurons de leur compréhension et leur notifions notre ouverture pour toute interrogation. Le sujet de la diversité put représenter une gêne pour des enquêtés. Il s'agissait alors d'adopter une posture attentive et compréhensive afin de n'exercer aucune forme de pression sur les personnes avec qui nous partageons une discussion. Nous répitions à plusieurs reprises au fil de l'entretien que les réponses n'étaient pas obligatoires et qu'ils ou elles pouvaient ne pas avoir de réponse ou ne pas vouloir nous la partager. Nous avons fait un effort d'adaptation en laissant le choix à nos interlocuteurs et interlocutrices du cadre de l'entrevue, en essayant de ne pas l'imposer, mais de nous mettre d'accord préalablement sur la manière de procéder.

### **2.2.6. Analyse**

Nous avons donc obtenu d'une part des notes de synthèses, et d'autre part des verbatim retranscrits linéairement. La retranscription linéaire, comprenant les bruits, expressions est une tâche fastidieuse, mais elle permet de contourner dans une certaine mesure le biais de sélectivité. Ces données ont été analysées grâce à un codage thématique opéré sur Word, avec une grille d'analyse contenant plusieurs catégories qui découlent d'abord de notre cadre théorique, et de thèmes récurrents survenus dans nos entrevues de manière imprévue. Ces catégories représentent des dimensions, aspects recherchés, en lien avec nos objectifs de recherches (Blais et Martineau 2006). Nous avons utilisé un fichier Word pour chaque code. Word nous offre la souplesse nécessaire à l'apparition de nouveaux codes, il est aussi d'une utilisation claire, simple, facile d'accès, accessible sur ordinateur personnel. Nous avons réalisé un « sous-codage » pour recenser et étudier avec plus de précision toutes les parties de discours évoquant la diversité. Pour les thèmes ou éléments récurrents qui n'étaient pas appréhendés *a priori* pour notre recherche, nous retournions vers de la littérature scientifique en lien afin de réaliser une nouvelle lecture des données. Chaque document correspondant à un code était synthétisé et relu pour en retenir les idées fortes, parfois faire des liens entre les codes ou entre plusieurs profils.

### **2.2.7. Posture de l'étudiante et limites**

Une des limites de notre méthode est d'abord notre échantillon. Initialement, nous voulions réaliser des entretiens courts avec des personnes jeunes et d'autres plus âgées. Mais nous avons assez vite remarqué que le centre d'achat, en hiver, est fréquenté avant tout par des personnes plus âgées, du moins, dans un mode de flânerie, alors que les moins de 25 ans y sont plutôt rares, ou dans une posture dynamique, pressée. Nous avons essayé de remédier à cela en allant dans un Cégep, puis un campus à Terrebonne, mais les espaces ne se prêtaient pas à l'exercice, étant plutôt fortement normés. Même si nous regrettons de ne pas avoir pu récolter nos données plus tôt pour profiter des beaux jours, nous avons aussi compris que cette réalité de mode de vie concerne presque la moitié de l'année, et retrouve alors un certain intérêt. Par ailleurs, le manque de jeunes femmes pour les entretiens courts est marquant. Il s'explique par le fait que nous préférons aborder les personnes qui étaient assises sur les bancs afin de ne pas couper les personnes dans leurs trajectoires ou leurs actions, alors que les jeunes femmes étaient bien plus souvent actives et en déplacement par rapport aux jeunes hommes souvent en attente.

Par ailleurs, on peut penser que l'entretien court permet d'approcher des personnes qui ont l'habitude de fréquenter les espaces publics. De la même manière, il pourrait s'agir particulièrement de personnes qui entrent facilement dans une discussion alors qu'elles sont abordées spontanément. Or, recruter de tels profils potentiellement prédéfinis par l'approche même de cette étude peut avoir une importance sur les discours récoltés quant à l'immigration. Cette limite a pu être en partie contournée par le recrutement dans le Centre d'achat ou par exemple les personnes n'étaient pas nécessairement des flâneurs mais venaient pour faire leurs courses. D'autre part, le recrutement *via* le réseau a permis d'éviter de sélectionner des personnes qui *a priori* fréquentent des espaces publics.

Une autre limite concerne le biais de désirabilité sociale. Nous avons travaillé afin de le minimiser un maximum. Cependant le cadre de l'entretien et le thème abordé (même dans les derniers moments de l'entrevue), a pu impliquer une espèce de censure pour certains de nos enquêtés qui ont alors plus de difficulté à livrer un discours brut et sans filtres.

D'un point de vue plus structurel, pour l'entretien court, et de manière plus prononcée pour l'entrevue semi-dirigée, le rapport même de l'échange représente une limite, puisqu'il s'agit d'un échange construit, au cours duquel les deux parties parlent d'un point de vue placé (Bourdieu 2007). Il faut prendre en compte l'influence réciproque de l'enquêteur et l'enquêté et se rappeler que l'analyse et la compréhension de l'autre sont situées, et instaurent de fait un biais. Dans « Comprendre », Bourdieu explique qu'il serait en quelque sorte contre-productif de se distancier socialement dans un objectif de neutralité. Néanmoins, il ne faut pas voir ce retrait du positivisme comme une libération de toutes les contraintes ou un manque de rigueur, il s'agit au contraire d'entamer l'exercice continu et difficile de la réflexivité. Pour lui, c'est la « réflexivité réflexe » qui « permet de percevoir et de contrôler sur-le-champ, dans la conduite même de l'entretien, les effets de la structure sociale dans laquelle il s'accomplit » (Bourdieu 2007,1390).

Dans le cas de cette étude, les statuts qui influencent le propos s'accumulent : étudiante, française, étrangère, blanche, francophone avec un accent français, d'origine rurale, et maintenant citadine. Nous avons bien perçu comment ces différents statuts ont pu impacter les réactions et les discours de nos enquêtés. Certaines fois, nous avons compris que l'accent ne permettrait pas d'instaurer un lien de confiance. Plusieurs fois, les personnes ne trouvaient pas notre origine, ils devinaient : « Européenne? », laissant place à l'incertitude et à la fin prématurée d'une conversation. Évidemment, les Terrebonniens et les Terrebonniennes parlent sûrement différemment d'immigration face à une immigrante. Bien sûr, le discours pouvait être adapté et en

partie filtré. Néanmoins, nous parlions du point de vue d'une immigrante blanche et francophone, ce qui s'ajuste relativement à la majorité ethnique terrebonnienne.

Cela permettait à maintes reprises de rebondir sur notre statut pour appuyer des arguments. Par exemple, dans les entretiens courts, le discours sur la diversité naissait alors de l'interrogation quant à l'accent. Parfois, on réalisait des comparaisons avec d'autres immigrants ou soi-même.

Par ailleurs, nous ne connaissions pas la banlieue dans sa définition usuelle nord-américaine. Cela a permis de rendre visibles des choses qui « vont de soi » pour ces Terrebonniens et surement beaucoup de Canadiens. De la même manière, le statut d'immigrante a permis d'instaurer une distance pour discuter de choses qui paraissent évidentes pour eux, mais qui doivent être explicitées pour une étrangère. Et d'un autre côté, certaines similitudes ont pu éviter d'entrer dans une trop grande incompréhension.

## CHAPITRE 3 : L'ETHNICITÉ DANS LES DISCOURS

Quelques fois, nous avons pu écouter des discours sur la diversité sans même l'évoquer nous-mêmes, grâce à l'approche méthodologique adoptée. Il est tout à fait clair que la diversité sur le plan ethnique était loin d'intervenir systématiquement dans les discussions (tableau 3.1.).

**Tableau 3.1 : Répartition des enquêtés en fonction de la spontanéité du discours sur la diversité.**

Parle spontanément de diversité (11)		Ne parle pas spontanément de diversité (16)	
1.2.J.H. *	9.A.H.F *	2.J.H.*	10.J.H*
8.A.F *	12.A.H *	3.A.F. *	24.A.F
20.J.H	17.J.H *	4.2.J.A.H*	5.A.F*
6.A.F *	16.A.F*	11.A.H*	7.J.F*
15.A.F.H.*	22.A.F	13.A.F*	21.A.F
	23.J.H	14.A.F *	25.A.F
		18.2.A.F.H*	26.J.H
		19.2.A.F.H *	27.J.F

source : Auteure

Mais le fait de pouvoir discuter de cette question parfois sans l'avoir posée a permis de lire plus particulièrement à quels moments les participants et participantes évoquaient de près ou de loin la diversité, sans qu'elle soit une réponse pré-formatée. Cela nous a offert des discours à la couleur particulière : nous avons observé que, parfois, on discute de diversité quand on raconte son quotidien, au gré d'expériences ordinaires dans sa ville. D'autres fois, on en parle pour décrire Terrebonne ou bien son environnement au moment de l'échange. Puis il est arrivé qu'on discute de diversité en réponse à notre accent étranger, ou pour évoquer des proches nés hors des frontières canadiennes. Enfin, on parle spontanément de diversité le plus souvent comme une caractéristique qui décrit les changements de Terrebonne.

Par ailleurs, la forme du discours varie autant : nous avons entendu des bribes de témoignages d'expériences, mais aussi des images précises et touffues. Souvent, on n'en parle pas, car c'est un sujet qu'on ne connaît pas, qui n'intéresse pas ou qu'on préfère éviter, et ce malgré des questions directes, posées vers la fin pour les entrevues semi-dirigées. Nous commencerons dans

ce chapitre par évoquer les deux thématiques qui semblent avoir de l'importance dans la manifestation du discours sur la diversité : le changement, et le rapport à la « grande ville ». Nous terminerons par décrire alors la forme que prend ce discours, les représentations et les enjeux qui en découlent.

### **3.1. Du rural vers l'urbain : l'évolution de la ville comme contexte**

#### **3.1.1. Diversité et description du changement**

Comme nous l'avons décrit plus tôt, Terrebonne est le théâtre d'un développement relativement important, qui modifie de manière non négligeable la structure démographique et la forme urbaine de la ville. La population ne cesse d'augmenter et la ville commence à se densifier. En 2001, la fusion élargit considérablement les limites géographiques de la ville. Ces changements sont lisibles dans les témoignages des participants et participantes : aujourd'hui encore, certains Terrebonniens continuent de parler des anciennes villes fusionnées, et parfois ne connaissent pas les territoires en dehors des limites de l'ancienne ville de Terrebonne. En 2014, Kaufmann a montré qu'un changement ethnique rapide dans une région qui à l'origine montre peu de diversité ethnique peut augmenter la volonté de diminuer l'immigration dans ces mêmes régions (Kaufmann 2014). Laforest a étudié comment l'imaginaire de la banlieue s'exprimait dans la littérature québécoise. Selon lui, la banlieue québécoise se manifeste dans l'imaginaire littéraire comme une image changeante qu'il décrit « en chantier » (Laforest 2015, 31), contrairement à l'image fixe de la banlieue états-unienne. Cette idée reflète une dynamique qui rend les représentations moins généralisées, plus complexes à cerner, car en changement.

Étant donné que le discours sur l'ethnicité s'inscrivait souvent lors de témoignages sur ce changement, il nous a paru important d'explorer plus en profondeur cette thématique et d'observer ce que l'idée du changement peut révéler sur les représentations des Terrebonniens.

Le développement de l'urbanité à Terrebonne est très souvent décrit par les participants qui voient d'abord la forme urbaine se transformer : « Mon père pouvait se baigner dans la rivière des milles îles ! Ok? (rires) y avait des plages, c'était des chalets, c'était pas des maisons ! » (7.J.F) « T'avais beaucoup de champs, t'avais encore quelques cultivateurs, la Polyvalente je pense qu'elle était pas construite à cette époque-là, le centre d'achat non plus, euh... y a eu quand même beaucoup beaucoup de développement. » (21.A.F) ; « Où est-ce-qu'il y a le centre d'achat des Galeries



Terrebonne y avait des champs en avant ! \*rire\* c'était vraiment différent, la moitié de l'île Saint Jean c'était des arbres, y avait pas de maison, rien, c'était un peu plus village. » (25.A.F)

Cette urbanisation vécue par une partie des enquêtés représente souvent pour eux une déception, regrettant parfois que Terrebonne « fasse plus ville » comme nous le confiera une personne aux Galeries Terrebonne (5.A.F\*). Avec la transformation vers la ville viennent les désagréments souvent rappelés par les Terrebonniens avec qui nous avons pu discuter : les taxes sont trop élevées, le trafic routier est invivable, les maisons sont « collées », les voisins sont plus nombreux et plus jeunes, et il y a trop de bruit. Ces derniers éléments représentent clairement une détérioration pour certains enquêtés.

Cependant, ce n'est pas une généralité. Ils et elles posent parfois un regard positif sur ce développement qui amène avec lui de nouvelles infrastructures, plus de services ou une amélioration du transport en commun. Cet aspect peut être bien illustré par 7.J.F, pour qui cette évolution peut aussi apporter le progrès de la marchabilité de la ville :

Le transport en commun ça a changé y'a augmenté pis ça l'a changé aussi le type de personne qui viennent vivre ici, ça sera pas juste des personnes justement qui ont leur véhicule, ça va changer aussi le mode de vie des gens. Tsé pis les épiceries tout ça vont devoir s'adapter, être à proximité, créer des boutiques. (7.J.F)

Nous avons pu comprendre que la vision du changement dépend fortement de la période d'arrivée des enquêtés à Terrebonne. Les personnes âgées qui ont toujours vécu à Terrebonne ou les plus jeunes qui y ont grandi l'ont connue comme un village. Le changement est décrit de manière très claire et s'exprime aisément. Cependant, une plus grande hésitation concerne les personnes arrivées récemment ou ayant eu une expérience significative dans une métropole. Ceux-ci ne perçoivent que peu ou pas de changement, et ont parfois de la difficulté à le décrire. Et lorsqu'ils le perçoivent, ils nous partagent parfois les avantages que représente pour eux cette urbanisation.

Il arrive que la diversité se manifeste au même rang que les autres évolutions relatives à la gestion urbaine ou à la forme urbaine, le plus souvent lors des entretiens courts et donc de manière spontanée. Par exemple 9.A.H\* qui nous dit que parmi les changements, il y a plus de Noirs et d'Arabes, ou alors 12.A.H\* qui énumère ainsi « le trafic est devenu trop important, et les races »(12.A.H\*), ou une femme plutôt âgée qui nous confie ne plus supporter les changements de Terrebonne. Selon elle tout est trop grand, trop bruyant, puis elle pointe deux personnes ethnicisées non blanches dans la file d'attente d'un restaurant en disant « et ça c'est quoi, vous

avez vu ?» (6.A.F\*); « [...] j'ai vu beaucoup de changements, y a plus de personnes, plus de diversité surtout » (23.J.H). Dans ces derniers cas, la diversité fait partie de l'énumération des changements.

Si ce n'est pas à la suite d'autres types de transformations à Terrebonne, les participants perçoivent tout de même une évolution de la diversité dans leur ville : « Moi au primaire, quand j'étais jeune, on avait peut-être un enfant d'une autre nationalité, c'est tout ! » (7.J.F) ou « [...]au début quand je restais à Terrebonne, y avait pas beaucoup de diversité, je pense y avait une famille d'Haïtiens, après y a des Algériens qui sont venus, maintenant y en a beaucoup de diversité, beaucoup plus. » (25.A.F) ; « C'est juste que ça l'a beaucoup changé, du moins à Lachenaie je trouve au niveau de la diversité culturelle, parce que quand j'étais petite, c'était non existant. »(27.J.F) ; « [...]je me souviens, y avait seulement un immigrant, c'était un Grec. Donc toute ma classe, du primaire au secondaire, y avait que des... ça c'était dans les années 95 à 2003. »(17.J.H). Cette description de l'évolution de la diversité à Terrebonne intervient lorsque que nous évoquons la question, relançons sur le sujet, le plus souvent lors des entrevues.

### **3.1.2. Des représentations du périurbain bousculées**

En somme, certains Terrebonniens regrettent la tranquillité, les chemins de terre transformés en boulevards, et le coût de la vie. Ces aspects font écho dans les critères qui entrent en jeu au moment de choisir de vivre en banlieue. En effet, la décision de s'établir en banlieue concorde souvent avec le moment où l'on souhaite fonder une famille. Il s'agit donc de choisir un environnement propice à l'éducation d'enfant, c'est-à-dire, selon certains, un lieu verdoyant calme, accessible et sécuritaire (Jean 2014). Ces représentations de Terrebonne comme ville de banlieue peuvent être appréhendées comme la manifestation du « mythe », voire de « l'idéal » de la banlieue (Fortin et Després 2008; Fortin 2017; Poitras 2018). Certains témoignages illustrent bien le choix en lien avec la volonté de fonder une famille, ou les aspirations liées à l'image de la banlieue. Par exemple, une enquêtée nous raconte comment ses parents sont arrivés à Terrebonne : « Pis bah finalement ils [ses parents] cherchaient un loge...une maison, parce qu'on était 4 enfants, c'était un petit peu... à Montréal on vivait en logement, donc euuh... puis les prix étaient abordables aussi à Terrebonne. » (21.A.F) Dans ce dernier extrait, on peut voir que l'idée d'aller en banlieue pour élever des enfants va de soi, puisqu'elle nous transmet l'idée sans même l'expliquer, supposant l'évidence.

Un autre témoignage illustre quant à lui un autre aspect de la banlieue souvent évoqué : la sécurité. Ce critère est vu par cet enquêté comme un attrait pour venir habiter à Terrebonne, en faisant ici jouer le contraste perçu avec Montréal-Nord :

Donc là où est ce qu'il y a l'île Saint Jean, y a une partie où c'est plus préservé, naturel, y a des oies, des familles d'oies partout, et ça c'est plus paisible, calme tout ça. Pis surtout que la place qu'on avait été avant c'était Montréal Nord. C'était plus un quartier dur, y avait du bruit la nuit, plus de choses pas très le fun à voir. Ça ! à cause de ça on est partis là-bas. [...] Quand tu sortais dans le quartier [*Montréal Nord*] tu sentais que c'était pas sécurisant. Tandis qu'à Terrebonne, la plus... parmi... en tout cas de ce que j'ai vu, le pire c'est juste des personnes qui fument, y avait pas beaucoup..., pas de violence, pas de choses de même, comme je disais y avait quelques fois où est ce qu'on voyait les habillements, c'était comme une mode, ils mettaient les pantalons bas, à terre presque, ça c'était une mode, pis on dirait que ça a passé. C'était la pire chose qu'on voyait. Fait que c'est beaucoup moins menaçant. (23.J.H.)

Pour les personnes qui ont connu Terrebonne quand elle avait un visage plus rural, le changement vient alors créer un décalage entre la réalité vécue aujourd'hui, et les attentes élaborées lors du projet de vie en banlieue lors de l'emménagement, ou dans l'enfance, en lien avec les représentations de la banlieue comme l'illustre 22.A.F :

Avant Terrebonne c'était plus, t'sais quand on dit...(pause) je suis venue v'là 20 ans, je me disais "*je reste à la campagne*", je ressentais la campagne à Terrebonne. Sur Côte-Terrebonne je la ressens, quand je sors du boulevard de Terrebonne et je prends la côte Terrebonne, je ressens ce que je ressentais avant. Mais les centres d'achat sont *full* maintenant...les stationnements... c'est une ville. (22.A.F)

Certaines personnes semblent vouloir fuir cette urbanisation, et une jeune femme nous raconte comment ses amis sont déjà partis, non contents de perdre ce qu'ils cherchaient quand ils ont déménagé à Terrebonne :

Moi j'ai beaucoup d'amis qui se sont déjà éloignés. Qui se sont déjà rendus à Mirabel, qui sont déjà rendus à Prévost. J'ai déjà des amis, moi, d'enfance, qui sont beaucoup plus nature, plein air, vraiment... plus région, campagne et qui sont déjà plus éloignés, car en ce moment ça a beaucoup changé à Terrebonne. C'est plus comme nous quand on était

jeunes. Tsé y a beaucoup de choses qui ont évolué et ça commence déjà à s'en aller !  
(7.J.F.)

Le contexte de changement semble aussi rendre les images plus floues, moins délimitées et fixes que l'on pourrait croire. Nous avons pu voir de manière plus claire comment le trafic routier, ou la densification par exemple perturbent un projet, et dans le même temps un idéal de la banlieue. En revanche, il est difficile de faire un lien entre celui-ci et l'augmentation de la diversité. Personne n'a mobilisé le marqueur ethnique comme motivation pour venir habiter à Terrebonne, personne ne parle ni de la couleur de peau ni de l'origine ou de la religion des Terrebonniens comme un atout. En ce sens, nos observations rejoignent celle de Sandrine Jean dans son étude réalisée en 2014 à Vimont-Auteuil (Jean 2014). Il est arrivé au cours d'une seule entrevue que ce lien puisse être fait. Il s'agit d'une configuration pour laquelle les personnes noires sont associées à l'insécurité. Cet extrait vient au moment où nous discutons de diversité, dans les dernières pages de la retranscription, et non pas lorsque nous parlions des motivations pour venir à Terrebonne :

J'ai resté à Montréal Nord, gang de rue, beaucoup plus de gang de rue noir... c'est plate à dire..., beaucoup plus. Donc euh quand je suis dans un quartier comme ça, sortir le soir, ça me fait peur, élever mes enfants dans un quartier où est ce qu'il y a beaucoup plus de Noirs que de Blancs... c'est pas parce que je suis raciste, parce que j'en ai enseigné [à des Noirs], mais je me sens pas bien. (22.A.F)

Certaines représentations à propos de l'image de la banlieue sur le plan ethnique pouvaient émerger. Dans cet extrait par exemple, on utilise le mot « banlieue » pour décrire le taux d'immigration : « Euh, ouais je te dirais..., exemple quand j'étais jeune, le taux d'immigration ici était... c'était vraiment banlieue, c'était pratiquement blanc blanc blanc, aucun immigré. » (20.J.H.). La diversité ne fait pas partie de l'image de la banlieue que se font certains enquêtés, et elle pourrait en ce sens venir perturber cette représentation. D'un côté, nous avons pu cerner des représentations de la banlieue décrite comme blanche, et de l'autre cerner la manière dont l'évolution générale perturbe ces représentations. Par contre, il est plus rare de voir des énoncés qui évoquent clairement la diversité comme perturbateur d'un idéal de banlieue.

Selon d'autres Terrebonniens avec qui nous avons conversé, le changement est bienvenu et avec lui, la diversité. Pour certains, celle-ci viendrait agrémenter le quotidien dans une ville ennuyeuse. Les personnes qui accueillent cette évolution avec joie sont aussi celles qui n'ont pas élaboré le même projet de vie, et qui ont une représentation moins « figée » de la banlieue. Par exemple, un jeune homme qui a grandi à Terrebonne, avec qui nous discutons dans un *skate park*, regrette

dès les premiers mots le manque de diversité à Terrebonne. Il me dit qu'il est tout le temps « sur l'île » car là-bas, il y a « des gens de partout » (1.J.H\*). Pourtant, il aimerait vivre à Terrebonne plus tard, tout en bousculant une image stéréotypée de la banlieue, blanche, et plutôt ennuyeuse. Nous pourrions aussi illustrer cette idée avec le témoignage d'une personne qui a vécu une grande partie de sa vie à Montréal. Elle est venue à Terrebonne pour des motivations éloignées du projet de famille. En effet, son emménagement à Terrebonne relève d'un côté du compromis entre qualité et coût de la vie, de l'autre, de la volonté d'habiter avec une proche terrebonnoise de longue date. Quand nous lui demandons si pour elle la diversité avait changé à Terrebonne, elle nous dit avec enthousiasme : « Mais moi j'aime ça ! j'aime beaucoup ! voir des têtes différentes, la diversité, oui j'aime beaucoup ça ! » (24.A.F)

Pour conclure, on ne peut négliger l'impact du changement qui a lieu à Terrebonne aujourd'hui. Le changement est plus qu'un arrière-plan : il vient perturber les représentations de la ville, les projets de certains, et à l'occasion, il questionne une image stéréotypée de la banlieue (souvent pour les plus jeunes ou les plus récemment arrivés). Ce changement joue un rôle important dans les représentations de la diversité, puisque souvent, la diversité vient le décrire lui-même. On peut penser que comme Terrebonne elle-même, certaines représentations sont en construction. Dans cette idée, nous rejoignons les conclusions de Jean et Germain qui décrivaient dans leur étude une « perplexité des jeunes familles » pour décrire une difficulté à qualifier et à se positionner sur les changements ethniques (Jean et Germain 2014, 21). De son côté, Durand Folco explique que les différents rapports à la diversité observés entre urbain, périurbain ou rural pourraient venir des différentes vitesses de mode de vie qui impliqueraient ensuite un temps d'adaptation au changement différent selon les régions, il écrit alors « Certaines personnes embrassent ouvertement le changement alors que d'autres vivent diverses formes de déracinement, d'isolement, d'inquiétude ou de perte de repères. » (Durand Folco 2017, 35). Pour certains, la diversité parmi d'autres changements s'apparenterait à une espèce de « dépaysement chez soi », involontaire, décevant et qu'on aurait préféré éviter, comme l'illustre l'extrait suivant : « Mais voir ma région se changer, des fois chui...j'aime ça mais en même temps pour ressembler à quoi ? A Montréal ? Ok ben j'ai qu'à aller là-bas. Tsé je vais aller loin puis retrouver juste un petit quartier tranquille, mouais ! » (7.J.F.).

Alors que le changement ethnique est souvent inscrit au même plan que d'autres changements plutôt pratiques, nous comprenons que l'augmentation des habitants Noirs par exemple ne représente pas un désagrément comme l'augmentation du trafic. Cela relève d'une forme de

racisme ordinaire qui « va de soi » dans certains des témoignages, avec un sentiment d'inconfort souvent expliqué par une espèce de changement de paysage visuel qui dérange.

### **3.2. Des regards sur la « grosse ville »**

Lorsque nous demandions aux personnes où elles voyaient la diversité, une des réponses souvent entendue était : « à Montréal ». Et il est vrai que dans le sens commun, on a tendance à fabriquer des représentations par opposition à la ville : en face de la ville cosmopolite se trouverait la banlieue homogène. La ville est en effet un lieu de choix pour étudier la diversité. La pionnière Chicago devint un véritable laboratoire de recherche sur les immigrants lorsqu'elle connut vers la fin du XIXe siècle une vague d'immigration d'envergure. De son côté, Montréal montre tout à fait le visage d'une ville cosmopolite, ou même d'une « société multiculturelle » (McNicoll 1993). Récemment, Durand Folco va jusqu'à décrire ce mode de vie de la manière suivante : « la vie urbaine s'accompagne parfois d'une certaine forme d' « érotisme », c'est-à-dire une attraction pour le nouveau, l'étranger, l'altérité » (Durand Folco 2017, 33).

Il est apparu que la description de villes comme Montréal, Vancouver ou Toronto permettait de décrire le mode de vie terrebonnien, de faciliter par comparaison la description de Terrebonne et sa composition démographique, ou parfois de justifier le souhait de vivre à Terrebonne. Nous interrogeons les personnes sur la ville, en leur demandant si elles s'y rendaient, y avaient déjà vécu. D'autre fois, la question de la « grosse ville », pour reprendre l'expression de certains, émergeait lorsque nous demandions aux personnes les avantages et les inconvénients de la vie terrebonnienne par exemple.

Montréal et Terrebonne présentent en effet une diversité ethnique contrastée. La proximité géographique, et l'étalement urbain impliquent cependant un lien avec Montréal, qui est toujours présente dans les discours des enquêtés. Pour explorer l'idée de « contact superficiel » qui soutient l'hypothèse de l' « effet halo », notre attention s'est portée sur la nature des contacts avec la Montréal superdiversifiée (Vertovec 2007). Même si nous avons vu que le contact avec la diversité ne se résume pas au contact avec Montréal, on peut tout de même dire qu'il a souvent lieu lors des passages dans celle-ci. Nous avons observé que ces contacts sont « superficiels » car il ne s'agit pas de personnes qui vivent à Montréal et cohabitent au quotidien avec un environnement très diversifié. Cependant, il était nécessaire de faire la nuance entre des personnes qui entretiennent un lien approfondi avec Montréal de manière presque affective et d'autres qui au

contraire semblent plutôt l'éviter. Comme un outil, cela nous a permis d'entrer dans une comparaison et d'explorer l'hypothèse de l' « effet halo » comme l'avait développée Bilodeau en expliquant notamment que l'emplacement géographique des banlieues exposerait ses habitants à un contact superficiel : « Sans nécessairement cohabiter directement avec des personnes issues de l'immigration, les francophones des régions limitrophes de Montréal quant à eux ont tout de même l'habitude de la diversité culturelle en raison de leur proximité de Montréal et de leurs passages plus fréquents dans la ville, pour le travail ou les loisirs » (Bilodeau et Turgeon 2014, 285).

### **3.2.1. Des expériences significatives dans la « grosse ville » : l'importance de la socialisation.**

Nous avons identifié parmi la mosaïque des trajectoires des participants plusieurs profils qui montrent selon nous un lien plus approfondi avec la ville cosmopolite et ainsi l'importance de la socialisation urbaine dans les représentations de la diversité.

Plusieurs personnes ne sont pas seulement « de passage » à Montréal. Certaines ont vécu de longues années à Montréal, comme cette participante: « j'ai vécu à Montréal les 7 premières années de ma vie, je suis originaire du quartier Villeray, puis après je suis retournée à Montréal vers 21 ans jusqu'à mes 28 ans. » (21.A.F). Et comme le décrit Bilodeau dans les traces de Allport, la socialisation, et particulièrement dans les premières années de la vie, joue un rôle important dans la construction des préjugés par rapport à l'Autre (Bilodeau et Turgeon 2014; Allport 1954). Nombre de participants ont grandi dans la « grosse ville », ou l'ont rencontrée dans leur jeunesse. Par exemple, le participant 17.J.H nous parle sa rencontre avec un grand centre urbain, et dans le même temps avec la diversité :

Fait que j'ai eu le choc...euh. Je me souviens une fois j'avais 17-18 ans je suis allé à une sortie de classe à Toronto, pis... je marche... j'étais au restaurant avec mes amis pis ce que je voyais c'était des personnes qui étaient pas blancs ! J'étais choqué parce que à 16 ans 17 ans, j'étais... je me demandais, ouaw, ... à Montréal dès que je voyais... j'allais pas souvent à Montréal quand j'étais jeune, puis à Toronto évidemment c'est la ville la plus diversifiée au Canada, pis c'est peut être 60% et demi pis le reste c'est sûr c'est ceux qui étaient ici avant... fait que c'est un choc mais je veux dire... je sais bien m'adapter. ça m'a permis de m'ouvrir, avoir du jugement. (17.J.H)

Aujourd'hui, il travaille à Montréal au standard téléphonique d'information pour les immigrants, et vante la ville : « À Montréal je vais t'avouer que c'est plus accueillant, c'est... je trouve que le monde est plus ouvert à Montréal qu'ici à Terrebonne. » (17.J.H.)

Ces profils maintiennent toujours un lien avec Montréal qui n'est pas seulement lié au travail, mais aussi aux aspects ludique, touristique, ou alors aux amitiés qu'on y a créées. On peut penser à ce jeune étudiant qui a conservé des lieux de divertissement à Montréal. Il y rencontre encore ses amis aujourd'hui :

Mais quand j'étais au secondaire j'allais au gymnase tout le temps, c'était à Montréal, quand j'ai arrêté la gym j'ai fait du crossfit c'était à Montréal, quand j'ai été au Cégep c'était à Laval, à Montmorency, l'université Polytechnique à Montréal, cross fit à Montréal. Donc à chaque fois que je me lève le matin, j'ai toujours une heure de transport pour me rendre à Montréal. C'est un peu normal vu que j'ai été né à Montréal, que, ben que toutes mes activités c'est centré...[...] Euhh mes amis la plupart sont à Montréal, donc supposons je sors avec eux c'est plus à Montréal, ou café ou quoi. (23.J.H)

Ces derniers participants ont côtoyé des personnes nées à l'étranger ou des personnes qui ne sont pas ethnicisées « blanches » dans leur quotidien. Par exemple, un participant nous raconte comment il s'était lié d'amitié avec son voisin : « Euuuh, à Ahuntsic, le voisin que je m'entendais bien avec, c'était, je pense Arabe aussi, [...] je parlais avec lui puis je parlais aussi avec une voisine mais elle je pense qu'elle était québécoise. »(23.J.H) La participante 16.A.F\* illustre aussi très bien ce lien presque amical créé avec la ville et la diversité qui la constitue. Elle nous raconte une multitude d'anecdotes avec ses amis de tous horizons, et elle nous demande de nous parler de la France. Elle affectionnait particulièrement sa vie à Montréal, où elle a rencontré son mari italien, qui est venu vivre tout seul à Terrebonne. Elle refusait de l'y rejoindre tant qu'il n'avait pas construit une maison qui valait la peine qu'elle quitte la ville. Elle a sauté le pas il y a quelques années pour venir vivre avec lui, mais parle de Montréal avec un pincement au cœur.

Parmi les personnes qui présentent ce type de contact avec Montréal, beaucoup la décrivent positivement, parfois même avec nostalgie. Les arguments principaux mobilisés pour décrire Montréal de manière positive sont les transports en commun et la marchabilité de la ville, le sentiment de liberté et même d'accueil qu'on y ressent, la diversité au sens large qui amène plus de divertissement et de richesse.



Étant donné que la diversité est perçue comme une caractéristique de Montréal, les nostalgiques de la ville peuvent alors évoquer dans le même temps leur nostalgie de la diversité. Certaines personnes nous en parlent lors des entretiens courts en disant notamment que le manque de diversité est un point négatif. Ce point négatif fait même douter une participante sur le fait de rester à Terrebonne : pour elle, le manque de diversité rend la ville moins intéressante (8.A.F\*). C'est aussi le cas des participants 1.2.J.H\*, 16.A.F.\* et 20.J.H qui ont parlé spontanément et positivement de la diversité. Ces derniers enquêtés s'expriment sur la diversité comme un atout, un intérêt, une richesse, sans émettre aucun enjeu en lien avec l'intégration ou la sphère politique de manière plus générale, comme l'économie et les politiques d'immigration. Nous pouvons dire que parmi ces témoignages, la socialisation est importante, et parfois, la simple visibilité de la diversité dans l'environnement ordinaire lorsqu'elle n'est pas liée à des phénomènes négatifs a pu favoriser des représentations positives de la diversité.

Cependant, nous pouvons dire qu'une expérience significative dans la ville n'assure pas systématiquement un discours sur la diversité débarrassé de préjugés ou de crainte envers l'immigration. Il faut pour cela voir de plus près les cadres des rencontres.

### **3.2.2. Des contacts superficiels : s'interroger sur les contextes.**

D'autres Terrebonniens et Terrebonniennes avec qui nous avons discuté ont vécu des expériences significatives à Montréal : c'est le cas de la participante 22.A.F, qui a vécu à Montréal de 16 ans à 37 ans, ou de 24.A.F qui est parti à l'âge de 20 ans à Montréal et y a passé presque toute sa vie active, etc. La plupart du temps, ces personnes maintiennent aussi un contact répété avec la ville et certaines continuent presque à y vivre. On pense par exemple à cette participante qui passe même quelques nuits chez sa mère qui vit à Montréal. Elle nous dit :

C'est drôle. Je m'en va vivre à Terrebonne, mais pas pour mettre mes enfants à Terrebonne. C'est comme si mon pied-à-terre reste à Montréal, car y a mes emplois, ma mère... pis je connais la ville de Montréal sur le bout de mes doigts, je connais tout'e les milieux éducatifs, Terrebonne, je connais rien. Tu vas me dire "Rue Gascon", je vais pas savoir bien. Fait que... vois-tu je demeure à Terrebonne depuis 20 ans, je me suis jamais préoccupée de l'environnement de Terrebonne. Magasiner à Terrebonne non, je magasine à Montréal, puis les enfants sont rendus à l'école à Montréal, ils ont fait le même chemin que moi, ils sont allés au même pensionnat. (22.A.F.)

Mais nous avons pu voir que malgré un contact serré avec la ville, les doutes et sentiments de menace envers l'immigration peuvent se manifester. Dans cet extrait on voit comment une anecdote ordinaire révèle une vision stéréotypée et une crainte envers les Algériens par exemple :

euh Algérien le problème c'est que quand on est à l'école, tout le monde est respectueux, quand je vais chez Maxi, et que je m'appelle... peu importe mon nom [*dans le sens qu'elle n'a plus le statut d'enseignante*], je suis avec mon panier... plus aucun respect ! et c'est comme s'ils veulent dominer sur la personne, je l'ai ressenti aussi à l'hôpital Maisonneuve quand j'y travaillais. J'avais une Algérienne qui était graduée, pis si elle était capable de me *by passer*, avoir ma job autrement dit, elle aurait été capable. [...] Pis je suis pas raciste. La seule chose qui me fait peur c'est que eux-autres n'empêchent pas la famille, ils peuplent beaucoup, les femmes sont..., passent en deuxième, donc, pis c'est des caractères forts, ils sont durs, pis si sont capables de marcher sur quelqu'un...Je sais pas si le Québec... Des fois je dis à mon mari, nous on a Val Saint Côme, on va y rester quand y aura trop de monde Algériens, ça me fait peur. Y ont beaucoup de doctrine eux autres. (22.A.F.)

Cette situation nous a rappelé que Allport pensait que le contact était efficace dans la déconstruction des préjugés lorsqu'il était répété, mais aussi lorsqu'il s'exerce dans des conditions de coopération, avec un encadrement social et institutionnel, et entre des personnes de statuts égaux (Allport 1954). Cette théorie peut s'avérer utile pour comprendre cette situation, puisque l'enquêtée 22.A.F se déplace toujours en voiture, donc au quotidien, elle ne croise personne dans la rue ou dans les transports en commun. Le contact qu'elle entretient avec la diversité est celui qu'elle a avec ses étudiants, presque majoritairement immigrants. Nous pourrions expliquer que ses rapports répétés avec des élèves immigrants ne se déroulent pas dans un cadre de statuts égaux. En outre, son expérience avec la diversité est arrivée tard, puisqu'elle a tout de même grandi en région dans un environnement majoritairement blanc, francophone et québécois. On pourrait considérer ce contact de superficiel selon la théorie du contact de Allport. Sur le plan de la valorisation de la diversité, la participante 22.A.F se situe dans un paradoxe. Elle semble ressentir la crainte de se retrouver minoritaire dans son pays, tout en acceptant que pour payer sa retraite, le Québec a besoin d'immigrants (pour reprendre ses mots). Cette peur irrationnelle d'être envahi est assez connue, et pourrait être particulièrement présente pour les Québécois francophones qui en quelque sorte se sentent déjà comme une minorité menacée dans un Canada majoritairement anglophone (Turgeon et Bilodeau 2014; El Yamani, Juteau et McAndrew 2015)

La nature de l'expérience à Montréal a aussi son importance. Nous ne pouvons pas comparer une enfance passée dans Montréal Nord, à celle vécue dans la ville Mont-royal qui sont différentes du point de vue de la sociabilité publique et de la diversité. Par exemple, les deux frères 23.J.H et 26.J.H. ont grandi à Montréal-Nord, et leurs entrevues sont centrées sur le sentiment de sécurité à Montréal et à Terrebonne. 23.J.H. témoigne une appréhension lorsqu'il vit des personnes noires emménager dans son voisinage, liée à son expérience dans Montréal-Nord :

Euuuh, nous nous qu'est-ce qu'on avait eu peur, en même temps c'est biaisé par ce qu'on était à Montréal Nord. Ceux qu'on regardait c'était souvent des *gangsters* et tout, fait que quand on a vu qu'il y avait un autre groupe qui venait, c'est le *fun*, mais on a peur, que y'est tout ceux-là qui viennent ... Moi, moi quand j'avais vu ça, j'ai dit ben ça dérange pas, ils ont pas l'air d'être des personnes douteux, mais c'est vrai qu'ils ont de la famille. Mais à première vue ce que j'ai vu, y a pas eu une immigration de *gangster* qui viennent avec. Fait que moi ça me dérange pas la diversité, c'est vraiment plus la mentalité du *gangster*, pis ça ça vient avec n'importe quelle ethnie de toutes façons. C'est sûr qu'il y a des associations, je veux dire, c'est comme si on regarde un type dans la forêt, on va pas aller le chercher, pis si on regarde quelque chose de similaire c'est sûr qu'on va avoir peur. (23.H.J)

D'un autre côté, on peut voir aussi l'importance des rencontres ordinaires dans le quotidien, qui viennent déconstruire cette appréhension :

En ce moment je veux dire, des personnes que j'ai vu dans l'autobus ou quoi que ce soit c'était pas menaçant, pas... vraiment très *relax* là, ils jasant et tout ça. [...]Donc euh, j'aurais tendance à te dire que ça a pas affecté, même que c'est le *fun* parce que si y a plus de migration pis qu'ils ouvrent des restaurants ben ça va faire diversifier, autre chose que juste des restaurants, on s'entend... ça peut être les activités, la danse latine, si c'est une ou un Brésilien, ou Mexicain ou peu importe dépendamment ! moi je danse pas ! mais je sais que ma mère elle aime ça danser. Qu'est ce qui est plus asiatique, les écoles d'arts martiaux, même si moi mon école est à Montréal pis je vais faire avec, y aura plein de diversité de ce genre-là, ce serait quand même le *fun*, à voir ! (23.J.H.)

Les participants qui ont ce type d'expérience avec Montréal nous racontent bien souvent des anecdotes ordinaires de rencontres (qui peuvent aussi être des conflits) avec des personnes d'autres origines. En voici des exemples :

Y'avait aussi un Cubain, la première rencontre a été un peu *rough*, pis après ça... Il avait beaucoup de sacs, et je lui ai dit « est-ce que je peux m'asseoir ? », pis il m'avait dit « mais tu vois pas que je suis occupé ? », pis il dit, « c'est quoi, je dois t'éduquer », ou « ton père t'as pas éduqué ? », pis ça avait été mal, pis avant de partir je lui avait dit, vous en faites pas je sais que vous êtes pas mon père. Mais après ça, quelque part entre ça on s'est reparlé, pis il avait dit que c'était pas une bonne journée pour lui pis ça s'est arrangé, et on parlait comme ça. (23.J.H)

Par exemple quand ma mère avait une pâtisserie, je me souviens que tsé on était dans Ahuntsic, et dans la partie de Ahuntsic, y avait beaucoup de... de... du moins de ce que je me rappelle de migrants qui étaient de confession musulmane [...] Par exemple, ma mère elle tenait le devant mon père était plus à la pâtisserie, et je me souviens, y a un homme qui est arrivé, pis tsé y avait demandé le quart du gâteau pour goûter, alors elle lui a dit non. Pis il lui a dit « va chercher l'homme, je peux pas parler à la femme ». Ma mère elle a dit « écoute tu veux ton gâteau tu vas *dealer* avec moi. *thats it!* » mais c'était un sur combien ? (26.J.H)

On peut apercevoir dans ces témoignages le potentiel de « productivité sociale » (Germain 2013b) de ces conflits qui amènent souvent à négocier, et débouchent sur des arrangements, et une meilleure connaissance réciproque de l'Autre.

On peut penser que pour certains, vivre à Montréal en rencontrant au hasard du quotidien des personnes différentes a pu favoriser une meilleure connaissance de l'Autre tout en permettant à l'Autre de mieux les connaître. On pense notamment à ce témoignage d'une amitié née dans l'autobus qui relie Terrebonne et Montréal :

**L.D** : *Et vous vous rendez-compte de ça, que les Noirs sont pas tous des Haïtiens, car vous en connaissez, c'est ça ?*

**25AF** : *Oui surtout parce que quand je prenais l'autobus et que je voyageais, on était assis côte à côte et on se parlait, j'ai beaucoup fait... on peut dire... on a tellement pris les autobus qu'on se faisait des connaissances, des amitiés, même on a eu des amis qu'on s'est fait'e dans l'autobus et qui ont déménagés aujourd'hui. \*rire\**

Le contact permet d'améliorer la connaissance de l'Autre. Par exemple lors de relations avec des collègues de travail, des amis, des voisins « J'ai travaillé à l'hôpital à Laval en santé, où c'est très

multiculturel, en général ça va bien ! j'ai jamais eu de conflit... au niveau de la culture de quelqu'un, de sa nationalité. Pourquoi ? Parce qu'il y a des Québécois qui sont pas aussi travailleurs. » (7.J.F.) ; « mmmh j'ai beaucoup d'amis aussi avec mon travail, mon travail est très multiculturaliste, il y a beaucoup d'ethnie. » (17.J.H).

En somme, le contexte de la rencontre est primordial. Nous pouvons aussi penser que des expériences diversifiées avec à la fois des collègues, des amis, des voisins, et dans la visibilité du quotidien permet d'approcher une meilleure connaissance de l'Autre. Au contraire, une seule forme de contact dans un contexte de rapport hiérarchisé n'a pas pu permettre, pour la participante concernée, de déconstruire les craintes envers l'immigration, confirmant dans une certaine mesure l'hypothèse de l' « effet halo ». Cependant, des contacts qui seraient qualifiés de superficiels selon la théorie de Allport ont parfois permis une meilleure interconnaissance, même s'ils se déroulent dans des situations ordinaires et non cadrées.

### **3.2.3. Une fuite de la ville ?**

Certains Terrebonniens ou Terrebonniennes se rendent à Montréal quotidiennement pour le travail, mais seulement pour le travail. Lorsqu'ils ou elles nous en parlent, leurs activités se concentrent à Terrebonne. Ils représentent une autre forme de contact avec la diversité, toujours superficielle mais beaucoup plus restreinte. Nous incluons dans ce profil les personnes qui ont eu une expérience minimale à Montréal, ou qui s'y rendent pour des activités culturelles ou de tourisme, mais alors très rarement (pas plus de 5 fois par an). Ces participants correspondraient tout à fait à la définition de Bilodeau puisqu'ils sont seulement « de passage » et ne vivent presque aucune voire aucune sociabilité publique à Montréal. De plus, ce sont souvent ceux qui se déplacent en voiture et n'expérimentent pas nécessairement les rencontres dans les transports collectifs.

Nous avons constaté qu'il y a peu de personnes ayant ce type de contact parmi les entrevues semi-dirigées, mais plutôt parmi les entretiens-courts car il semblait plus difficile d'obtenir des entrevues longues avec ces derniers. En outre, lors des entretiens courts, ceux-ci restaient la plupart du temps très sommaires, et évoquaient moins souvent la diversité, ou alors s'exprimaient à ce sujet dans un registre que nous avons qualifié de neutre, ou même d'indifférent. Par exemple, ces participants évoquent la diversité pour dire qu'elle a augmenté à Terrebonne, sans exprimer

nécessairement une émotion, ou un avis à ce sujet. Parfois il semblait délicat de discuter du sujet, et quelques rares fois la discussion devenait une opportunité de se plaindre, sans filtre.

Même si nous ne pouvons pas généraliser, ces personnes ne semblent pas apprécier l'urbanité et ont une représentation négative de la ville. À Montréal, elles trouvent la foule, le bruit, le stationnement, le trafic routier désagréables. Elles cherchent souvent une forme de recul en venant habiter à Terrebonne qui par opposition est tranquille et apaisée. C'est le cas du participant 2.J.H\*, qui nous partage lors de notre discussion dans le parc qu'il cherche à se reculer de la foule. Un jeune homme raconte avoir détesté ces années de Cégep à Montréal, en disant que ce qu'il aimait le moins était le bruit (4.J.H\*), ou alors la participante 14.A.F.\* qui dit clairement qu'elle « fuit » le trafic montréalais.

Terrebonne présente une forte majorité de Québécois francophones blancs, les rapports avec la diversité sont alors différents. Nous n'avons pas entendu d'anecdotes de rencontre ordinaire ou même de conflit. Un seul enquêté évoque une forme de rencontre avec la diversité.

Si celle-ci est presque invisible dans le paysage terrebonnien, le participant 2.J.H la trouve dans ses jeux vidéo, mais c'est une diversité qu'il choisit : elle doit être francophone, même si il parle anglais. Il nous dit préférer une compagnie francophone, qu'elle soit de France ou du Québec. Nous avons écouté une autre peur récurrente dans le discours de ce participant qui nous dit que sa perception des immigrants dépend de leur apport à la société : selon lui, les réfugiés ne doivent pas venir au Canada pour « vivre sur le BS » craignant que ceux-ci représentent des parasites pour la société québécoise : « font juste vivre sur l'argent du gouvernement, profiter et mentir, pour réussir à faire son coup » (2.J.H.). Il évoque aussi l'importance que l'immigration améliore la présence du français au Québec, révélant une espèce de peur de la perte d'identité (El Yamani, Juteau et McAndrew 2015).

Il nous a paru important de parler de ce rapport à Montréal car même si cela est plus rare, il est arrivé qu'on ajoute la diversité parmi les désagréments de la ville, que l'on essaie d'éviter, voire de fuir. Le participant 2.J.H. montre bien l'importance de la posture par rapport à Montréal. En effet il manifeste une certaine réserve face à l'immigration, mais il précise que « ceux de Terrebonne [*les immigrants de Terrebonne*] sont peut-être mieux » (2.J.H.). Dans un autre registre, un couple nous confiait par exemple qu'ils essayaient de se rendre le moins possible à Montréal, et quand nous leur avons demandé pourquoi, ils nous répondent qu'il y a beaucoup trop d'ethnies, et que l'on ne peut plus se faire servir en français car on n'y parle presque plus qu'en anglais (15.A.F.H.\*). Nous pouvons aussi évoquer un autre couple de personnes âgées qui nous

demandaient où nous habitons. Quand nous leur avons dit que nous vivions dans le quartier Côte-des-Neiges à Montréal, ils ont écarquillé les yeux en disant « ouf ! là-bas c'est rendu anglophone! » (9.A.H.F\*). Cette manière d'évoquer la diversité est liée de près aux représentations de la banlieue, et la perception du changement comme nous l'avons évoqué plus haut. Cela fait écho dans l'étude de Bélanger et Marois qui cherchaient en 2014 à voir si le concept de « *white flight* » s'appliquait à la situation montréalaise. Ce concept fait référence au phénomène de migration des personnes blanches vers la banlieue. L'étude conclut plutôt à un « *french flight* » en montrant que les francophones étaient plus susceptibles de s'installer en banlieue (Marois et Bélanger 2014), résultat qui trouve une résonance parmi les témoignages que nous avons recueillis.

Finalement, ces dernières observations nous montrent l'importance de décrire et d'expliquer de manière plus approfondie quels marqueurs de l'ethnicité ont été mobilisés pour parler de diversité dans le contexte de ce projet.

### **3.3. Des représentations de la diversité**

#### **3.3.1. Le « Nous » et le « Eux » : où est la frontière ?**

Nous nous sommes intéressés aux environnements urbains qui peuvent déclencher le discours sur la diversité dans le cas des participants à ce projet. Le changement caractérisant la ville de Terrebonne, ainsi que le rapport à Montréal ou aux grands centres urbains en général sont apparus comme des éléments qui participent à la construction des représentations de la diversité. Mais alors, avec quels mots celle-ci s'exprime-t-elle ? Nous avons fait l'exercice d'extraire tous les mots et expressions que les participants ont utilisés pour décrire le « visage ethnique » de Terrebonne. Si la retranscription linéaire nous évite quelques biais de sélection, il est possible que nos propres préconceptions aient pu nous influencer dans la sélection de ces expressions. En outre, la retranscription a exigé une part d'interprétation notamment sur l'emploi des majuscules. Pour éviter ce biais, nous avons inclus un large éventail d'expression ou de manifestation du thème en général, en essayant d'éloigner un effet de sélection indésirable pour ce projet. Ainsi, nous avons pu lire dans ces expressions différents marqueurs qui permettent d'identifier l'Autre comme tel, mais aussi différencier des personnes parmi « les Autres ».

Dans cette partie, nous portons une attention particulière à la construction de la *face externe* de la frontière ethnique comme la décrit Juteau, c'est-à-dire la manière dont la majorité ethnique nomme, catégorise l'Autre, minoritaire grâce à des marqueurs ethniques. Pour Juteau, la « face externe » est donc le résultat d'un rapport inégalitaire : « [la face externe] se construit dans le rapport inégalitaire constitutif du « Nous » et du « Eux ». » (Juteau 2018, 30). Nous comprenons bien que l'ethnicité et les groupes ethniques ne se constituent pas uniquement avec cette face externe, mais sont aussi le résultat d'une historicité, d'une auto-identification des groupes, ce que Juteau nomme la face interne et peut aussi rappeler le processus de réappropriation du *stigmat* que décrivait Goffman, menant à sa redéfinition et à l'action collective. Cette définition permet de s'extraire d'une vision uniquement assimilationniste, unilatéralement écrasante de la définition des groupes ethniques. (Bastienier 2004)

En observant quelle étiquette on donne à l'Autre, alors on explore la manière dont on construit « l'Autre ethnique », en comprenant que les termes utilisés ne sont pas construits de manière unilatérale, et peuvent être récupérés des groupes désignés eux-mêmes. En accédant au discours du groupe ethnique majoritaire, nous observons principalement le processus de catégorisation de la majorité sur les minorités, et parfois aux sens que donnent des membres du groupe majoritaire à ces manières de nommer. En somme, le concept élaboré par Juteau permet de concevoir l'ethnicité comme une construction sociale et non un état immuable, et par ailleurs de considérer le double processus de la construction de la « frontière ethnique ». La présente étude se penche sur la manière dont on élabore cette frontière avec l'autre et non sur la manière dont on élabore une identité ethnique propre ; c'est-à-dire une « frontière interne ».

Contrairement au concept de race, ce concept permet d'étudier tous processus y compris ceux qui ne revêtent pas nécessairement une logique hiérarchisée de catégorisation et d'essentialisation sur la base de caractère phénotypique (Poiret et al. 2011, 11). Cependant, de tels processus peuvent avoir lieu et nous pouvons les considérer compris dans le concept d'ethnicité.

### *Ethniciser (que) les Autres.*

Nous avons remarqué que dans beaucoup de cas, les participants qui appartenaient donc à la majorité ethnique ne semblent pas avoir conscience qu'eux-mêmes sont « ethniques », comme l'expliquait Juteau :



C'est à l'intérieur de ce rapport [rapport inégal construit dans les interactions sociales entre majorité et minorité] que l'humanité des minoritaires est nommée ethnicité, pendant que les majoritaires, aveugles à leur propre spécificité, se définissent comme universels, pendant donc que l'humanité des majoritaires demeure, elle, humanité. (Juteau 2018, 27)

Les termes globaux utilisés sous-entendent souvent cette position que l'on pourrait qualifier d'ethnocentriste, très commune. Par exemple, on dit que « les ethnies », « les races » ont augmenté à Terrebonne, sans s'inclure dans cette catégorie. C'est justement le problème qu'expose Juteau : « Le problème, en fait, ce n'est pas qu'on ethnicise les Autres, mais qu'on n'ethnicise, et n'essentialise, que les Autres. » (Juteau 2018, 27). Cependant, cela ne représente pas tous les enquêtés. Nous avons observé l'emploi de mots ne permettant pas de conclure que l'on ethnicise seulement l'Autre, ou que l'on ethnicise tout court, comme pour l'usage de l'expression « diversité ». Parfois même, on s'ethnicise soi-même en décrivant la majorité comme blanche, francophone, ou Québécoise. Ce qui est intéressant, c'est que dans le cadre de ce projet, des personnes qui ont décrit ainsi la majorité terrebonnienne (et donc en même temps elles-mêmes) ont utilisé cette description pour la critiquer négativement et alors valoriser la présence de personnes différentes d'elles qu'elles évoquent en utilisant le terme de « diversité ». Pour ces personnes, on retrouve alors seulement le trio de mots « Québécois, francophone, diversité » (8.A.F.\*, 10.J.H.\*)

L'expression « pas blanc » (17.J.H.) permet d'utiliser le marqueur « physique » pour comparer avec soi-même, et parler des Autres. Dans le cas de ce participant, ce qui est visible est particulièrement important, puisqu'il raconte comment voir des personnes « pas blancs » lui a permis de s'intéresser aux autres. Cependant, dans d'autres cas, lorsque l'on parle de « Blanc », qui définirait le « Nous », alors il arrive que cela permette d'établir la frontière avec l'Autre, qui dans le cas suivant est Noir : « Élever mes enfants dans un quartier où est ce qu'il y a beaucoup plus de Noirs que de Blancs... c'est pas parce que je suis raciste, parce que j'en ai enseigné, mais je me sens pas bien. »(22.A.F.). Dans cet autre cas, on ajoute le marqueur national pour préciser les différences : « Parce que la si on regarde, oui y a beaucoup de peau blanche, mais ça veut pas forcément dire qu'ils sont Québécois » (7.J.F.) Enfin, on peut observer que la couleur blanche de la peau est opposée à « immigration » : « le taux d'immigration ici était, c'était vraiment banlieue, c'était pratiquement blanc blanc blanc, aucun immigré. » (20.J.H.)

### *De la prudence et de la confusion*

Nous avons recensé tous les mots qui permettent de nommer, décrire, étiqueter, catégoriser les personnes que l'on estime différentes de soi et qui participent ainsi à la construction de la frontière ethnique. Le premier constat que nous ne pouvons pas ignorer est « le silence » de huit personnes, lors des entretiens courts. Celles-ci ne parlent ni des autres ni d'elles-mêmes sur le plan ethnique. Notons aussi que huit autres personnes en discutent lors des entrevues semi-dirigées, mais pas spontanément. À ce sujet, notre première explication relèverait d'abord de « l'indifférence à la différence » comme le concluait une enquête menée dans des quartiers de classe moyenne de Montréal (Leloup, Germain et Radice 2016, 216). L'ethnicité, qu'elle décrive les Autres ou le « Nous », ne fait pas toujours partie des façons de décrire ni Terrebonne, ni Montréal, ni les changements. Elle n'est ni une préoccupation, ni un atout, ni un inconvénient de la ville : elle ne fait tout simplement pas partie du cadrage de leur expérience quotidienne dans la ville. D'un autre côté il serait faux de penser que ce sujet n'ait pas pu faire objet d'autocensure, étant donné la nature polémique du sujet et peut-être notre accent étranger. Lors des huit entrevues semi-dirigées pour lesquelles la diversité ne s'est pas manifestée spontanément, un certain malaise se faisait sentir lorsque nous questionnions sur le sujet. Pourtant, nous ne demandions pas à se positionner, mais plutôt de décrire d'après les expériences de chacun. Nous voyions parfois des visages se fermer, des silences, des réponses très sommaires, des évitements. Il arrive alors que ces personnes récupèrent le mot que nous employions (« diversité ») pour pouvoir nous répondre. Cela nous a privés de la spontanéité et de la validité recherchées puisque nous estimions alors avoir influencé ces personnes dans leur choix de vocabulaire. Cependant, cela a mis en exergue une certaine prudence dans la manière de nommer les personnes différentes de soi, assez représentative de la majorité des participants.

Les manières de nommer les Autres peuvent traduire un « flou », un tâtonnement. Une expression souvent utilisée pour englober « les Autres », était « les gens d'autre culture ». L'emploi du terme « immigration » ou « immigrant », parfois même « immigré » appuie le constat général de confusion. Alors que ce dernier terme ferait écho à l'origine géographique et au phénomène de déplacement, il représente plutôt pour les enquêtés un « fourre-tout » pour décrire l'Autre. Les participants ne connaissent pas vraiment l'origine géographique des gens qu'ils voient, mais le terme permet de les désigner quand même, dans une certaine confusion. Pour illustrer cette idée, on pense au participant 17.J.H. qui parle de son fils né au Québec d'une mère née en Argentine comme « une affaire d'immigrant ». Le terme de « race » est utilisé une seule fois dans notre

échantillon(12.A.H.\*). Il est intéressant de voir que pour d'autres participants, l'emploi du terme est perçu comme péjoratif. Plus précisément, on explique que les autres utilisent ce terme pour critiquer l'augmentation de la diversité. Comme le participant 17.J.H. qui nous dit que « les vieux se plaignent des races ». On utilise aussi le terme « ethnie » (7.J.F. ; 15.A.F.H.\* ; 17.J.H. ;23.J.H.), ou « multiculturel », comme la participante 7.J.F. qui dit « il y a beaucoup d'enfants multiculturels »(7.J.H.), non pas pour désigner une personne qui a plusieurs cultures mais des enfants de cultures différentes. Le participant 17.J.H. décrit son environnement de travail comme « multiculturaliste », une fois, on emprunte le terme de « communauté » (27.J.F.). Ce terme se trouvait dans le vocabulaire gouvernemental mais il a été critiqué car jugé homogénéisant et désuet.

En somme, on utilise plusieurs mots qui se réfèrent à différentes choses mais sans vouloir nuancer nécessairement. Il arrive qu'à côté d' « ethnie » on parle en même temps d' « immigrant » et de « multiculturel », sans nécessairement faire de distinction entre les significations.

On emprunte des marqueurs variés pour décrire les personnes différentes de soi. Finalement, la plupart du temps les participants semblent bien concevoir une frontière entre le « Nous » et le « Eux », en revanche, il y a un tâtonnement sur le choix des critères qui la définissent, ou plutôt, la limite est tout à fait muable et dépend de qui on parle. Par ailleurs, les manières de parler des Autres sans distinction (c'est-à-dire du « Eux » global), montrent sûrement l'influence du vocabulaire médiatique et politique.

Il est important de mentionner que lorsque les mots qui évoquent la diversité arrivent spontanément dans la discussion, ils représentent soit une dénomination englobante (« immigrant », « diversité », « des gens de partout ») soit, à deux reprises « les Noirs » et « les Arabes », ou bien les « anglophones ». Les personnes vont plus en précisions en évoquant des nationalités par exemple lorsqu'on leur pose la question uniquement lors des entrevues semi-dirigées.

*« Pourquoi le monsieur il parle bizarre? » La construction de la frontière ethnique sur la base du marqueur linguistique.*

Le marqueur linguistique pour désigner « tous les Autres » est celui qui met le plus de participants d'accord ; il permet de nommer les Autres non plus sur un critère de visibilité, mais plutôt d'audibilité. C'est le marqueur le plus mobilisé et celui qui réveille le plus des préoccupations et

des positions que l'on pourrait comprendre dans un registre politique. Comme évoqué plus tôt dans ce chapitre, certains témoignages pourraient être interprétés comme des manifestations du « *french flight* » (Marois et Bélanger 2014). Ce que l'on fuit des autres, c'est leur manière de parler. Si la scission traditionnellement faite entre francophones et anglophones est remise en question aujourd'hui, elle semble tout à fait présente dans les témoignages de notre projet. En effet, lorsque le marqueur linguistique est mobilisé, on parle d'accent, de français et d'anglais principalement, comme si ceux qui sont différents sont aussi anglophones. Dans l'extrait suivant, on voit comment le lien entre diversité, langue et banlieue est perçu :

Les gens...[sous-entendu les immigrants] la plupart du temps, ceux qu'ont été au Québec, ont été à Montréal, Montréal c'est francophone principalement, mais les gens restent à Montréal pour continuer à communiquer en anglais. Dès que tu sors de Montréal, tu dois accepter le fait que la plupart des gens vont parler français. Et si tu parles pas français, t'as pas grande chance de, euuuh, de t'adapter dans les régions autres que Montréal-Laval » (17.J.H.)

Ce dernier participant évoque comment différentes langues prennent de l'importance. Si lui ne se sent pas menacé par la présence d'autres langues, il fait référence au sentiment « d'insécurité culturelle » étudié notamment par Bilodeau dans le cas du Québec comme minoritaire dans un Canada anglophone (Bilodeau, Turgeon et Karakoç 2012).

J'ai pas le syndrome d'avoir peur que la langue française se... se ... disparaisse. Y'en a qui ont peur, je pense que c'est un sentiment de crainte, c'est un sentiment.... le Québec a quand même, depuis des siècles, été confronté à se battre contre les Anglais. [...] C'est sûr que ça va arriver avec le temps... le français va perdre du poids en... comparativement à l'anglais, surtout qu'en Amérique du Nord on est deux trois provinces, et peut être un État américain qui parle le français. L'espagnol aussi est fort, le chinois aussi est fort. (17.J.H.)

La manière de parler est primordiale puisque dans certains cas elle pourrait faire disparaître la frontière avec les Autres : « Ben je vais dire que c'est sûr qu'au niveau de la langue c'est sûr qu'il faut s'adapter, mais au-delà de ça c'est sûr que je vois pas de différence » (20.J.H) « tous les professeurs, éducatrices étaient presque québécois ou, avaient pas l'accent, le nom était pas québécois mais *ils parlaient comme...moi* ! j'allais dire comme toi pis moi mais non \*pires\* ! » (7.J.F.). La même participante nous raconte aussi comment sa fille réagit aux accents « '- [sa fille :] pourquoi il parle bizarre ? - Il parle pas bizarre, il parle avec un accent tsé que nous aussi

ils trouvent qu'on parle avec un accent ! C'est vraiment juste expliquer, et qu'après ça elle, elle se fasse sa propre opinion » (7.J.F.). On y lit la manière dont le marqueur de la langue ou de l'accent peut être mobilisé et à la fois on perçoit ici le recul sur soi-même. L'anglophonie est fortement liée à la diversité, les écoles anglophones reflétant cette idée : « moi mes enfants à un moment donné, ils allaient à l'école qui était anglophone et francophone, y avait beaucoup plus de diversité, j'ai bien aimé parce qu'ils ont appris à ce moment-là à connaître des gens de différentes religions, de différentes nationalités, ils ont vraiment été ouverts à tous ces gens ! » (25.A.F.)

C'est dans les entretiens courts que nous trouvons des représentations dichotomiques très marquées avec comme séparateur le marqueur linguistique qui s'exprime alors dans l'espace : Montréal est représentée comme diversifiée et anglophone *versus* la banlieue représentée comme plus homogène et francophone, pour caricaturer. Comme nous l'avons déjà évoqué, certaines personnes rencontrées au centre d'achat expliquent qu'elles évitent Montréal car, selon leur perspective, on ne peut plus y parler français (9.A.H.F.\*; 15.A.F.H.\*) D'autres personnes utilisent le marqueur linguistique pour décrire Terrebonne : « très francophone »(8.A.F.); « beaucoup de blancs francophones » (17.J.H.).

Nous pouvons conclure que le phénomène d'insécurité culturelle questionné par Bilodeau peut se lire dans certains témoignages par rapport au marqueur linguistique. Il s'agit cependant de personnes âgées, qui ont sûrement été un peu plus bercées dans un environnement où l'on parlait encore beaucoup de la dichotomie des « deux solitudes » anglophones et francophones (McNicol 1993). La question de la langue réveille ce sentiment d'insécurité qui résonne dans l'Histoire québécoise. Celle-ci semble avoir laissé des traces chez la génération plus âgée, mais notons que l'insécurité culturelle n'est pas exclusivement québécoise et peut se retrouver dans d'autres contextes, elle fait appel de manière globale à la peur d'être minorisé, d'être envahi (El Yamani, Juteau et McAndrew 2015). Certains fuient cette crainte en restant dans un milieu où ils se sentiront majoritaires, entourés de personnes qui leur ressemblent, ici Terrebonne. Si la langue est un marqueur qui permet de se différencier, nous ne pouvons tout de même pas conclure qu'elle est le seul moyen de situer la frontière ethnique qui sépare des participants francophones, des Autres anglophones car on juxtapose toujours d'autres marqueurs à celui-ci. Cela nous amène à dire que la langue serait plutôt la partie la plus émergée de l'iceberg, et parfois la plus dicible.

### 3.3.2. Quels marqueurs de l'ethnicité, et pour qui ?

Nous avons vu qu'à part une séparation plus globale entre le « Nous » et le « Eux », on peut distinguer des différenciations, des descriptions plus précises de l'ensemble du « Eux » selon les participants et participantes. Nous avons vu que certains groupes ethnicisés apparaissent plus que d'autres, que les marqueurs diffèrent en fonction de qui on décrit, et nous en proposons donc ici une lecture.

#### *Des marqueurs « physiques » ?*

Nous avons observé que le marqueur physique permet de décrire seulement les personnes dites noires (5 participants), et les personnes dites blanches (3 participants). Cependant il serait erroné de penser que l'on se réfère uniquement à la couleur de la peau lorsque l'on parle « des Noirs » et « des Blancs », mais plutôt à un groupe ethnicisé construit. Parfois, les participants utilisent l'expression « des personnes noires » ce qui semble plus lié à la couleur de la peau que lorsqu'ils disent « il y a plus de Noirs ». Un doute plane sur la manière de percevoir et de comprendre ce qu'on entend par cette expression : un groupe ethnique, une apparence physique ? Doit-on utiliser la majuscule lorsque l'on retranscrit ? Il est difficile d'atteindre le sens attribué à ces mots, puisque le sujet était très sensible. Mais comme l'explique Poiret, on ne peut réduire cette dénomination à des signaux uniquement physiques : « En fait, le terme « Noirs » est loin d'être la simple désignation d'une caractéristique physique. D'ailleurs personne n'est réellement « noir » ou « blanc » tandis qu'est ouvert tout l'éventail des nuances de pigmentation. » (Poiret 2011, 116)

Nous avons découvert que « Noir » était utilisé comme un adjectif qui permet d'englober ceux qu'on voit sans vraiment les connaître. On y aperçoit une manière d'éviter de se tromper sur l'Autre : la plupart du temps le doute existe entre des Haïtiens et des « Africains », et si on ne les connaît pas, alors on préfère dire « Noir », comme l'illustre la participante 21.A.F : « Y a quand même pas mal de gens que j'ai vu de... probablement des Haïtiens, des personnes noires. » (21.A.F.)

De manière générale, il y a un grand éventail de sens donnés à ce terme, illustrant toujours une forme de confusion dans la manière de décrire l'Autre et dans le vocabulaire à adopter. Les participants ne mobilisent pas de marqueurs en lien avec une description physique pour parler des personnes autres que « noires » ou « blanches ». Cela peut s'expliquer d'une part par la

présence dominante des personnes d'origine haïtienne et des « minorités visibles » de la catégorie « Noirs » les Terrebonniens semblent donner une description qui reflète les données statistiques, sans ignorer leur présence ni l'exagérer (voir figure 2.2.). D'autre part, nous pouvons conclure que le marqueur physique de la couleur de peau n'est pas seulement physique mais permet de faciliter une catégorisation de personnes désignées sous la coupole des « Noirs » comme catégorie sociale.

Une seule fois, une participante parle d'un « mulâtre », et ce pour montrer comme cela ne représentait pas une grande diversité. Nous nous interrogeons alors : une personne qui aurait la peau de couleur plus foncée serait-elle représentée comme plus différente qu'une personne « mulâtre » ? Cela pourrait montrer la plasticité de la frontière ethnique en fonction des différentes nuances de couleur de peau, auxquelles on rattache une signification tout à fait subjective « Avant, quand j'étais jeune, on avait un mulâtre, et c'est tout. » (7.J.F.)

#### *Le marqueur de l'origine géographique*

La présence des Haïtiens est bien connue parmi les participants qui reconnaissent leur nationalité et utilisent donc le marqueur de l'origine nationale. Neuf participants les évoquent, souvent en premier. Encore une fois, même si ces participants utilisent le nom « Haïtien », ils le font souvent suivre du terme « Africain », ou de « personne noire » en gage de réserve et de prudence sur la manière de nommer. Cela fut assez révélateur du sens que l'on donne au terme d' « Africain », qui ne semble pas comprendre les Nord-Africains, puisqu'on en parle aussi mais en d'autres termes. « Africain » est un marqueur géographique qui permet dans le cas de ces participants de décrire les personnes noires. Mais la plupart du temps, les témoignages révèlent en fait une bonne connaissance de l'Autre, les participants font la distinction entre les deux. Si cela semble pour eux un moyen d'être plus précis et d'éviter d'homogénéiser les personnes noires, d'autres fois cela est fondé sur l'expérience. Par exemple, la participante 25.A.F. a rencontré des Africains lors de ses longs trajets en bus, et s'est donc remise en question « Ben y avait pas beaucoup comme d'Africain, on se rend compte d'une part parce que beaucoup de gens pensent que les Noirs sont haïtiens, mais on se rend compte qu'il y a aussi une bonne partie que c'est des Africains », elle a pu ainsi préciser la nationalité éthiopienne de son ami.

Nous avons donc vu que les participants ont l'occasion de croiser, rencontrer parfois des Haïtiens. Il arrive que des participants décrivent les Haïtiens de manière stéréotypée, sans pour autant

manifester quelconque crainte envers eux. Le stéréotype lu est celui de la lenteur du rythme de vie : « ça c'est certain, ils sont un peu plus révolutionnaires, plus lâché prise, plus "pas grave" euh, plus lent dans leur démarche, pis c'est dans leur façon de faire, fait que c'est comme, nous on a une job... faut montrer à notre jeune Haïtien d'aller vite dans la vie »(22.A.F.) On lit ici une homogénéisation sous le marqueur de la nationalité d'origine, mais aussi une volonté d'assimilation « maternelle », appuyée par l'utilisation du possessif « notre ». Quand le contact avec l'Autre est plus horizontal, cette description stéréotypée se manifeste en ajoutant cependant des nuances, et sans cette volonté assimilationniste « Eux autres, on aimait dire qu'ils sont sur le rythme des îles encore parce que souvent c'est des personnes vraiiiiimennt détendues, c'est trèèèè relax. tsé. Ça l'aide, tsé ça nous calmait ! »(7.J.F.)

Les Italiens sont les seuls que l'on appelle uniquement « Italien », autrement dit que l'on désigne uniquement par leur nationalité. Ils sont évoqués à quatre reprises, souvent pour évoquer des expériences dans des quartiers montréalais. Les enquêtés pour ce projet qui parlent des Italiens sont indifférents à leur présence qui ne semble poser aucun enjeu pour eux. Une participante est même plutôt élogieuse, elle décrit des Italiens comme plus adaptés à la « société québécoise » :

Quand les Italiens sont arrivés ici, ils se sont fondus dans la masse avec les Québécois, moi j'ai adoré rester avec les Italiens, ils sont comme nous ils ont les mêmes valeurs que nous, respectueux, le panier de fruits qui t'attend, le panier de légumes, euh..; moi j'arrivais, je prenais l'autobus pis ils m'attendaient avec un panier de je sais pas trop quoi, c'était drôle de les voir, c'était comme une famille, quand qu'ils t'aiment là, ils t'acceptent dans leurs famille, dans leur grande famille.[...] Les Italiens je me sens bien avec eux. (22.A.F.)

Une seule fois, un participant parle des « Latinos », rencontrés par le biais de son fils, à l'école. Cette rencontre indirecte lui permet de décliner plusieurs nationalités comme les Mexicains et les Argentins.

Notons que les Asiatiques (on précise parfois « Chinois » ou « Vietnamien ») sont apparus dans les discussions accolés avec les commerces ou les restaurants qu'ils détiendraient c'est-à-dire en se référant plutôt à leur marquage ethnique dans la ville : « Les Chinois, moi je vais à l'acupuncture pis c'est des Chinois, pis c'est des Asiatique qui proviennent de leurs pays qui font ça ici » (22.A.F.) ; « [nous demandions « où rencontrez-vous la diversité à Terrebonne ? »] Peut-être les dépanneurs je te dirais... euh... pas loin d'ici, je pense que c'est des soit des Chinois ou des Vietnamiens. » (21.A.F.) Parfois, on parle seulement des restaurants et pas des personnes :



« Les restaurants aussi, y a des restaurants qui sont asiatiques » (23.J.H.) : « au niveau des restaurants, y a quand même beaucoup de restaurants asiatiques » (24.A.F.) « Exemple, dans le Vieux-Terrebonne y a quelques restaurants asiatiques, (20.J.H.). Sauf une fois où un participant décrit la forte présence Asiatique lors de son expérience à Vancouver.

Dire l'origine géographique des personnes dont on parle, voire la nationalité, montre dans ces derniers cas une meilleure connaissance et des représentations plutôt positives de ces personnes.

*Les plus vus ou les plus regardés ? Mobilisation du marqueur religieux.*

Le marqueur religieux a été très présent pour décrire des groupes ethnicisés. De manière isolée, on essaie d'évoquer par exemple les Sikhs, qui nous le savons ont été placé sous le feu des projecteurs lors de la polémique qui aboutit en 2004 à l'interdiction du port du kirpan à l'école. Par exemple, une participante décrit les lieux de culte qu'elle a visités dans le cadre d'une formation : « je suis allée aussi pour les euh... tsé avec le couteau là »(22.A.F.). On les évoque une fois lors d'une expérience montréalaise : « Ceux que j'ai remarqué qu'on voyait le plus c'était les Sikhs, eux j'en vois plus dans le métro, souvent c'est sur la ligne bleue »(23.J.H.). Cependant on ne parle jamais d'eux pour décrire son environnement quotidien à Terrebonne.

Les personnes que l'on nomme en majorité « Arabes », sont les seules avec « les Noirs » que l'on évoque spontanément lors des entretiens courts, et aussi les seuls avec les Sikhs à qui on attribue le plus souvent un marqueur religieux. En fait, elles sont surreprésentées dans les témoignages de l'ensemble des participants en comparaison aux Haïtiens, ou aux Noirs. En effet, même si dans les statistiques on observe une présence plus faible des personnes qui se déclarent comme « Arabe », ou alors des personnes immigrantes dont le pays d'origine est situé en Afrique du Nord, on en parle beaucoup plus (13 personnes sur 20 qui nous parlent de diversité). De la même manière, les personnes s'identifiant comme « Latino » qui seraient autant présentes d'après le recensement de 2016 ne sont que très peu évoquées. Par exemple, on parle du signe religieux visible du voile, qui permettrait selon certains d'ethniciser plus facilement ce groupe, comme l'illustrent ces extraits : La participante raconte un échange avec sa fille : « - 'ah la madame elle a un foulard sur la tête, moi j'ai pas le droit d'avoir un foulard sur la tête ! Tu veux pas à la maison !' – 'tsé c'est parce que la madame c'est dans sa religion' »(7.J.F.)

Moi de ce que j'ai vu, y'en a pas beaucoup [*des Algériens et des Syriens*], mais c'est sûr qu'on les reconnaît parce que les femmes portent le voile. Si les femmes portaient pas le voile, ils se fondent dans la masse. Je m'arrêtera pas à me demander si lui c'est un Algérien ou un Québécois. A part si il me brusque, qu'il arrive quelque chose. Sinon, je prends pas le temps de dire \*oup !\* d'où ils viennent ? (22.A.F.)

Pour Terrebonne c'est souvent Noirs que je voyais et j'ai vu une famille d'Arabes seulement. Mais à Montréal je vois plus ça, comme ici à m'ent donné j'avais vu l'été, j'imagine que ça a dû être très chaud, une femme avec la burqa au complet puis le grillage, avec le soleil qui plombait. (23.J.H.)

L'expérience de ces participants est tout de même à préciser : la première explique qu'il est plutôt rare de croiser une femme voilée à Terrebonne, et les deux autres parlent de leur expérience montréalaise. En outre, même si des enquêtés ne parlent pas du voile, ils peuvent parler de « musulmans ». Là encore, il y a un décalage entre les définitions des mots et le sens qu'on leur donne, allant jusqu'à nous remettre en question : on ne peut pas dire avec certitude que le terme de « musulman » se réfère toujours à la religion pour ces Terrebonniens. On utilise des expressions comme « musulman du Liban » ( 17.J.H.), ou alors « de culture musulmane ou de confession musulman » (26.J.H.). De l'autre côté, on se réfère à la religion lorsque l'on parle d'origines ethniques mettant en exergue une espèce de confusion : « Il commence à avoir des gens-là d'après moi arabes, parce que y a des femmes avec des foulards, en tout cas, des musulmans, mais ils sont peut-être pas nécessairement arabes. » (21.A.F.) ; « En ce moment ceux qu'on entend encore plus parler c'est j'imagine Marocain, Arabes, en gros ceux qui portent le voile, à cause de la loi de Legault sur la laïcité. » (23J.H.). Cette dernière citation illustre comment sous la dénomination des origines nationales, plus largement régionales, on sous-entend l'appartenance religieuse. Mais elle fait aussi un déplacement de regard important. En effet, on voit bien ici que le discours sur ce groupe ethnicisé n'est pas basé sur une expérience réelle, mais plutôt sur un débat appartenant à la sphère publique. Ceci met le doigt sur le fait que les personnes « musulmanes », ou « arabes » ou « voilées » ne sont pas nécessairement plus discutées, car elles sont plus *visibles* dans l'espace public, mais aussi plus *regardées*. Nous pourrions alors dire que la particularité de ce processus d'ethnicisation serait l'étiquetage religieux : on présume l'appartenance ethnique, dont l'appartenance religieuse, tout en mélangeant les notions et utilisant des mots qui sont gorgés de significations diverses.

La population catégorisée comme arabe, est aussi la seule qui semble susciter des inquiétudes, à côté des « anglophones ». Les participants disent bien que c'est le marqueur religieux qui les dérange. Une fois, on invoque des problèmes de sécurité en lien avec la reconnaissance du visage et le port de la *burqa* en argumentant « Le religieux, gardez ça chez vous, pense à la sécurité des autres »(2.J.H.). L'exemple suivant illustre bien comment l'aspect religieux peut être perçu : « Les choses qu'on trouve plus difficile nous en petite enfance c'est tout ce qui est religieux. C'est pas nécessairement les origines de l'enfant qui changent notre façon de participer avec lui, de l'éduquer, de l'intégrer. C'est plus le côté religieux. » (7.J.H.). On retrouve ici l'espèce de sentiment anti religieux et l'attachement à la laïcité qu'ont étudié Dufresne et ses collaborateurs pour comprendre le sentiment anti-immigration en lien avec la domination du clergé puis la Révolution Tranquille au Québec (Dufresne et al. 2018). Un participant fait ce parallèle avec l'histoire québécoise et la relation avec ses amis musulmans :

J'ai beaucoup beaucoup de connaissances, amis qui sont soit comme ils disent de culture musulmane ou de confession musulmane, dépendamment, et ce qui me surprend c'est qu'il y en a qui, un de mes très bons amis, quand il est arrivé il a dit, 'ok, je suis au Québec, je vais regarder un peu leur Histoire.' Pis toujours curieux, il demandait bon ok qu'est-ce qu'il s'est passé, etc etc. (Tandis qu'il y en a d'autres qui font pas cet effort-là, surtout si t'es coincé au niveau monétaire etc, je comprends c'est chiant, pis t'as autre chose à faire qu'apprendre l'Histoire.) Mais moi c'est quelque chose qui m'a choqué, tsé, si on remonte dans le temps de ma grand-mère, l'espèce de contrôle du clergé et toute cette affaire-là est arrivé au Québec plus que dans le restant du Canada[...]moi des fois quand je vois les personnes des fois avec les amis, je dis attend rend toi compte que nous autres tsé y a pas si longtemps, ma grand-mère elle a vécu le "faut que tu sois enceinte cette année, faut que tu fasses un autre enfant" c'est débile là ! tsé des fois c'est ça. 26.J.H.

On pourrait encore s'étendre sur la question religieuse au Québec, mais les discussions menées avec ces participants nous mènent à questionner son importance dans l'inconfort ressenti par certains d'entre eux. Le nœud du problème ne s'est pas manifesté dans le champ lexical de la croyance, de la religiosité, mais plutôt dans celui de l'égalité entre les hommes et les femmes, comme l'avait observé Jean et collaborateurs : « Ce qui irrite les familles natives, mais aussi des familles elles-mêmes d'origine nord-africaine, n'est pas tant leur présence dans les espaces publics que le symbole d'oppression que peut représenter le port du voile. »(Jean et Germain 2014, 16) . En effet, les personnes à qui l'on attribue la religion musulmane, ou parfois, la culture musulmane, ou encore le nom d'Arabe sont pointées du doigt par rapport au trait culturel

présupposé de la domination masculine, le voile devenant l'expression de la soumission forcée de la femme alors que sa signification peut relever de l'affirmation, de la revendication ou de l'appartenance pour celles qui le portent (Amghar 2010). À propos de cet inconfort, les extraits suivants peuvent être révélateurs :

[elle raconte un échange avec une étudiante] 'Tu vas tout arrêter ? il te reste peut-être la moitié du chemin à faire, t'as une carrière abominable qui t'attends !' Elle me dit 'oui mais mon mari a décidé de suivre des cours à Bois de Boulogne'. Je lui dis, 'Oui ! T'as la moitié, il te reste juste une moitié, ton mari il peut pas attendre juste 4 mois ?', elle m'a dit 'non, il peut pas attendre'. C'est ce côté-là qui me fatigue, la femme est comme soumise à l'homme, elle va passer deuxième tout le temps, tout le temps. (22.A.F)

« ya un gars... disons, y'est à Parc Extension, et il frappait sa femme... moi ça passe pas là ! à Terrebonne, il se serait fait apostropher ! tsé ? Et il faisait... culturellement peut être que eux, c'est correct, mais moi ça me scandalisait » (26.J.H.)

On va plus à ce restaurant-là à cause de ça : ma blonde était là, tout ça, on est allés au restau, elle parle à l'homme, il lui parlait mais bête, mais bête mais bête ! comme si c'était une moins que rien, et puis à un moment donné, là je commence à m'en mêler, et \*woups\*, le ton change, là je me suis dit 'ok, on était peut-être plus fatigué', puis là, il lui reparlait et là encore, moins que rien ! \*silence\* C'est... ça. c'est.... alors là on y va plus parce que faut pas pousser mémé dans les orties. ( 26.J.H)

Il est important de mentionner que cette crainte d'oppression masculine s'est manifestée *clairement* de manière isolée (seulement deux personnes), mais qu'à aucun moment on n'a évoqué la croyance, la pratique de la religion comme un problème. D'ailleurs, on n'évoque jamais une autre religion que l'islam, ou la religion sikhe (deux fois). Pour cela, nous pourrions dire que l'explication du sentiment antireligieux n'est peut-être pas suffisante pour expliquer cette crainte. D'après ces témoignages, nous pouvons comprendre que l'inégalité entre les hommes et les femmes est alors présentée comme un point qui dérange, et celui-ci est associé à la religion musulmane, elle-même attribuée à un groupe ethnicisé. Ainsi, une confusion entre ces marqueurs ethniques ferait du principe de laïcité un moyen de garantir en quelques sortes l'égalité de genre (Rousseau 2016). En somme, on observe un amalgame entre les nationalités marocaine, algérienne, syrienne, libanaise, tunisienne, la religion musulmane et l'oppression masculine.

Précisons toutefois que si pour certains, les Nord-Africains provoquent clairement un inconfort, d'autres sont plutôt dans la confusion et la réflexion quant à l'arrivée de ces personnes, ce qui s'exprime ensuite par une confusion dans les termes employés, surtout construits sur une méconnaissance de l'Autre. Finissons par le point de vue de cette participante, qui grâce à des rapports plus proches, accueille avec bienveillance la présence d'Algériens et de Tunisiens à Terrebonne. « comme les Algériens, ça fait un bon bout de temps qu'ils sont ici, dans les années 80 peut être 90, en tout cas quand ça allait mal en Algérie, ben y a eu des ... sortes d'émeutes tout ça, fait que... les Tunisiens aussi c'est pas mal là aussi qu'ils sont venus, pis ils sont très bien. » (24.A.F.)

## CHAPITRE 4 : SOCIABILITÉ PUBLIQUE PÉRIURBAINE, ATTACHEMENT ET DIVERSITÉ

Le parti pris méthodologique de ce projet de maîtrise permet de souligner l'utilité des rencontres ordinaires dans la familiarisation avec les Autres, donc dans le cadre de la sociabilité publique. Dans le précédent chapitre, nous avons mis l'accent sur les contacts avec la diversité, bien souvent liés avec ceux de la métropole voisine. La primeur de Montréal dans l'apprentissage à la diversité induirait alors presque toujours un contact superficiel avec celle-ci, puisque les Terrebonniens n'y habitent pas. En outre, on décrit très souvent les banlieues comme des environnements où les distances symbolique et physique régissent l'ordre des choses : la distance entre les maisons, entre les personnes, les voitures ; là où la ville brille par la proximité avec les Autres et l'indifférence de celle-ci. L'objet de ce chapitre est d'explorer le mode de vie de Terrebonniens en rapport avec les lieux de la sociabilité publique, plus précisément des lieux indéterminés (Leloup et Germain 2018). Même si nous nous sommes concentrés sur les discussions, les rencontres *in situ* permettraient bien sûr d'observer certains de ces espaces où les entretiens courts avaient lieu. Ainsi, nous nous penchons dans ce chapitre sur la connaissance, et le cadrage que les Terrebonniens qui nous ont répondu font de la sociabilité publique à Terrebonne, alimenté de nos observations lors de ces mêmes rencontres. Il s'agit donc d'une description « par le côté » de ces lieux autres que Montréal où l'on pourrait rencontrer l'Autre. Contrairement au thème de la diversité, l'ensemble des participants a été questionné à ce propos, puisque le sujet fait aisément partie d'une conversation ordinaire.

Cela nous permet d'exposer en première partie la description de la vie terrebonnienne telle qu'elle s'est manifestée dans nos discussions, et de nous attarder sur les lieux qui ont été nommés, en essayant de comprendre leurs caractéristiques et leur potentiel rôle dans la familiarisation avec la diversité habituellement attribuée aux grands centres urbains. Nous terminerons ce chapitre par l'exploration des formes d'attachement à la ville dans lesquelles nous avons pu voir un lien avec la manière d'y vivre et les façons de se positionner face aux Autres.

### 4.1. Les descriptions terrebonniennes des vies de banlieue.

Le mode de vie des banlieues pavillonnaires est souvent décrit par un *entre-soi* protecteur (Donzelot, Charmes dans Costes 2016), idée qui a pu être nuancée grâce à l'observation

particulière de contextes locaux (Germain, Leloup et Radice 2014; Bacqué et Vermeersch 2013). L'étude exhaustive du territoire terrebonnien n'était pas faisable pour ce projet, mais nous avons eu accès à la description subjective de Terrebonne par les participants.

Nous pouvons affirmer qu'au cours de la majorité des discussions menées, les Terrebonniens alimentent une description de la banlieue telle que représentée dans le sens commun. Nous avons constaté que la majorité des enquêtés sont pris au dépourvu lorsqu'on leur demande s'il y a des espaces publics à Terrebonne<sup>9</sup>. Souvent, ils connaissent mal certains endroits ou disent ne les fréquenter que rarement, ou dans une visée fonctionnelle. Par exemple : consommer aux *Galleries Terrebonne* ou promener son chien au parc. Il a été plutôt rare de rencontrer des personnes qui se baladent dans la ville et ses parcs simplement pour le plaisir.

Deux jeunes hommes avec qui nous avons discuté dans un *skate park* ont un avis plutôt tranché sur Terrebonne : ils nous disent que « les gens se tiennent entre eux », « les gens se tiennent chez eux, ils veulent travailler le plus possible pour acheter leur maison puis ils sortent pas. ». (de mémoire, 1.2.J.H.\*). Ils ont aussi de la difficulté à trouver des espaces publics, alors qu'eux même se retrouvaient très souvent dans ce *skate park* par exemple. On retrouve cette image dans l'expression de Bourne reprise par Jean (2014) qui évoquait l'image de la « *fortress domesticity* » en 1996 pour décrire une des interprétations de l'époque sur la périurbanisation (Bourne 1996). En outre, les participants expriment une image d'une Terrebonne rigide, avec un mode de vie répétitif, des habitants « isolés », des interactions superficielles : « Ouais ben, c'est un peu la vie de banlieue, on dit 'allo allo' mais on va pas manger nécessairement avec eux » (26.J.H.).

Ici tu demandes à quelqu'un l'heure, il fige complètement. Ici c'est très rigide j'trouve, et tsé la banlieue euh, c'est un côté aussi que c'est pas tant touristique pour moi la banlieue.[...] Ici, les gens vont toujours dans la même épicerie, acheter toujours la même chose. Ici les gens vont juste au IGA. (7.J.F.)

Si tu te promènes à Terrebonne, tu pars un Dimanche ou un samedi matin vers 9-10h, puis c'est assez désert. Sauf peut-être dans le coin du centre d'achat là. Je veux dire, des gens à pied, t'en a dans le vieux Terrebonne, parce que c'est des touristes ou des gens qui ont

---

<sup>9</sup> Nous demandions s'ils connaissaient des espaces comme celui où nous étions c'est-à-dire le centre d'achat ou un parc. Puis nous précisions en donnant des exemples (un café, une bibliothèque, un parc, des places, rues, etc.). Parfois nous demandions aux personnes des endroits où nous pourrions discuter avec des gens facilement.

le goût de marcher. Mais dans le coin ici, dans les coins où c'est plus résidentiel, les gens sont tous dans leur maison, et ils font tous leurs déplacements en auto. (24.A.F.)

On peut observer un parallèle entre ces représentations de la ville de Terrebonne, et l'image de celle-ci dans le film de Serge Cardinal « L'idiot de la banlieue » analysé par Bertrand Gervais. Il s'agit d'un point de vue artistique discutant avec les idées de Bruce Bégout (2013), mais qui finalement reflète la plupart des témoignages recueillis pour ce projet :

Mais qui habite là ? À quel type de personnes a-t-on droit ? On n'entrera jamais dans ces maisons. On en fera le tour, on regardera les clôtures qui ferment les cours arrière, on entendra les chiens japper, on verra des voitures dans des entrées de garage, mais l'intérieur de ces bungalows restera en hors champ. Autant dire que ces maisons sont vides. On se demande d'ailleurs quels meubles les ornent. (Gervais et al. 2015, 107-108).

On ne constate pas seulement cette description dans les représentations, mais aussi parfois dans les modes de vie de certains enquêtés. On pense à une participante qui habite depuis 20 ans à Terrebonne, mais qui ne connaît pas le nom des rues puisqu'en fin de compte, elle ne vit que chez elle (22.A.F.). Cependant, les façons de décrire Terrebonne ne sont pas toujours en concordance avec les façons de vivre, ou les aspirations personnelles. Au contraire, beaucoup de personnes dépeignent ce mode de vie comme ennuyant, regrettable, c'est-à-dire de manière péjorative. C'est dans les témoignages sur les modes de vie qu'on observe si l'« entre-soi » relève d'un choix, et qu'on voit des différenciations. Par exemple, certains décrivent Terrebonne comme « individualiste », mais y rencontrent tous les jours des amis au parc.

De manière très caricaturale, tout le monde s'entend pour décrire Terrebonne comme une « banlieue typique ». Certains apprécient cette image et décrivent un train de vie dans lequel ils se complaisent, d'autres, très souvent les plus jeunes, le subissent et organisent avec « les moyens du bord » des formes de sociabilité, en allant au *skate park*, profitant des bars et restaurants du Vieux-Terrebonne, et parfois, en s'échappant à Montréal.

Le principal attrait de Terrebonne sans cesse mobilisé par les participants est le calme ou la tranquillité, que l'on trouve souvent dans la nature, ou grâce à cette distance avec les Autres : « Pis j'ai été élevée en banlieue, avec un voisin à gauche, un voisin à droite. » (7.J.F.) Cela est apprécié au moment de fonder une famille par exemple, ce qui comme nous l'avons vu est souvent une des motivations pour venir s'installer à Terrebonne. Cela convient aux uns, ennuie les plus jeunes comme l'illustrent ces participants : « Tsé y a comme une... pour les enfants oui,



pour les personnes âgées, oui tsé qui veulent être calme, visiter, se reposer. Mais entre les deux, pour bouger, à Terrebonne : y a rien ! » (7.J.F.):

Y a pas beaucoup de choses qu'il y a Terrebonne qu'il y aurait pas à Montréal, outre le fait que c'est un peu plus tranquille; Mais c'est pas nécessairement un avantage [...] Ouais c'est sûr que moi je trouve ça un peu plate... t'as le vieux Terrebonne qui est bien, mais le reste de la ville c'est vraiment une banlieue sans intérêt. (20.J.H.)

En somme, nous trouvons une description de Terrebonne qui correspond à certains égards à la description de la « Banlieue ». En fait, le mot « banlieue » est utilisé comme un adjectif qui comme nous l'avons vu, peut décrire la faible diversité, et sous-entend comme allant de soi le mode de vie banlieusard tel que représenté dans le sens commun. Dit grossièrement, même si l'individualisme et le retrait sont des caractéristiques qui décrivent Terrebonne selon ces participants, elles ne décrivent pas une distance entre une majorité et une minorité, mais entre toutes les maisons.

Si nous devons trouver dans le discours des personnes interrogées la description de groupes vivant des « vies parallèles » ce serait plutôt entre les automobilistes, et ceux qui prennent le transport en commun, accentuant souvent la distinction entre les générations et les classes sociales. À ce sujet, on note parfois que les personnes ethnicisées sont aussi distinguées par la possession ou non d'une voiture. *Grosso modo*, on voit ceux qui prennent le bus, et ceux possédant une voiture et qui « ont réussi » : « Haïtien, je trouve qu'il y en a plus quand j'arrive mettons du Terminus, et je les vois attendre l'autobus, pis ça commence à arriver plus les Noirs tout ça, mais c'est la deuxième pis la troisième génération, ils ont des professions là, ils ont des Mercedes, des Volvo, hein ! » (22.A.F). On observe de manière générale que la possession ou non d'une voiture est centrale dans l'expérience urbaine et dans les rencontres.

La mobilité fut le sujet discuté le plus important dans les entrevues parmi tous les thèmes abordés, puisqu'elle semble être le critère le plus agaçant pour les Terrebonniens et Terrebonniennes, même pour ceux et celles qui possèdent une automobile. Si l'on s'intéresse à la sociabilité publique comme adjuvant à la familiarisation et l'apprentissage de l'Autre, la fragilité du réseau de transport en commun représente un réel frein : on ne voit pas l'Autre quand il est dans sa voiture, et accéder aux lieux de rencontres devient particulièrement difficile. Ajoutons que pour nombre de participants, la localisation même de Terrebonne par rapport au lieu de travail implique de longs trajets chronophages, alors quand on rentre finalement chez soi, on s'y réfugie presque, on s'y repose.

La question de la mobilité met celle de la distance en exergue. Terrebonne est un territoire désormais étendu, et la possession d'une automobile détermine l'accès à ces étendues, fabriquant une autre perception des distances physiques :

Quand t'as pas d'auto c'est plus facile d'aller à Montréal qu'à Lachenaie, à l'autre bout là... Ben c'est plus développé, y a plus d'autobus, si je m'informais, c'est sûr que je pourrais, mais je peux pas dire que je connais ces quartiers-là nécessairement, les gens pourraient me dire un nom de commerce mais je pourrais pas dire où ce que c'est. (21.A.F.)

On observe alors une distanciation avec l'Autre différente de celle du jeu urbain puisqu'elle est principalement physique, alors que la proximité, ou la promiscuité serait dérangeante et évitable, contrairement aux centres urbains denses. Bien souvent, on veut venir à Terrebonne pour avoir de l'espace, être « tranquille » : « [parmi les avantages de Terrebonne] Euh, l'esprit ! \*rire\*. Ça à l'air stupide mais tsé, tu me lâches dans le parc, supposons... *la voie est grande assez* pour accueillir deux personnes. Automatiquement, les deux se placent, puis on passe. \*rires\* (26.J.H.)"

On comprend que le rapport distance-proximité qui se joue à Terrebonne est très différent de celui décrit par Simmel pour la Ville. On observe la distance physique marquée par la forme urbaine même qui permet de garder « son espace ». L'indifférence, ou la distance « mentale » qui permet de s'ajuster à la promiscuité citadine selon Simmel perd de son sens ici. On peut par exemple lire dans un extrait plus haut la manière dont on dit bonjour sans nécessairement aller plus loin. Il y a une interaction, on remarque la présence de ses voisins et on ne l'ignore pas, que ce soit en passant en voiture, ou d'un jardin à l'autre. On pourrait peut-être parler ici d'une « double distance », celle que représente la forme urbaine terrebonnoise, mais aussi celle qui tient certains habitants à une sorte de superficialité des interactions.

Même si l'on garde une distance polie entre tous, on entrevoit des formes de contrôle social, sous la coupole de solidarités communautaires comme dans cet exemple : « ma mère était restée toute seule, et le voisin il a dit je te donne mon numéro, tu me donnes ton numéro et voilà, dès que y a une voiture ou si y a du monde qu'on connaît pas bizarre... Y a quand même un esprit communautaire je pense ! » (26.J.H.) Ainsi, les comportements ou les personnes qui dénotent sont plus aisément remarqués. Par exemple, même s'il s'agit un cas isolé, une des participantes avec qui nous avons discuté ne s'est pas empêchée de montrer du doigt d'un ton insultant des personnes ethnicisées, alors qu'elles sont très peu visibles à Terrebonne. Notre expérience personnelle a montré aussi un contraste tranché entre l'expérience montréalaise, où notre accent ne fait l'objet de presque aucun commentaire, là où à Terrebonne, il en était systématiquement

l'objet. Cette dernière remarque fait office de nouvel indice pour cerner les ressentis dans les espaces publics terrebonniens, très importants dans l'objectif de mieux décrire les formes de sociabilité publique dans cette ville.

Si le « plaisir ordinaire d'être ensemble » (Germain, Leloup et Radice 2014) semble bridé d'après ces participants, cela ne décrit pas une fragilité des liens sociaux, mais montre que ces formes de sociabilités s'expriment différemment. Cela peut expliquer comment dans une même entrevue il arrive qu'on décrive paradoxalement une distance ou une superficialité à Terrebonne, tout en critiquant l'individualisme de Montréal, et en valorisant l'esprit communautaire de Terrebonne (on évoque la solidité des sous-sols d'église, ou d'associations diverses).

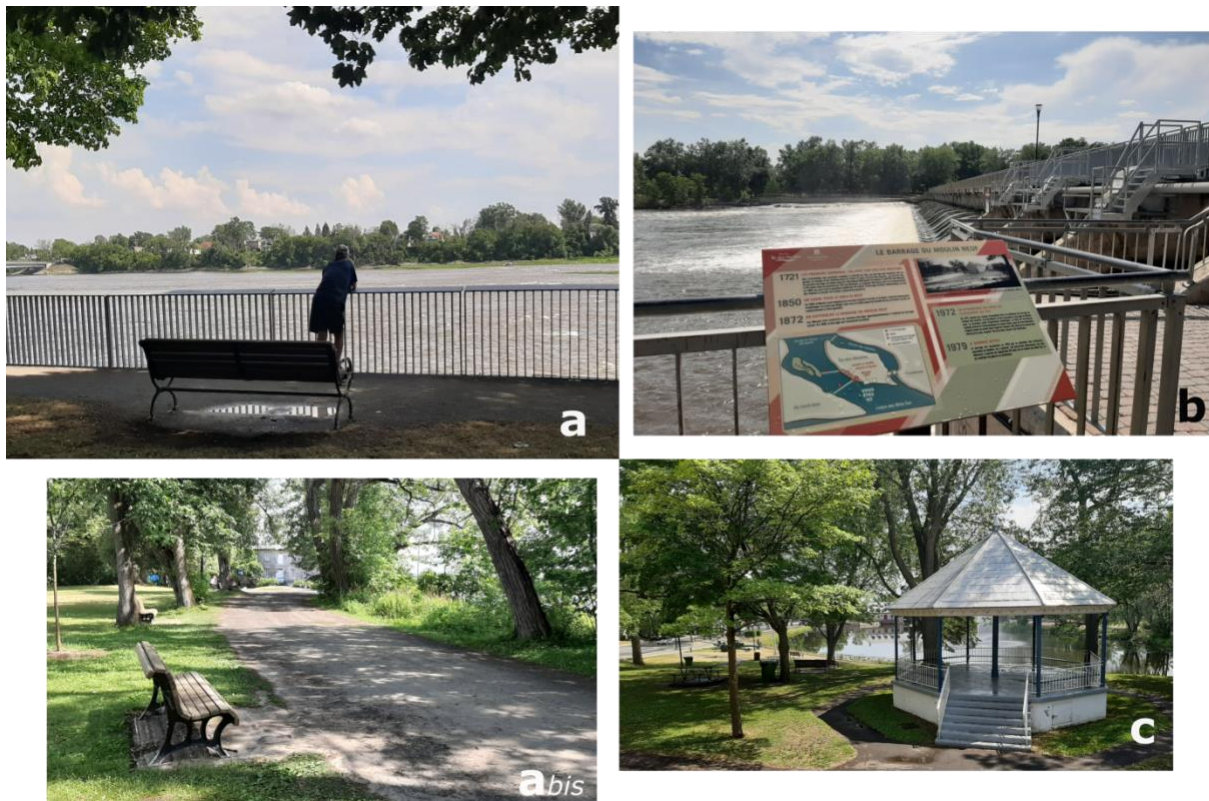
Cependant, nous avons découvert que par son histoire urbaine, Terrebonne a des particularités du point de vue de la sociabilité publique, puisqu'elle ne présente pas seulement la forme pavillonnaire organisée que l'on discute le plus souvent dans les entrevues. Si cette forme urbaine est dominante et peut dans un sens gêner des formes de sociabilité publique ordinaire, rappelons que la ville s'est construite autour d'un Vieux-Terrebonne au potentiel de sociabilité publique élevé, grâce à un parc à taille humaine, des lieux d'intérêt riches en histoire, des ruelles piétonnes, etc. D'un autre côté, on commence à voir des formes de densité urbaine que l'on réservait aux grands centres urbains, comme des tours résidentielles qui détonnent dans le tissu pavillonnaire. Cette distinction entre les trois formes urbaines se lit aussi dans les entrevues, comme avec cette participante qui perçoit des « communautés » différentes : « le quartier du Vieux-Terrebonne, c'est très fermé, c'est une petite communauté qui se connaissent » (7.J.F.), ou cet habitant du Vieux-Terrebonne qui fait une distinction très claire : « Ici le Vieux-Terrebonne c'est un peu plus comme le Vieux-Montréal disons... euh, un peu plus artistique, le quartier, les petits bars. Tandis que le reste de Terrebonne c'est beaucoup plus banlieue commerciale standard, euh, sans cachet, sans... »(20.J.H)

En outre, nous avons pu voir des modes de vie différents entre des habitants du Vieux-Terrebonne ou de l'Île Saint-Jean. Ces derniers usent bien plus de la marche et profitent des activités proposées par la ville. Ils n'ont pas nécessairement de voiture, car elle est beaucoup moins nécessaire à ces endroits. Ainsi ils utilisent aussi bien plus l'autobus que ce soit pour se déplacer à Terrebonne ou à Montréal. Dans tous les cas, nous pensons qu'il est important dans le cadre de la perspective adoptée de faire un détour par les quelques lieux évoqués par les Terrebonniens où l'on voit d'autres personnes, et parfois parmi elles, des personnes ethnicisées différentes de soi.

## 4.2. Quelques lieux de sociabilité publique

Les espaces que nous décrivons par la suite sont ceux qui ont le plus souvent été évoqués dans les discussions menées pour ce projet. Cette partie permet donc de regarder de plus près le potentiel de sociabilité publique de ces espaces, ainsi que les contraintes et adjuvants à la familiarisation avec l'Autre, puisqu'ils sont évoqués par les participants comme lieux de flânerie, et parfois aussi de lieux où affleure la diversité.

### Le Vieux-Terrebonne



**Figure 4.1 : Espaces publics du Vieux Terrebonne**

Source : Auteure. a. abords de la rivière des Mille-Îles b. barrage du moulin neuf c. Parc Masson, proche de l'Île-des-Moulins.

Le Vieux-Terrebonne, plus souvent le parc de l'Île-des-Moulins (situé dans le Vieux-Terrebonne), est de loin l'endroit le plus connu parmi les participants. Il a une double casquette : certain profitent de vivre dans le quartier éponyme, ou non loin pour aller promener leur chien au bord de la rivière des Mille-Îles (figure 4.1.a), d'autres s'y rendent la fin de semaine par beau temps pour une sortie

en famille à caractère touristique. C'est un lieu de centralité et d'urbanité apprécié par des Terrebonniens avec qui nous avons discuté. Le quartier montre des caractéristiques plus « urbaines » comme une densité résidentielle plus élevée que le reste de la ville (dans des immeubles qui tout de même n'excèdent pas cinq étages). Le patrimoine historique concentré autour de l'île-des-moulins fait de cet espace un attrait touristique notable : on peut admirer le barrage (figure 4.1.b), faire un détour par la bibliothèque, aller se divertir au théâtre du Vieux-Terrebonne, profiter d'une exposition à la Maison d'Histoire de Terrebonne (figure 4.2.). Si la bibliothèque n'est pas un exemple de « tiers-lieu » où l'on rencontre le pluralisme (Aabø et Audunson 2012), c'est l'urbanité et la marchabilité du petit quartier qui en font un lieu à fort potentiel de sociabilité publique. Contrairement au reste de la ville, on trouve ainsi une plus grande mixité fonctionnelle car même si les zones résidentielles dominent, les espaces patrimoniaux côtoient les espaces verts et les commerces comme des restaurants, cafés et bars divers. L'implantation urbaine étant bien plus datée que le reste de la ville, est aussi plus désorganisée, et les rues bien plus confortables pour la marche. Le *walk score*<sup>10</sup> du Vieux-Terrebonne (83) est ainsi plus élevé que dans le reste de la ville (36) (Larue 2018).



**Figure 4.2 : Quelques lieux d'intérêt dans le Vieux-Terrebonne.**

Source : Auteure. a. Brûlerie du Vieux-Terrebonne b. Restaurant « Bâtiment B » c. Théâtre du Vieux-Terrebonne d. Passage vers l'Île-des-Moulins et Bibliothèque du Vieux-Terrebonne e. Maison d'Histoire.

<sup>10</sup> Permet de mesurer l'accessibilité à pied des services.

Une des entrevues s'est d'ailleurs déroulée à la Brûlerie du Vieux-Terrebonne, le participant insistant pour nous montrer le lieu terrebonnien qu'il apprécie le plus. C'est un café à l'ambiance familiale qui laisse place aux échanges entre inconnus. Pendant l'entrevue, une personne qui entendait notre conversation s'était permis de nous approcher à notre table en proposant un projet d'espace commun pour les « *gamers* » de Terrebonne.

Nous avons rencontré plusieurs personnes qui apprécient surtout le rapport à la nature au parc de l'Île-des-Moulins, l'apaisement qu'il procure, avec une importance particulière aux sons de la nature : « tu peux regarder la nature. Euuuh, tu peux aller sur le bord du barrage, t'assir à regarder et à entendre le bruit de l'eau. »(17.J.H.) ; « j'ai de la difficulté par exemple à lire au parc parce que j'aime mieux m'évader écouter les petits oiseaux chanter, ou regarder un peu partout » (25.A.F.). L'endroit est propice aux conversations ordinaires, souvent encouragées grâce à l'interaction autour de la nature et de ses animaux :

[...] le fait de ressortir de la maison pis d'aller discuter avec d'autre personnes pis de se promener et marcher c'était un bienfait, de pouvoir faire une activité sociale puis en même temps de brûler des calories, fait que c'était un bon, une bonne, un bon endroit pour rencontrer des personnes. (17.J.H).

[Ç]a m'arrive assez régulièrement, de jaser avec gens que je connais. Les gens que je connais pas, ben ça arrive aussi. Des fois y a des gens entre autres l'été qui observent les oiseaux, souvent avec des caméras, ou des genres de caméscope, je sais pas trop là. Puis ça va arriver que, ils vont dire là, oh j'ai vu telle sorte d'oiseau, y a un héron, y a un nid de héron, donc on va jaser un petit peu. (21.A.F)

Notons que deux participants évoquent le jeu *Pokémon Go* comme favorisant les interactions. Pour résumer, ce jeu disponible sur téléphone intelligent amène ses joueurs à la chasse aux « Pokémon » dispersés dans des lieux géolocalisés. Les lieux à valeur patrimoniale sont des lieux stratégiques pour le jeu. Ainsi, les joueurs se retrouvent parfois par hasard aux mêmes endroits du vieux Terrebonne et enclenchent des discussions autour de leurs « Pokémon ».

Le parc est le lieu phare d'évènements en tout genre, surtout en été, comme de nombreux concerts qui rassemblent des habitants et des touristes (par exemple, les « Matinées musicales » de Terrebonne). Le quartier et ses évènements ouvrent ainsi au *plaisir d'être ensemble* pour paraphraser Germain, et nous pouvons lire ce plaisir dans les paroles de la participante suivante qui nous dit : « [D]ans le bout du théâtre..., c'est presque comme à Montréal, y a plein de monde,

donc si *on a envie d'un bain de foule*, on s'en va là, dans ce coin-là, pis y a d'autres petits coins si tu veux de la tranquillité donc ! »

Mais l'hiver arrivant, le Vieux-Terrebonne perd un peu de sa vitalité urbaine, alors que cette réalité représente une bonne partie de l'année. Les habitants et touristes refroidis arpentent beaucoup moins les rues, ne prennent plus de temps dans le parc, ou du moins pas sans bouger : « Flâner... de temps en temps ! quand il fait moins trente, moins. » (23.J.H.). En tant qu'étudiante pour ce projet, il a été aussi bien plus difficile de discuter avec des passants lorsque les températures ont glissé en dessous des moins dix degrés Celsius. Les événements sont moins nombreux en hiver, même s'il y en a toujours ; la patinoire dépend de la météo qui cette année-là a provoqué sa fermeture de longues semaines. L'hiver complique l'accès au parc et même aux rues, particulièrement pour les personnes âgées qui ont peur de se déplacer et qui sont nombreuses à se plaindre des trottoirs et divers accès mal déneigés ou déglacés « L'été c'est plus souvent, deux trois fois, l'hiver moins souvent, parce qu'à cause du déneigement aussi, y a beaucoup de pentes, de côtes, et quand c'est mal déneigé, c'est un peu difficile d'aller là-bas. » (24.A.F). Pourtant les personnes âgées représentent une grande partie de la population du Vieux-Terrebonne.

À part l'hiver, les longs trajets quotidiens qui grignotent la journée peuvent décourager certains de profiter de cette sociabilité ordinaire, qui préfèrent bien souvent se retrouver chez eux :

[J]'y vais pas trop l'hiver, mais je sors pas trop souvent de toute façons. Et les fois où -est ce que j'y vais c'est plus quand je promène mon chien, bon il est rendu vieux mais bon. [...] C'est surtout aussi que j'ai toujours tendance à voyager, fait que quand je suis à Terrebonne et que je peux avoir une journée ou je reste chez nous ben ça me tente pas de sortir. » (23.J.H.)

Par ailleurs, les personnes qui connaissent le Vieux-Terrebonne et qui en profitent dans un registre de flânerie, d'évasion, c'est-à-dire un autre registre que la nécessité (promener le chien par exemple) sont bien souvent celles qui habitent dans le même quartier, ou alors sur l'Île Saint-Jean non loin de là, et c'est particulièrement vrai pour les personnes plus âgées. En effet, nous avons pu voir que les plus jeunes se débrouillent avec la voiture ou les transports en commun pour aller boire une bière au « Saint-Patrick » mais pour les personnes âgées c'est souvent plus compliqué.

Parfois, le fait d'aller discuter avec des personnes ailleurs que dans le Vieux-Terrebonne a pu mettre en lumière la méconnaissance de ce lieu par les habitants, ou le désintérêt. Comme un

père accompagné de son fils adolescent qui nous a demandé : « le Vieux-Terrebonne ? Ah oui, il y a une patinoire là-bas non ? » (11.A.H.\*), ou une participante qui ne connaît que le théâtre (8.A.H). Il y a d'autres exemples, mais nous avons été particulièrement surpris par un couple qui nous disait prendre une marche aux Galeries Terrebonne en hiver, et autour de celles-ci en été sans connaître le parc du Vieux-Terrebonne, pourtant à 25 minutes de marche du centre d'achat.

Enfin, à la question « où affleure la diversité ? » on ne peut pas répondre « à l'île-des-Moulins ». Les personnes ethnicisées autres que blanches y sont très peu visibles. C'est aussi la réponse des participants qui peuvent nous indiquer des espaces plus diversifiés, mais jamais dans ce parc. Il y a peu de « minorités visibles » à Terrebonne, et elles ne sont pas plus visibles dans cet espace propice à l'altérité. Est-ce seulement dû à leur plus faible représentation dans la ville ? On peut se poser la question de l'accessibilité des immigrants ou plus précisément des personnes ethnicisées non blanches à cet espace, ou de leur intérêt pour celui-ci. Car si nous voyons le potentiel de cet espace dans la sociabilité publique, nous concluons que la familiarisation avec la diversité n'y a pas lieu, puisqu'on ne l'expérimente pas ici. Dans tous les cas, sans une présence diversifiée, il n'y a pas de distance ni de proximité avec l'Autre ethnicisé, mais peut-être une occasion manquée de s'approprier en dehors des interactions plus cadrées et provoquées de la vie associative ou plus largement communautaire.



## Le centre d'achat des « Galeries Terrebonne ».



**Figure 4.3 : Les Galeries Terrebonne**

Source : Auteure

Le centre d'achat « Galeries Terrebonne » se situe dans le quartier administratif du Vieux Terrebonne, mais en retrait par rapport au « noyau villageois » de celui-ci. Il s'implante dans un environnement de type zone commerciale, entouré d'un grand stationnement au croisement des boulevards des Seigneurs et de Moody, proche de l'autoroute 25 (figure 2.3.). Il représente un attrait commercial important dans la région, et a connu récemment une rénovation qui a renouvelé cette attractivité. Il présente aujourd'hui une superficie tout de même importante (331878 pieds carrés), et des boutiques et restaurants en grand nombre (90).

Du point de vue de la sociabilité publique, l'espace s'est révélé particulièrement intéressant, il fut d'ailleurs le principal terrain de nos discussions. En effet, à l'arrivée de l'hiver, il représente une alternative abritée pour profiter d'une forme de sociabilité, du moins pour certains.

Nous pourrions dire que le centre d'achat est en quelques sortes partagé entre deux utilisations qui concordent avec des groupes générationnels. Nous avons remarqué que pour les jeunes adultes, très souvent les femmes, les Galeries Terrebonne ont une fonctionnalité utilitaire : le lieu

représente alors uniquement un lieu de transit et de consommation. Cet aspect s'est confirmé dans les entrevues semi-dirigée avec les jeunes adultes qui nous disaient s'y rendre seulement en cas de besoin. On reconnaît ces personnes par leur marche rapide dans le grand centre, parfois avec une poussette, parfois au téléphone. Elles arpentent alors seulement les grandes allées, contournent les espaces plus « statiques » comme les bancs ou les lieux de restauration. En s'arrêtant à ces personnes, le centre d'achat revêtirait bien une nature de « non-lieu » comme le décrivait Augé, mais nous avons pu observer d'autres formes d'occupation de l'espace.

Le centre d'achat présente de nombreux petits bancs répartis dans l'espace et amovibles en fonction des évènements (figure 4.1.a). Au centre de celui-ci, on trouve le « *food core* » ou « la foire alimentaire », c'est-à-dire l'espace de restauration dans lequel plus de 400 personnes peuvent s'asseoir. Sur les bancs, on croisait souvent de jeunes hommes qui d'après nos observations attendaient leurs conjointes qui s'engouffraient dans les boutiques. Pendant ce temps-là ils adoptaient une attitude de spectateur, ou se repliaient sur leur téléphone.

Mais ces espaces plus « statiques » sont particulièrement occupés par les personnes âgées, seules ou en petits groupes et plus rarement des personnes itinérantes qui viennent prendre une pause du froid de l'extérieur. En hiver, le centre d'achat devient un lieu de promenade accessible pour les personnes âgées que ce soit sur le plan de la mobilité (pas de marches, pas de glace et de neige), ou du confort (espace dégagé, sans foule, chaleur, lumière) comme l'évoquaient aussi Lord et Després (2011). Par ailleurs, nous avons discuté un jour avec un couple dont la femme avait d'importants problèmes cognitifs (perte de mémoire, et problèmes d'orientation), son mari nous expliquait qu'il était bien plus facile pour lui de l'amener ici, car le lieu est sans danger, ils y croisent des personnes familières, et son organisation permet une orientation plus aisée (19.A.H.\*). Les personnes âgées viennent alors se promener parfois pendant une après-midi, en prenant des pauses sur les bancs. Au fil de notre enquête, nous avons pu remarquer des habitués qui restent des heures seuls sur les bancs, observant les allées et venues. Nous avons pu discuter avec certains sans que cela ne mène à une entrevue plus profonde, ils semblaient chercher avant tout la tranquillité.

Dans un autre mode, certains se promènent et croisent des amis, s'arrêtent une minute pour discuter. Enfin, on observe le solide « petit monde des habitués », ainsi que ses « piliers », pour reprendre l'expression et la typologie de Besozzi (2018). Ils se rassemblent au niveau des tables de « la foire alimentaire » dans des cercles qui paraissent impénétrables (figure 4.1.b). Nous avons pu voir que certains pouvaient très bien passer une journée entière à discuter et siroter leur

café. Cette « sociabilité âgée » des centres d'achat est bien connue, et un des jeunes participants s'en moque un peu : « Non non je vais pas me promener dans les galeries Terrebonne \*rire\* je suis pas assez vieux pour aller faire mon social là-bas. » (20.J.H.). Cette longue présence pourrait déranger le personnel chargé de la sécurité comme l'avait observé Besozzi, mais nous avons pu voir au contraire une familiarité avec les agents de sécurité qui saluent les habitués. Nous avons aussi observé que la personne qui s'occupe de l'entretien de l'espace restauration restait parfois discuter avec eux.

Si ce mode de sociabilité relève du « *small talk* » on peut penser qu'on n'est tout de même pas dans une forme de sociabilité très ouverte dans l'idée de la « coprésence » (Leloup, Germain et Radice 2016) qui permettrait la familiarisation avec autrui. Au contraire, il semble se former de petits « *clubs* » homogènes et plutôt fermés, même pour d'autres personnes âgées qui de l'extérieur nous parlaient du fameux groupe d'habitués. Nous avons discuté une fois avec un groupe ainsi installé, et l'exercice s'est avéré plutôt intimidant. Malgré la sympathie de chacun, nous n'avons pas pu parler avec eux longtemps, tout en percevant une hostilité et un inconfort de ce groupe envers la nouvelle diversité que connaît leur ville.

Le centre d'achat montre un peu plus de diversité que le parc. Nous avons croisé une femme voilée une fois, ou quelques personnes qui n'étaient pas « blanches ». Si leur présence est anecdotique, elle est loin d'être ignorée. Cette forme de sociabilité aux liens plutôt serrés crée une forme de distinction entre le « petit monde des habitués » (Besozzi 2018) constitué de véritables observateurs, et des autres, qui transitent par les lieux. Si les Autres ethnicisés peuvent être présents, ils seraient ainsi toujours perçus comme de potentiels objets d'un intérêt particulier, sûrement comme tous les autres. Cela pourrait empêcher le probable apprivoisement de l'ordinaire coprésence, car celle-ci se déroule entre des personnes qui viennent plus ou moins pour les mêmes raisons dans un environnement libre et indéterminé.

La diversité est amenée par la présence d'adolescents dans le centre d'achat. Ces derniers forment de petits groupes très souvent diversifiés sur le plan ethnique. Ils envahissent la file d'attente des restaurations rapides à midi, ou se retrouvent pour se promener, stationner en petits groupes autour des bancs, ou parfois au niveau des entrées. Ils sont souvent bruyants, et très mobiles. Avec les personnes âgées, ce sont les seuls qui utilisent le centre d'achat dans une autre visée que la consommation pure et simple, mais nous avons remarqué qu'ils sont tout de même beaucoup moins nombreux que les personnes âgées. Si nous n'avons jamais observé d'altercation avec le personnel de sécurité, nous avons pu lire au détour des avis *Google* sur les

Galeries Terrebonne deux plaintes de personnes qui se seraient fait expulser du centre d'achat, car ils ne consommaient pas. Un des auteurs de cet avis n'a pas manqué de noter l'injustice face aux personnes âgées à qui on ne dirait rien.

Pour conclure, le centre d'achat permet une coprésence avec la diversité plus importante que dans le parc du Vieux-Terrebonne, même si elle est plutôt anecdotique. Elle y est plus visible, soit de manière isolée, soit dans le cas de petits groupes de jeunes plus hétérogènes. Il arrive qu'elle fasse réagir sans filtre, parfois sans dire (avec des haussements de sourcils), mais elle n'est pas l'origine de conflits ou même de segmentations dans l'espace. La segmentation visible est plutôt celle des générations. Quoi qu'il en soit, les Autres sont au moins un peu plus visibles dans un espace propice aux rencontres ordinaires, aux croisements incessants. En somme un espace qui est loin de se définir uniquement par sa fonction de consommation, et qui par ailleurs est plus confortable pour la longue saison hivernale.

### **L'école et les apprentissages intergénérationnels**

Au cours du projet de recherche sur la cohabitation interethnique dans des quartiers de classe moyenne, Germain et collaborateurs montraient le rôle des enfants dans la « pédagogie de la diversité » (Leloup, Germain et Radice 2016). Ceux-ci étaient en général mieux renseignés sur les diverses origines de leurs camarades de classes, l'expliquant parfois à leurs parents qui étaient moins précis. Pour ce projet, nous avons remarqué que la diversité grandissante se manifeste souvent dans les nouvelles générations. Comme nous l'avons vu, les groupes de jeunes qui viennent au centre d'achat sont par exemple plus hétérogènes. Mais nous avons aussi vu à plusieurs reprises une familiarisation à la diversité par le biais des enfants. Quand nous demandions par exemple où les enquêtés croisaient des personnes autres que blanches, il arrivait qu'on nous dise spontanément que la rencontre se faisait par le biais des enfants et de leurs amis. « Bah certainement qui ont connus un petit peu plus de diversité, quand ils sont rendus là au niveau du secondaire, je pense que c'est déjà, c'était déjà plus multiethnique, je pense Nicolas il avait une amie qui venait du Maroc je me souviens. » (21.A.F.) ; « mes amis..., pas mes amis mais mes enfants plutôt ont eu des amis qui étaient haïtiens, ils ont eu des amis Tunisiens, ont eu des amis Algériens fait que eux même... Pis ici ça commence pas mal là à se diversifier. » (25.A.F.)

Mon fils a quand même des amis mexicains, puis il vient de me mentionner qu'il a un nouvel ami, un nouvel enfant en classe qui parle juste espagnol. Mon fils comprend l'espagnol, pis je pense qu'il est quand même capable de le parler fait qu'il essaie de l'aider. Puis je me mettrais dans les souliers de la famille, de l'enfant, c'est quand même un gros choc de culture d'arriver dans un nouveau pays, puis pas parler le français ni l'anglais tsé. (17.J.H.)

Les plus jeunes enquêtés notent parfois une différence entre l'enseignement primaire et secondaire où ils ont rencontré plus de diversité. Une jeune femme nous raconte qu'en deux ans, une évolution pouvait être visible : « La sœur de mon copain elle a deux années de moins que nous, et elle dans son année au secondaire, elle connaît une diversité vraiment différente, en deux ans ça a beaucoup changé, donc par exemple les camarades de classe » (27.J.F.)

L'école peut donc devenir un terrain de négociation névralgique dans la gestion de cette nouvelle cohabitation interethnique, et elle est dans le même temps un lieu important pour la socialisation à la diversité, non pas par les cours, mais par la simple camaraderie. Une des participantes fut une informatrice précieuse à ce sujet puisqu'elle est éducatrice à Terrebonne, et compose elle-même avec les questions « d'accommodement » à l'école. Elle fait notamment la différence entre les garderies préscolaires qui répondraient selon elle à une logique d'agrégation ethnique et l'école où cette logique est dissipée : « Au bout de la rue c'est une familiale [préscolaire], c'est une Haïtienne, et là c'est sûr qu'il y a que des Haïtiens. Ensuite pour aller à l'école, y'ont plus l'option de choisir leur culture, faut qu'ils les envoient à l'école du quartier. ». Selon elle le travail d'adaptation le plus difficile est celui en lien avec la religion « tsé y a beaucoup de choses qu'il faut qu'on travaille différemment, qu'on s'adapte aux enfants, y a des enfants qui viennent pas à l'Halloween, parce qu'ils ont pas le droit d'être costumés. Y a des enfants qui viendront pas à la fête de Noël parce qu'ils vont rencontrer le père Noël [et autres exemples] » (7.J.F.). Cette nouvelle dynamique représente pour la participante 7.J.F un défi mais elle mentionne qu'au quotidien, tout se passe généralement bien. Même si elle ne sait pas trop comment agir, elle voit cette nouvelle diversité d'un bon œil, et d'autres parents parmi nos participants la considèrent aussi comme un atout dans l'éducation de leurs enfants comme cette mère qui nous a dit :

[M]oi mes enfants à un moment donné, ils allaient à l'école qui était anglophone et francophone, y avait beaucoup plus de diversité, j'ai bien aimé parce qu'ils ont appris à ce moment-là à connaître des gens de différentes religions, de différentes nationalités, ils ont vraiment été ouverts à tous ces gens. (25.A.F.)

L'école devient un lieu important où la diversité affleure en amenant de nouveaux défis, mais surtout une relation avec l'Autre qui n'existait pas avant. La diversité des écoles participe à une socialisation à la diversité pour les écoliers, mais aussi indirectement pour leurs parents et enseignants. Même si ce lieu diffère des autres présentés car moins « indéterminé », il cristallise en fait le changement que connaît Terrebonne et permet d'observer l'accueil que les personnes font à ce dernier.

### **Le terminus Terrebonne et les trajets en bus.**



**Figure 4.4 : Terminus de Terrebonne**

Source : Auteure. a. Chemin piéton aux abords du Boulevard des Seigneurs pour rejoindre le Vieux-Terrebonne.

Le terminus métropolitain de Terrebonne est un lieu de destination et départ, mais aussi de correspondance de nombreuses lignes de bus. C'est un véritable nœud où se croisent beaucoup de personnes, qui parfois voyagent ensemble. Le terminus permet pour ceux qui ne disposent pas de voiture de se rendre à Montréal, par exemple. Il n'est pas uniquement un lieu de transit ou de consommation, et se définit surtout comme un lieu d'attente puisque la fréquence des bus est

plutôt faible. Nous même avons toujours pris le bus pour nous rendre à Terrebonne et avons pu à cette occasion porter un regard lors de ces trajets répétés, et parfois les longues minutes, voire heures d'attente dans ce lieu. En ce sens, c'est un espace plutôt intéressant du point de vue de la sociabilité publique. Surtout, il est apparu que le terminus était pour la plupart de nos enquêtés l'endroit par excellence où l'on observe la diversité. Il s'agirait en fait du rare endroit où on la constate à Terrebonne. Le terminus apparaissait en premier lorsque nous demandions, et il venait même parfois spontanément.

Il a été intéressant de voir que la diversité ethnique est visible, mais de manière bien différente selon si on a une voiture ou pas. Lorsqu'on se déplace en voiture, alors on passe devant, et on peut apercevoir des personnes noires par exemple : « À Terrebonne non, j'en vois pas. Non. Ben si j'en vois c'est quand je les regarde traverser la rue pour s'en aller à l'autobus.[...] Haïtien, je trouve qu'il y en a plus quand j'arrive mettons du Terminus, et je les vois attendre l'autobus. » (22.A.F). D' « apercevoir », on passe à « rencontrer » jusqu'à que se crée parfois des amitiés. Par exemple, nous pensons à des participantes qui sont amenées à prendre le bus chaque jour et donc à côtoyer des immigrants de manière répétée, et pendant des trajets de bus qui durent une demie heure au moins.

Nombreux sont ceux qui remarquent l'autobus comme lieu où l'on croise la diversité, ce participant appuie cette observation : « Ben précisément, le meilleur exemple ce serait à l'arrêt d'autobus ! là vraiment. On a dans des autobus, on voit vraiment beaucoup de personnes de différentes cultures » (20.J.H.) ou ce participant : [LD : Où c'est que tu vois, quand tu la vois, la diversité à Terrebonne ?] Souvent dans l'autobus ! C'est dans l'autobus. » (23.J.H.). Il ajoutera plus loin que son expérience avec des personnes noires dans le bus lui permet de relativiser par rapport à son vécu à Montréal-Nord : « En ce moment je veux dire, des personnes que j'ai vues dans l'autobus ou quoi que ce soit c'était pas menaçant, pas... vraiment très relaxe là, ils jasant et tout ça. » (23.J.H.).

Le fait que l'on croise beaucoup plus de personnes non blanches au Terminus n'est sûrement pas sans lien avec la situation économique de ceux-ci à Terrebonne. L'éventail des manières de se mettre en relation avec des personnes de diverses origines au terminus met en exergue l'importance du facteur socio-économique. Lorsqu'on possède une voiture, alors on voit de loin, en passant, et au contraire lorsqu'on prend le bus (souvent les plus jeunes) on a l'occasion de fréquenter de manière plus horizontale et plus « rapprochée » les Autres.

En somme ce lieu semble important dans la familiarisation avec la diversité. D'une part, il met en valeur la « non cohabitation » avec la diversité à Terrebonne, puisque très souvent, on croise les Autres seulement lorsqu'on entre et sort de la ville, alors que la vie quotidienne serait plutôt marquée par la distance. D'autre part, ce fait montre comment le lien avec la métropole est important dans cette familiarisation, puisque c'est lors du chemin vers Montréal que l'on voit le plus de diversité.

#### **4.3. Formes d'attachement à Terrebonne et représentations de la diversité.**

Lorsque l'on s'intéresse particulièrement aux contextes locaux et que l'on observe au niveau micro-individuel de manière qualitative, alors on peut appréhender avec un peu plus de profondeur l'attachement probable construit pour une territorialité. Van Heerden et Ruedin suggéraient d'introduire l'effet de l'attachement au quartier grâce au concept de « *social oldness* » (van Heerden et Ruedin 2019) . C'est une idée selon laquelle plus de temps on réside dans un quartier, plus on va tendre à être hermétique aux changements au sein de celui-ci, et se placer dans une perspective de défense de son quartier. Ce concept s'inscrit dans la théorie de *l'established-outsider* de Norbert Elias qui étudiait alors les mécanismes de stigmatisation et d'exclusion dans la ville (Elias 1994 dans May 2004). Comme l'explique May, Elias n'explique le mécanisme de stigmatisation et d'exclusion ni par des caractères ethniques, ni par la classe sociale ou la race, mais par la durée d'établissement dans l'espace.

Nous avons alors essayé d'estimer l'attachement des enquêtés, et de comprendre comment celui-ci peut interférer avec les représentations de la diversité. Ainsi, au cours de l'entretien nous cherchions des indices comme la connaissance du lieu, la familiarité avec celui-ci, les souvenirs personnels qui y sont rattachés, la fierté, l'émotion, la volonté ou non de rester à Terrebonne, la richesse du réseau social local, de la communauté, ou même le parcours résidentiel.

Il est apparu dans nos entretiens de nombreuses nuances d'attachements dont nous avons pu dégager trois degrés allant du rejet de la ville et de la banlieue standardisée en passant par de l'indifférence jusqu'à un sentiment d'attachement plus marqué, voire plus rarement un sentiment d'appartenance

Nous avons rencontré des personnes qui ne sont aucunement attachées à la ville, et pour certains qui vont jusqu'à rejeter Terrebonne. Ce type correspondrait plutôt aux jeunes éloignés du projet familial, qui n'ont pas décidé de vivre à Terrebonne, et voient miroiter les attraits de la métropole



proche, mais difficile d'accès sans voiture. On peut aussi y inclure les Terrebonniens qui ont eu une longue expérience en ville, et qui pour des raisons externes à leur propre volonté ont dû venir habiter à Terrebonne, en banlieue. En caricaturant, cette « personne-type » verrait alors l'homogénéité relative de Terrebonne comme source d'ennui. Par exemple, ces personnes regrettent de ne pas pouvoir parler plus anglais, et surtout, ils sont très critiques envers le mode de vie banlieusard qu'ils décrivent. Nous pensons notamment aux deux skateurs que nous avons rencontrés (1.2.J.H.\*). Sans les lancer sur le sujet, ils avaient été très sévères envers la ville, regrettant le manque de vie, d'activités, et allant chercher chaque jour à Montréal la diversité, qui rimait ici avec l'attractivité, le divertissement, le dynamisme. Pour eux, le temps d'établissement à Terrebonne était loin d'avoir un effet de repli, ou de méfiance envers l'immigration ou bien le changement. Ils étaient plutôt dans une position bien opposée, dans l'attente de nouveau, dans une envie d'exploration, et une ouverture aux autres bien marquée. Précisons que les deux jeunes hommes réalisaient des études supérieures, et avaient aussi voyagé, et ce sont des facteurs déterminants quant aux attitudes adoptées envers l'immigration. À ce propos, nous regrettons de ne pas avoir pu rencontrer plus de personnes de cette catégorie d'âge afin de cerner cette génération avec plus de justesse. Nous avons aussi croisé deux jeunes hommes, âgés plutôt de 18 ans, qui étaient plus fermés, et semblaient avoir une position différente, plus distante, mais ils n'ont pas accepté d'entrevue et ne souhaitaient pas discuter plus, ce qui représente un biais pour cette exploration. Les personnes qui sont plutôt dans la critique ou le rejet de Terrebonne sont en fait plutôt dans celui de la Banlieue, nous pouvons penser que pour ces dernières, l'échelle de la ville ou du quartier n'a pas de signification importante, et ils comparent bien plus souvent en termes de « ville » *versus* « banlieue ».

Ni dans le rejet et ni dans l'attachement, nous avons qualifié un autre type d' « indifférent ». Il s'agit du type duquel se rapprochent le plus d'enquêtés de notre échantillon. On peut y inclure notamment des personnes pour lesquelles le choix de s'établir à Terrebonne relève d'un compromis. Leur mode de vie est un réel « entre-deux » souvent justifié par les moyens économiques. Certains par exemple viennent y habiter après un divorce pour trouver un compromis entre le prix du loyer et la proximité avec Montréal. On peut voir que les personnes « indifférentes » sont la plupart du temps celles qui n'ont pas grandi à Terrebonne. Quand on leur demande de trouver des attraits de la ville, elles ont beaucoup de difficultés à répondre. Elles sont un peu prises au dépourvu, ne connaissent pas vraiment leur environnement, ont peu d'amis et de réseau dans la ville. D'un autre côté, elles savent trouver des points qu'ils valorisent, ils reconnaissent par exemple un bon rapport entre le prix et la qualité de vie qu'ils gagnent à vivre

à Terrebonne avec plus d'espace par exemple, ou la qualité des écoles pour leurs enfants. On peut donner comme exemple l'enquêtée 8.A.F\* qui nous dit voyager beaucoup sans rester souvent à Terrebonne. La principale raison pour laquelle elle a choisi de venir ici, c'est la maison au bord de la rivière à un très bon prix, qu'elle n'aurait jamais pu s'offrir « sur l'île ». Elle dit que parfois elle doute de cette décision, et que si elle avait pu s'offrir une maison à Montréal, elle aurait choisi de vivre là-bas. Ou alors 17.J.H qui est venu habiter à Terrebonne principalement pour pouvoir visiter ses enfants après une séparation, il nous dit : « Ben je sens que je vais m'acheter une maison et je crois fortement que je vais pas me l'acheter à Terrebonne **rire** [...] j'habite dans un bloc de 16 appartements, mais euh on se parle pas nécessairement, je suis assez isolé comme personne. » (17.J.H.). Ou encore ce jeune homme qui nous confie : « J'aime pas particulièrement vivre ici **rire** C'est sûr avoir une opportunité, ça me ferait plaisir de me déplacer là.[...] C'est sûr que d'avoir des amis justement musiciens c'est plus mon réseau qui me plaît en tant que tel. Mais c'est pas vraiment l'endroit en tant que tel ; Parce que, avoir la possibilité de déménager, je déménagerais honnêtement là. ». Parfois ce peu d'intérêt s'explique par le cadre de notre discussion : certains Terrebonniens ne voulaient peut-être pas expliciter, détailler, entrer dans une discussion plus profonde et pouvaient expédier le sujet en montrant une certaine indifférence pour leur ville. Dans la même idée, ils semblaient souvent être surpris lorsque nous leur demandions « quels sont les points forts de Terrebonne pour vous ? », et il est arrivé que nous ayons un haussement d'épaules comme réponse à cette question.

Enfin, nous avons rencontré quelques Terrebonniens à l'attachement très marqué. Nous avons découvert deux manières de s'attacher à la localité. D'un côté, on observe un attachement plus « profond », qui touche à la fois à l'environnement et au réseau social. Autrement dit, ces personnes-là trouvent un attachement à leur « chez soi », mais aussi aux rues, aux commerces, aux lieux d'intérêt auxquels ils attachent un souvenir. Elles y ont aussi souvent leur famille, leurs amis, y élèvent leurs enfants comme cette enquêtée nous raconte :

Puis euh.. moi aussi j'ai déménagé, j'ai changé, mais je suis toujours revenue à Terrebonne, parce qu'à Terrebonne j'ai vraiment eu une belle enfance. Tsé mes amis du primaire sont encore mes amis, ouain ! C'est tissé serré, c'est des lieux réconfortant, tsé j'avais encore...c'est drôle car j'ai déménagé récemment pis je vais encore toujours à la même épicerie où j'ai travaillé quand j'étais jeune, quand j'avais 16 ans. Je trouve ça l'fun... Tsé les choses ont changé mais en même temps y a encore des caissières qui étaient là de quand moi j'étais là. Et moi, ça j'aime ça ! C'est ce qui rend la ville, la banlieue, le quartier même plus chaleureux. Tsé quand tu retournes à quelque part ou

t'étais... Moi quand j'étais jeune j'allais au vidéo louer des films pis y connaissaient mon nom. Tsé, c'était « bonjour », pis ils rentraient mon code, tsé c'était très familier. Ce que t'as peut-être pas à Montréal. Tsé ? Fait que nous c'était la même chose dans mon quartier à moi, on se connaissait. Moi j'ai travaillé à la résidence de personnes âgées, mes grands-parents y étaient, tsé c'était vraiment des beaux souvenirs que je garde encore. (7.J.F.)

D'un autre côté, nous avons rencontré des Terrebanniens qui n'affectionnaient pas nécessairement l'environnement en soi, mais trouvaient un attachement particulier à la communauté qui les entoure, comme 5.A.F\* qui nous parle de son « cocon », en disant « vous savez quand ça fait trente ans qu'on vit dans le même coin, on crée ses attaches et c'est difficile de s'en défaire » (5.A.F.\*, paraphrasé). Les personnes qui semblent attachées à leur localité sont en général des personnes âgées ou des jeunes parents qui ont vécu toute leur enfance à Terrebonne ou dans les environs. Ils y associent alors de nombreux souvenirs. On peut y comprendre aussi des personnes originaires de la banlieue, qui se sont déplacées au cours de leur vie et ont souhaité retourner à « leurs racines » plus tard : « Je ressentais à l'intérieur de moi comme si toute mon enfance me revenait. [...] Je disais, moi ça vient me chercher, c'est ça que j'ai vécu quand j'étais jeune et pis c'est ça que j'aime. » (22.A.F.)

Nous pouvons noter que ces personnes, et plus particulièrement les personnes âgées, se méfient des changements que connaît leur ville comme nous l'avons décrit dans le chapitre 3. Ce sont souvent ceux qui ont le plus de sentiment d'attachement qui vont alors être réfractaires à des formes de diversité dans leur ville. En quelques sortes, ils voient l'environnement se défigurer et perdre les attraits qu'ils affectionnaient. Par exemple, 7.J.F. est intéressante pour montrer le lien entre l'attachement, et la crainte de la diversité comme changement :

Tsé on a ri beaucoup parce que y a un vendeur ici de maisons c'est **nom à consonance arabe** tsé on dit souvent il va vendre pis tsé on niaisait, à des Noirs ! Tsé la maison va être vendue, c'est sur ça va être des Noirs parce que tsé y en avait de plus en plus, tsé avant, jamais sur ma rue j'avais une autre nationalité, là maintenant, esti ! Oui on en a parlé, on en a ri. Tsé... c'est gênant à dire mais y a des moments où on s'est dit « ça va tu arrêter », justement à cause de tout ce que ça ramène, les changements à l'école, dans la société. (7.J.F.)

Seulement parmi ces profils, on remarque aussi qu'émerge l'importance du quartier comme échelle d'attachement, et plus particulièrement du quartier du Vieux-Terrebonne, dont on fait

l'éloge. On peut noter que parmi les personnes les plus attachées, on voit des manifestations de l'appartenance à la « nation québécoise », qui s'exprime particulièrement par l'importance de la francophonie, à leur sens plus préservée à Terrebonne qu'à Montréal. En se justifiant par le sentiment d'appartenir à la nation québécoise, un enquêté rejette alors l'établissement d'une mosquée à Terrebonne par exemple (2.J.H.).

Pour conclure, le lien entre le sentiment d'attachement et les représentations de la diversité est lisible, même s'il peut être parfois ambigu. D'un autre côté on peut décrire avec plus de clarté un fil conducteur entre l'attachement et l'appréhension du changement, et avec lui, l'augmentation de la diversité ethnique, ce qui corroborerait les théories de Elias. Nous avons aperçu que l'attachement est important, et que pour le cerner, s'attarder sur le parcours résidentiel et notamment sur l'origine résidentielle pouvait être révélateur ; est-elle rurale, périurbaine ou urbaine ? Plus particulièrement, nous remarquons que pour ceux qui ont eu de longues expériences dans une ville cosmopolite, le manque de diversité culturelle à Terrebonne est un regret, Montréal est vue comme attrayante, et l'attachement à Terrebonne semble moindre. Par contre, pour les personnes ayant eu une enfance rurale ou périurbaine le lien est moins clair, plus complexe à cerner. Souvent, ils et elles nous parlent de leur évolution, montrant des positions sur ou des représentations de la diversité qui sont loin d'être immuables. Leurs rapports avec la diversité changent au fil de leur parcours et de leurs expériences, et bien souvent, c'est une expérience dans la vie de la métropole qui leur amène des questionnements. Par ailleurs, nous avons vu que parmi les Terrebonniens interrogés pour ce projet, peu semblaient développer un sentiment d'attachement très marqué. Mais quand il est présent, l'échelle du quartier revêt une importance particulière, surtout si l'on parle des habitants du Vieux-Terrebonne.

## CHAPITRE 5 : CONCLUSION ET DISCUSSION

### 5.1. Retour sur l'expérience de recherche : atouts, limites et difficultés.

Cette première recherche en tant qu'étudiante n'avait pas pour prétention d'arriver à des conclusions irréfutables, mais elle montre selon nous la pertinence d'une perspective qualitative et à échelle micro quant aux questions des représentations de la diversité dans une perspective urbaine. Si l'entretien court et l'entrevue semi dirigée classique se sont parfois révélés complémentaires, les données recueillies étaient différentes. Avec l'entretien court, nous évoluons dans un registre plus proche de l'observation, en perturbant le moins possible la manière dont les personnes se comportent dans l'espace public. Cela a pu mettre en exergue les règles des espaces publics, c'est-à-dire la manière dont les personnes « s'autogèrent » dans l'espace public. En ce sens, nous avons aperçu le potentiel de la sociabilité publique, comme si désamorcer la crainte de l'Autre pouvait commencer dans l'élaboration inconsciente de règles discrètes pour une vie commune en paix. Nous ne pouvons pas nier que les quelques moments de vie dans l'espace public où des personnes ethnicisées ou pas se retrouvaient ensemble n'ont été l'objet d'aucun conflit. Et les conflits parfois témoignés dans les entrevues longues trouvaient une issue positive. Bien-sûr, nous ne souhaitons pas cacher l'existence d'un racisme profond et systémique, malgré l'apparente vie publique sereine, mais nous souhaitons comprendre sa potentialité.

À ce propos, précisons que nous avons tout de même détecté de petites anomalies qui venaient perturber les principes de la vie dans les espaces publics, celles-ci étaient portées par des personnes âgées (pointer du doigt une personne ethnicisée, regards appuyés, mépris pour notre accent). Si nous n'avions pas utilisé cette approche, nous n'aurions pas pu capter ces détails importants. Le fait d'observer la chorégraphie bien huilée des espaces publics met en exergue ces micro-anomalies qui montrent comment un sentiment de menace peut aller jusqu'à se manifester dans l'espace public. En mai 2020, un épisode haineux se déroulant dans l'espace public a connu un écho médiatique important. A Central Park, un homme noir demandait à une femme blanche de tenir son chien en laisse, dans une crise agressive, celle-ci appela la police en notifiant qu'il était « afro-américain ». Cet événement est symptomatique d'une domination et d'une haine raciale grave, et montre comment l'étude des espace publics et des formes de racisme ordinaire peut être signifiante. Nous réitérons cependant l'importance d'étudier l'espace

public aussi lorsque les choses « se passent bien », pour comprendre comment elles « se passent bien » sans que cette démarche ne dilue le problème pour autant.

En outre, le format de discussions courtes dans l'espace public permettait de voir l'essentiel : que retiennent ces personnes de leur environnement ? Quelles sont les premières préoccupations qui leur viennent à l'esprit ? À cet égard, nous pensons que ces discussions offraient beaucoup de spontanéité.

Alors que nous sommes convaincus des bénéfices de cet outil, c'est aussi celui qui nous a posé le plus de difficulté. Outre les limites mentionnées dans le chapitre 2, cette méthode pourrait demander de l'expérience pour les chercheurs et chercheuses aux personnalités plus réservées ! Il nous a fallu du temps pour parvenir à approcher les gens dans une juste mesure pour la recherche et pour ces derniers qui ne sont pas venus pour répondre à une apprentie chercheuse entre deux magasinages ou au milieu de leur promenade. Le fait d'avoir la lettre de consentement nous a peut-être appuyés dans notre démarche, aidant à surpasser la timidité, mais tout en brisant les codes d'une rencontre « normale » dans l'espace public. Nous avons dû essayer beaucoup de refus, parfois rudes, car nous inspirions souvent de la méfiance. Là où d'autres chercheurs ou chercheuses expérimentées accumuleraient les tentatives, nous avons du mal à regagner confiance à chaque refus pour aborder à nouveau d'autres personnes. Cette difficulté a aussi mis en relief les règles de l'espace public, car nous nous sommes rendus compte comment il paraissait parfois mal adapté de couper un passant dans son trajet par exemple. Il a fallu adopter des approches dans les règles de la vie publique, en s'adressant à des passants assis, ou en attente par exemple.

Passées des journées de rodage, l'exercice s'avérait de plus en plus systématique et aisé, mais les contraintes de temps ne nous ont pas laissé en profiter très longtemps ; la crise du coronavirus signalait de toute manière la fin du travail de terrain. Nous regrettons alors de ne pas avoir récolté plus d'entretiens courts, alors que ce format donnait l'opportunité de cumuler les discussions brèves.

Les entretiens longs qui parfois avaient lieu après une rencontre dans les espaces publics se sont avérées très utiles pour approfondir les idées des personnes interrogées. Même si les entretiens courts amenaient parfois des moments de confession, il est vrai que les entretiens longs ont permis d'établir un lien de confiance plus facilement. Ainsi nous obtenons plus de données sur le parcours de vie, la famille, l'histoire personnelle qui sont importantes pour comprendre ensuite les habitudes dans la ville et les postures face à la diversité. Malgré cette

confiance gagnée, nous sommes conscients que le sujet abordé est délicat et que les enquêtés ont pu parfois faire preuve d'autocensure. On pouvait lire dans certaines retranscriptions l'évolution du discours au fil de la conversation, illustrant cet aspect. Nous-même avons fait face à cette difficulté de nommer, de retranscrire, de parler de la diversité ethnique pour ce travail. Chaque expression porte un sens construit socialement, et représente parfois une violence symbolique pour certaines personnes. Pour cela, la réflexivité fut un défi majeur du mémoire, et nous ne pouvons pas considérer ce travail comme absolument neutre et objectif.

Mener des entretiens longs et enregistrés a permis de s'appuyer sur des retranscriptions linéaires qui ont apporté beaucoup de matière, nous permettant d'être plus précis pour l'analyse des marqueurs ethniques notamment. Nous étions aussi plus à l'aise dans le cadre d'une entrevue préalablement convenue. De plus, le processus de recrutement en parallèle aux entretiens courts nous a permis de discuter avec des personnes qui ne fréquentent pas nécessairement les espaces publics. Cependant, tout entretien confondu, nous n'avons pas atteint une saturation des données, même si celles-ci nous ont permis d'explorer le sujet.

Une des limites de cette recherche réside dans le manque de prise en compte de la diversité des formes urbaines terrebonniennes dans le recrutement. Il serait intéressant de sélectionner les personnes en fonction de leur temps de résidence dans certains des quartiers différents comme le Vieux-Terrebonne, les nouvelles zones résidentielles denses et les zones pavillonnaires. Ayant eu des difficultés au cours du recrutement dans les espaces publics nous n'avons pas pu nous permettre d'avoir un échantillon solide représentant de manière équilibrée ces diverses formes urbaines. Cependant les données récoltées montrent l'importance des quartiers de résidence, d'un côté, les personnes voient elles-mêmes des « communautés » différentes aux modes de vie divergeant, de l'autre, nous avons pu rencontrer des personnes résidant dans différents quartiers et observer des expériences urbaines différentes. Prendre en compte ce critère de manière plus systématique permettrait de comparer avec plus de rigueur les formes urbaines présentes à Terrebonne et d'explorer davantage la pertinence du quartier comme échelle d'étude.

Il est évident que la vie dans les espaces publics doit être tout à fait différente selon les saisons. Cette variable manque à ce projet qui a été mené durant quelques mois d'hiver seulement. Il a été intéressant de voir comment les Terrebonniens vivent leur hiver en lien avec l'espace public ; le temps restreint de manière notable l'activité des parcs, le flanage dans les rues, les personnes plus âgées étant les premières à pâtir du froid et de l'impraticabilité des rues en hiver. Néanmoins,

la sociabilité publique à Terrebonne est très différente en été, et nous n'avons pu que l'évoquer par le biais des témoignages des enquêtés dans les entrevues longues.

## 5.2. Synthèse

Ce projet de recherche visait l'exploration des représentations de la diversité en lien avec les formes urbaines de sociabilité publique. À cette fin, nous avons mené des discussions avec une trentaine des habitants de la ville de Terrebonne avant la crise sanitaire du Covid-19 . Deux types d'entretiens ont été employés : les entretiens courts dans les espaces publics, et des entrevues semi-dirigées. Grâce aux données collectées, nous avons d'abord dégagé deux thématiques (Chapitre 3.1 et 3.2) qui semblent avoir leur importance concernant les représentations de la diversité à Terrebonne. En adoptant une perspective qui prend en compte le milieu de vie, nous avons découvert que l'urbanisation qui s'accélère ainsi que le rapport à la « grande ville » que représente Montréal jouent dans le rapport à l'Autre.

Les deux thèmes touchent les représentations individuelles de la banlieue, et donc en parallèle les projets de vie et parcours résidentiels. Qu'elles soient positives ou négatives, l'étalement urbain fait en quelques sortes bouger les lignes de ces représentations. Un mélange d'incertitude et de prudence vient teinter les discours sur l'ethnicité lorsqu'ils se manifestent. Si cette attitude peut s'expliquer par le malaise d'un sujet polémique et médiatisé, nous pouvons avancer qu'il relève aussi d'un contexte changeant qu' on a des difficultés à qualifier. L'angle adopté pour ce projet a permis de mettre en valeur l'importance de la forme urbaine et de la manière dont on l'appréhende en lien avec les représentations de la diversité. Autrement dit, nous avons écouté les personnes discuter de leur expérience avec la diversité dans la ville, ou appréhender celle-ci comme une caractéristique qui décrit la forme urbaine de son milieu de vie, et non comme un sujet macro-politique. Cela nous a permis de voir comment certains mêlent la diversité avec des changements liés à l'urbanisation. Parmi les personnes dérangées par la diversité, nous pouvons dire que le contexte du changement participait au rapport méfiant à l'Autre. Même si nous comprenons que maugréer à propos de l'augmentation des dites « minorités visibles » ou à propos du trafic est bien différent, c'est pourtant sur le même plan que certains situent les deux changements. La transformation de la forme et la démographie urbaine qui glisse du rural vers l'urbain est caractéristique de ces « nouvelles banlieues ». Ainsi, il pourrait être intéressant d'investir cette avenue et d'observer comment ce statut transitoire pourrait participer au phénomène de « l'effet halo » avec plus de profondeur.



En questionnant l'effet halo et donc « le contact », nous avons observé les rapports qu'entretiennent les enquêtés avec les grands centres urbains, l'un étant souvent lié à l'autre. Nous avons cerné dans nos discussions des parcours de vie qui nuancent l'explication du « contact superficiel ». En effet, plusieurs Terrebonniens ont grandi à Montréal, d'autres vivent tout à fait éloignés de la ville et des personnes différentes de soi. Cela nous a permis d'observer l'importance de la socialisation urbaine et des différents cadres de la rencontre. Certains critères ordinaires semblent avoir une part dans la construction des représentations de la diversité comme le moyen de transport qui participe fortement à l'expérience urbaine : se déplacer en voiture sans jamais croiser personne ou dans un bus met en place des cadres différents de rencontre avec l'Autre. Nous avons aussi constaté que l'expérience urbaine dépend bien sûr des différents quartiers où l'on vit, accentuant parfois des craintes préconçues. En somme, notre échantillon comporte de nombreuses nuances de « contacts superficiels », certains fréquentent quotidiennement des personnes différentes d'eux, d'autres aussi mais dans un cadre qui ne favorise pas la familiarisation, et enfin certains fuient la ville et sa diversité pour ne croiser presque jamais la différence. Si les habitants ne cohabitent pas aussi directement, et évidemment avec la diversité, que dans certains quartiers de Montréal, leur expérience dans la ville ou les villes ainsi que le cadre des rencontres jouent dans leurs représentations de la diversité. Aborder ce questionnement par le biais de la sociabilité publique nous a permis de mettre en lumière des moments de rencontre ordinaires au cours desquelles les enquêtés sont parfois amenés à de petites négociations. Nous avons aussi remarqué que ces rencontres fortuites, qui parfois ne demandent pas d'échanger mot évitent souvent le rapport hiérarchisé d'autres rencontres. En lien avec le contexte de transition de la forme urbaine de Terrebonne comme évoqué plus haut, le rapport aux grands centres urbains est souvent lié aux rapports avec la diversité ethnique, puisque les deux sont largement associés parmi nos enquêtés. Ainsi, questionner sur l'expérience de Montréal et les liens avec la ville s'est avéré être une entrée intéressante au sujet de la diversité.

Pour finir le chapitre 3, nous avons réalisé une analyse sémantique afin de relever les marqueurs de l'ethnicité mobilisés pour évoquer les personnes différentes de soi d'un point de vue ethnique. Pour travailler sur ce point, nous avons mobilisé le concept d'ethnicité de Juteau, qui nous a guidés pour tenter de situer « la frontière ethnique » des enquêtés. Nous concluons à une confusion et une prudence dans la manière de s'exprimer à propos de la diversité ethnique. Les terminologies sont très variées entre les enquêtés mais aussi au cours d'une même entrevue. Cela peut s'expliquer par la sensibilité du sujet, parfois par la difficulté à saisir un changement récent, et tout simplement du fait qu'il est parfois impossible de qualifier lorsqu'on ne connaît pas.

Nous avons cependant constaté que selon les personnes ethnicisées, le marqueur mobilisé varie. Le marqueur linguistique s'est manifesté en lien avec le rapport à Montréal, témoignant parfois du phénomène de *french flight*. Nous avons remarqué que les seules terminologies employées décrivant précisément une ethnie de manière spontanée désignent les « Noirs » et les « Arabes ». Par ailleurs, ces derniers sont majoritairement désignés à l'aide d'un marqueur religieux, non sans incertitude mais dans un mélange de notions faisant référence à d'autres marqueurs. À ce propos, la surreprésentation médiatique des musulmans s'est traduite dans les discours, puisque les personnes ethnicisées « arabes » sont les seules qui suscitent autant de méfiance, voire un sentiment de rejet, même si ce sentiment s'est manifesté chez peu de répondants. Notons qu'ils sont évoqués bien plus souvent que les personnes d'Amérique du Sud, alors qu'ils seraient statistiquement moins présents dans la ville. Plus que dans le registre de la croyance, ce malaise s'est manifesté dans le port du voile et la crainte de la domination masculine.

Même si l'expérience de la diversité dans les villes était le fil conducteur du chapitre 3, le chapitre 4 fut l'occasion d'entrer dans une description plus fine des expériences individuelles en fonction de la forme urbaine et des lieux spécifiques de Terrebonne. Tout d'abord, tous les enquêtés se sont accordés sur une description de Terrebonne en concordance avec l'image typique de « la Banlieue », certains y voyant des bénéfices, d'autres des inconvénients. En empruntant la didactique de Simmel, la forme urbaine pavillonnaire encore dominante induit un rapport de distance et proximité bien différent que celui qui se joue en ville. Sans pourtant établir des relations de voisinage très profondes, la règle de l'indifférence civile est ici troquée contre une attention particulière, un signe de la main, un service rendu. La faible densité qui caractérise encore Terrebonne implique peu de négociations quotidiennes avec les distances interindividuelles, la distance qui permet de garder son espace caractérisant plutôt la forme urbaine d'une grande ville dense. Malgré nos observations et les témoignages de plusieurs enquêtés qui dépeignent une ville dortoir où l'automobile est reine et les interactions parfois superficielles, nous n'observons pas non plus une carence de lien social. En effet, nous avons observé des affinités entre voisins, entre jeunes de la même ville, et des témoignages d'une vie communautaire. Autrement dit, si la sociabilité publique n'est pas la règle, la sociabilité tout court n'est évidemment pas inexistante. Plusieurs espaces de Terrebonne se sont révélés propices à des formes de sociabilité publique, de coprésence fortuite avec des inconnus. Le fait que ces rencontres fortuites ne soient pas la norme nous a permis d'y porter attention et d'observer leur bénéfice à une micro échelle. Dans la suite de ce chapitre 4, nous avons exploré notamment le Vieux-Terrebonne, dont la forme urbaine, l'attractivité touristique n'a rien à envier aux grandes villes du point de vue de la sociabilité

publique. Cet espace était le terrain de plusieurs anecdotes de rencontres, de « laisser aller », et même du simple plaisir d'être avec des inconnus (Germain, Leloup et Radice 2014). En revanche, il nous a été difficile d'observer de la diversité, ce qui empêche d'exploiter ce potentiel. Cette dernière était bien plus visible au centre d'achat des Galeries Terrebonne, théâtre d'une certaine sociabilité publique. Cependant, nous sommes perplexes dans notre analyse : les petits groupes d'habitues, ont-ils le rôle de l'auditoire dans l'espace public, ou perturbent-ils la règle de l'inattention civile ? Le centre d'achat fut notre terrain privilégié pour cette étude, et nous avons découvert que le lieu à lui seul mériterait plus d'intérêt précis du point de vue de la sociabilité publique, de la diversité, et de la cohabitation entre générations. Au sujet des générations, l'école est un vecteur de familiarisation indirect avec l'Autre ethnique, les enfants ont des amis d'origines différentes, et les font rencontrer à leurs parents qui ont vécu une réalité tout à fait différente lorsqu'ils étaient sur les bancs d'école. Enfin, c'est le bus et le Terminus de Terrebonne qui s'est avéré le plus intéressant du point de vue de la sociabilité publique en lien avec la diversité. C'est en effet l'espace où l'on rencontre le plus de personnes différentes de soi, et nous avons pu recueillir des témoignages de rencontres ordinaires, ou de simple coprésence, surtout chez les plus jeunes et bien sûr ceux qui ont à se rendre quotidiennement à Montréal.

Nous avons terminé ce chapitre par l'exploration des formes d'attachement à la ville en lien avec les représentations de la diversité. Un lien entre l'attachement à Terrebonne et le rapport à la grande ville s'est dessiné. Pour reprendre la typologie, les personnes qui ont grandi à Montréal déprécient Terrebonne et vont alors regretter l'absence de diversité générale qui y règne. Ceux qui présentent un attachement plus prononcé sont souvent plus frileux aux transformations de leur ville, et à l'arrivée de personnes issues de l'immigration. Se pencher sur ce sujet aura mis en exergue l'importance des quartiers de résidence comme échelle d'attachement mais aussi comme échelle d'étude, surtout à Terrebonne où plusieurs formes urbaines, quartiers récents et très anciens commencent à se côtoyer.

Pour revenir à nos suppositions de départ, il est clair que la forme urbaine pavillonnaire et la composition démographique de Terrebonne induit moins de rapports avec la diversité dans le cadre d'une sociabilité publique ordinaire que dans des plus grandes villes. En revanche, plusieurs lieux s'y approchent et ont un potentiel de sociabilité publique important. Enfin, l'expérience urbaine avec la diversité des Terrebonniens ne se résume pas à Terrebonne et fait appel à des expériences variées à Montréal ou d'autres grandes villes, au quotidien ou dans le passé, ce qui rend l'analyse « du contact » plus complexe.

Pour conclure, nous nous sommes prêtés à l'exercice de « voir comme une ville » pour reprendre l'idée de Warren Magnusson (2010). Regarder les gens vivre ensemble, écouter leur manière de s'arranger avec le quotidien à leur échelle permet de se faufiler entre d'autres perspectives qui étudient les représentations de la diversité par le biais des affinités aux partis politiques, des politiques étatiques, des sondages électoraux, des institutions, etc. Si la perspective micro-individuelle et qualitative rend difficilement possible une représentativité statistique ou la découverte de tendances marquantes, elle tente de rendre compte de la fine complexité qui se joue dans la banalité du quotidien. Nous ne prétendons pas ici être parvenus à de telles fins, mais nous avons voulu faire l'effort de « voir comme une ville ».

## BIBLIOGRAPHIE

- Aabø, Svanhild et Ragnar Audunson. 2012. « Use of Library Space and the Library as Place. » *Library & Information Science Research* 34 (2): 138-149. doi:10.1016/j.lisr.2011.06.002.
- Allport, Gordon W. 1954. *The nature of prejudice*, Perseus Books. Cambridge, MA: s.n.
- Amghar, Samir. 2010. « Le niqâb, pour s'affirmer ? » *Projet* 314 (1): 19. doi:10.3917/pro.314.0019.
- Amin, Ash. 2002. « Ethnicity and the Multicultural City: Living with Diversity. » *Environment and Planning A: Economy and Space* 34 (6): 959-980. doi:10.1068/a3537.
- Apparicio, Philippe, Xavier Leloup et Philippe Rivet. 2007. « La Diversité Montréalaise à l'Épreuve de La Ségrégation : Pluralisme et Insertion Résidentielle Des Immigrants: Testing Montréal's Diversity: Residential Segregation, Pluralism, and Migrant's Insertion. » *Journal of International Migration and Integration / Revue de l'intégration et de La Migration Internationale* 8 (1): 63-87. doi:10.1007/s12134-007-0004-1.
- Bacqué, Marie-Hélène et Stéphanie Vermeersch. 2013. « Les classes moyennes dans l'espace urbain : choix résidentiels et pratiques urbaines. » *Sociologie et sociétés* 45 (2). Les Presses de l'Université de Montréal: 63-85. doi:https://doi.org/10.7202/1023173ar.
- Bastienier, Albert. 2004. « La différenciation et la hiérarchisation ethnique. » *Sociologie d'aujourd'hui*. Presses Universitaires de France: 105-174.
- Beaudet, Gérard. 1994. « Portrait d'un patrimoine. » *Continuité* (60): 41-44.
- Bégout, Bruce. 2013. *Suburbia: autour des villes*. Inculte essai. Paris: Éditions Inculte.
- Besozzi, Thibaut. 2018. « La sociabilité quotidienne de personnes âgées dans un centre commercial, un loisir particulier. » *Bulletin de l'association de géographes français. Géographies* 95 (95-1). Association de géographes français: 79-96. doi:10.4000/bagf.2704.
- Bilodeau, Antoine et Luc Turgeon. 2014. « L'immigration : Une Menace Pour La Culture Québécoise? Portrait et Analyses Des Perceptions Régionales. » *Canadian Journal of Political Science* 47 (02): 281-305. doi:10.1017/S0008423914000444.
- Bilodeau, Antoine, Luc Turgeon et Ekrem Karakoç. 2012. « Small Worlds of Diversity: Views toward Immigration and Racial Minorities in Canadian Provinces. » *Canadian Journal of Political Science/Revue Canadienne de Science Politique* 45 (3): 579-605. doi:10.1017/S0008423912000728.
- Blais, Mireille et Stéphane Martineau. 2006. « L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes. » 26(2): 19.
- Bonikowska, Aneta, Feng Hou et Garnett Picot. 2015. « Changements dans la répartition régionale des nouveaux immigrants au Canada. » <https://www.deslibris.ca/ID/246239>.

- Bourdieu, Pierre. 2007. « Comprendre. » In *La misère du monde*, Seuil. s.l.: s.n.
- Bourgault-Côté, Guillaume. 2019. « L'appui au projet de loi sur la laïcité de l'État se maintient. » *Le Devoir*. 8 mai. <https://www.ledevoir.com/societe/553869/laicite-l-appui-au-projet-de-loi-21-se-maintient>.
- Bourne, L.S. 1996. « Reinventing the Suburbs: Old Myths and New Realities. » *Progress in Planning* 46 (3): 163-184. doi:10.1016/0305-9006(96)88868-4.
- Bowyer, Benjamin. 2008. « Local Context and Extreme Right Support in England: The British National Party in the 2002 and 2003 Local Elections. » *Electoral Studies* 27 (4): 611-620. doi:10.1016/j.electstud.2008.05.001.
- Ceobanu, A.M. et X. Escandell. 2010. « Comparative analyses of public attitudes toward immigrants and immigration using multinational survey data: A review of theories and research. » *Annual Review of Sociology* 36: 309-327. Scopus. doi:10.1146/annurev.soc.012809.102651.
- Charbonneau, Johanne et Annick Germain. 2002a. « Les banlieues de l'immigration. » *Recherches sociographiques* 43 (2). Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval: 311-328. doi:<https://doi.org/10.7202/000540ar>.
- . 2002b. « Les banlieues de l'immigration. » *Recherches sociographiques* 43 (2): 311. doi:10.7202/000540ar.
- Costes, Laurence. 2016. *Territoires du périurbain: Quelles nouvelles formes d'appropriation ?* s.l.: L'Harmattan.
- Coulon, Alain. 2020. « Chapitre II. L'immigration et les relations ethniques. » *Que sais-je?* 6e ed. Presses Universitaires de France: 22-55.
- De Blois, Solange. 1997. « Les moulins de Terrebonne (1720-1775) ou les hauts et les bas d'une entreprise seigneuriale. » *Revue d'histoire de l'Amérique française* 51 (1): 39-70. doi:<https://doi.org/10.7202/305622ar>.
- Dufresne, Yannick, Anja Kilibarda, André Blais et Alexis Bibeau. 2018. « Religiosity or Racism? The Bases of Opposition to Religious Accommodation in Quebec: Religiosity or Racism? » *Nations and Nationalism*. doi:10.1111/nana.12429. <http://doi.wiley.com/10.1111/nana.12429>.
- Durand Folco, Jonathan. 2017. « Diagnostic du système. » In *À nous la ville! Traité de municipalisme.*, Éditions écosociété. s.l.: s.n.
- Eckert, Henri et Alain Vilbrod. 2008. « Introduction. » *Agora débats/jeunesses* N° 50 (4). Presses de Sciences Po: 18-21.
- El Yamani, Myriame, Danielle Juteau et Marie McAndrew. 2015. « Immigration: de quoi les Québécois ont-ils peur? » *International Review of Community Development* (30): 61-70. doi:10.7202/1033664ar.

- Elias, Norbert. 1994. *The Established and the Outsiders: A Sociological Enquiry into Community Problems*, 2nd éd. London: Sage.
- Ferland, Benjamin. 2018. « L'impact Des Minorités Visibles Sur l'appui à La Charte Des Valeurs et l'interdiction Des Signes Religieux. » *Canadian Journal of Political Science/Revue Canadienne de Science Politique* 51 (1): 23-59. doi:10.1017/S0008423917001500.
- Fortin, Andrée. 2017. « La banlieue comme chantier littéraire / Daniel Laforest, 2016, L'âge de plastique. Lire la ville contemporaine au Québec, Montréal, Presses de l'Université de Montréal. / Bertrand Gervais, Alice van der Klei et Marie Parent (dir.), 2015, Suburbia. L'Amérique des banlieues, Montréal, Figura, UQAM, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire. » *Recherches sociographiques* 58 (3). Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval: 679-687. doi:https://doi.org/10.7202/1043470ar.
- Fortin, Andrée et Carole Després. 2008. « Le juste milieu : représentations de l'espace des résidants du périurbain de l'agglomération de Québec. » *Cahiers de géographie du Québec* 52 (146). Département de géographie de l'Université Laval: 153-174. doi:https://doi.org/10.7202/019586ar.
- Fortin, Andrée, Carole Despres et Geneviève Vachon. 2001. « La banlieue, patrimoine? Quelques éléments de réflexion. »
- Germain, Annick. 1997. « L'étranger et la ville. » *Canadian Journal of Regional Science* 20 (1-2). Canadian Regional Science Association: 237-54.
- . 2013a. « La sociologie urbaine à l'épreuve de l'immigration et de l'ethnicité : de Chicago à Montréal en passant par Amsterdam. » *Sociologie et sociétés* 45 (2): 87-109. doi:https://doi.org/10.7202/1023174ar.
- . 2013b. « Ils utilisent le passage pour entrer dans notre quartier. Tensions sociales et interethniques de proximité dans une banlieue montréalaise en transformation. » In *Conflits de proximité et dynamiques urbaines*, Patrice Melé, Presses universitaires de Rennes, 263-291. s.l.: s.n.
- Germain, Annick, Sandrine Jean et Myriam Richard. 2015. « Cohabitation interethnique et sociabilité publique dans les quartiers de classes moyennes. » In *Travailler et cohabiter : l'immigration au-delà de l'intégration*, Sébastien Arcand, 171-192. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Germain, Annick, Xavier Leloup et Martha Radice. 2014. « La cohabitation interethnique dans quatre quartiers de classes moyennes à Montréal : deux petites leçons tirées des discours sur la diversité. » *Diversité urbaine* 14 (1). Groupe de recherche diversité urbaine: 5-24. doi:https://doi.org/10.7202/1027812ar.
- Germain, Annick et Cécile Poirier. 2007. « Les territoires fluides de l'immigration à Montréal ou le quartier dans tous ses états. » *Globe: Revue internationale d'études québécoises* 10 (1): 107. doi:10.7202/1000081ar.
- Gervais, Bertrand, Alice Van der Klei, Marie Parent et Université du Québec à Montréal, dir. 2015. *Suburbia: l'Amérique des banlieues*. Collection Figura no 39. Montréal, Québec: Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire.

- Gervais, Brigitte. 2005. « L'influence Des Sensibilités Paysagères Sur Les Initiatives de Sauvegarde Patrimoniale: Les Cas de Chambly, Terrebonne, Verchères et Beauharnois. » <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/17139>.
- Goffman, Erving. 1966. *Behavior in Public Places: Notes on the Social Organization of Gatherings*, 1. paperback ed., 24. printing. New York, NY: The Free Press.
- Goffman, Erwing. 1996. *La présentation de soi. La mise en scène de la vie quotidienne* Erwing Goffman ; 1. Paris: Ed. de Minuit.
- Gouvernement du Canada, Statistique Canada. 2015. « Origine ethnique de la personne. » 2 décembre. [https://www23.statcan.gc.ca/imdb/p3Var\\_f.pl?Function=DEC&Id=103475](https://www23.statcan.gc.ca/imdb/p3Var_f.pl?Function=DEC&Id=103475).
- van Heerden, Sjoerdje et Didier Ruedin. 2019. « How Attitudes towards Immigrants Are Shaped by Residential Context: The Role of Ethnic Diversity Dynamics and Immigrant Visibility. » *Urban Studies* 56 (2): 317-334. doi:10.1177/0042098017732692.
- Jean, Sandrine. 2014. « Ville ou banlieue? Les choix résidentiels des jeunes familles de classe moyenne dans la grande région de Montréal. » *Recherches sociographiques* 55 (1): 105-134. doi:<https://doi.org/10.7202/1025647ar>.
- . 2018. « L'expérience de la diversité dans les quartiers de classe moyenne à Montréal: Entre inforts et rapprochements. » *Anthropologie et Sociétés* 41 (3): 213-231. doi:10.7202/1043048ar.
- Jean, Sandrine et Annick Germain. 2014. « La Diversité Ethnique Croissante Des Quartiers de Classe Moyenne Dans La Métropole Montréalaise: Des Jeunes Familles Perplexes. » *Canadian Ethnic Studies* 46 (2): 5-25. doi:10.1353/ces.2014.0016.
- Jodelet, Denise. 2003. *1. Représentations sociales: un domaine en expansion*. Vol. 7e éd. s.l.: Presses Universitaires de France. <https://www.cairn.info/les-representations-sociales--9782130537656-page-45.htm>.
- Juteau, Danielle. 2018. « Au cœur des dynamiques sociales: l'ethnicité. » In *L'immigration et l'ethnicité dans le Québec contemporain*, 13-40. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.
- Kaufmann, Eric. 2014. « 'It's the Demography, Stupid': Ethnic Change and Opposition to Immigration. » *The Political Quarterly* 85 (3): 267-276. doi:10.1111/1467-923X.12090.
- Kaufmann, Eric et Gareth Harris. 2015. « "White Flight" or Positive Contact? Local Diversity and Attitudes to Immigration in Britain. » *Comparative Political Studies* 48 (12): 1563-1590. doi:10.1177/0010414015581684.
- Kokoreff, Michel. 2009. « Ghettos et marginalité urbaine. Lectures croisées de Didier Lapeyronnie et Lol'c Wacquant. » *Revue française de sociologie* 50 (3): 553-572.
- Laforest, Daniel. 2015. « Genèse de l'imaginaire périurbain au Québec. Le Ville JacquesCartier de Pierre Vallières. » In *Suburbia. L'Amérique des banlieues*. Collection Figura no 39. Montréal, Québec: Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le



- texte et l'imaginaire. <http://oic.uqam.ca/en/articles/genese-de-limaginaire-periurbain-au-quebec-le-ville-jacques-cartier-de-pierrevallieres>.
- Lannoy, Pierre et Coline Ruwet. 2004. « Autorité de Chaire et Modèle de Chair. L'influence Respective de G. Simmel et W. I. Thomas Sur " La Ville " de Robert Park. » *European Journal of Sociology / Archives Européennes de Sociologie* 45 (1). Cambridge University Press: 81-112. doi:10.1017/S0003975604001390.
- Larue, Michel. 2018. « Diagnostic du Vieux-Terrebonne. » Diagnostic. s.l.: Ville de Terrebonne.
- Leloup, Xavier et Annick Germain. 2018. « La cohabitation interethnique dans quatre quartiers de classes moyennes à Montréal : une approche pragmatiste inspirée par la lecture de Jean Remy. » In *L'espace des sociologues : recherches contemporaines en compagnie de Jean Remy*, sous la dir. de Emmanuelle Lenel, 39-61. Paris: Erès. doi:10.3917/eres.lenel.2018.01.0037. <https://doi.org/10.3917/eres.lenel.2018.01.0037>.
- Leloup, Xavier, Annick Germain et Martha Radice. 2016. « « Ici, c'est polyethnique » : les cadrages de la diversité ethnique dans quatre quartiers de classes moyennes à Montréal. » *Lien social et Politiques* (77): 200. doi:10.7202/1037909ar.
- Lofland, Lyn H. 1998. *The public realm: exploring the city's quintessential social territory*. Communication and social order. Hawthorne, N.Y: Aldine de Gruyter.
- Lord, Sébastien et Carole Després. 2011. « Vieillir en banlieue nord-américaine. Le rapport à la ville des personnes âgées. » *Gerontologie et société* 34 / n°136 (1). Fond. Nationale de Gérontologie: 189-204.
- Marois, Guillaume et Alain Bélanger. 2014. « Déterminants de La Migration Résidentielle de La Ville Centre Vers La Banlieue Dans La Région Métropolitaine de Montréal : Clivage Linguistique et Fuite Des Francophones: Déterminants de La Migration Résidentielle. » *The Canadian Geographer / Le Géographe Canadien* 58 (2): 141-159. doi:10.1111/j.1541-0064.2013.12054.x.
- Martig, Noemi et Julian Bernauer. 2018. « The Halo Effect: Perceptions of Diffuse Threat and SVP Vote Share. » *World Political Science* 14 (1): 27-54. doi:10.1515/wps-2018-0002.
- May, David M. 2004. « The Interplay of Three Established-Outsider Figurations in a Deprived Inner-City Neighbourhood. » *Urban Studies* 41 (11): 2159-2179. doi:10.1080/0042098042000268393.
- McNicoll, Claire. 1993. *Montréal, une société multiculturelle*, Belin. Paris: s.n.
- Montgomery, Catherine. 2018. « L'étranger dans la cité: Les travaux de Georg Simmel et de l'École de Chicago revisités à la lumière de l'immigration maghrébine dans l'espace montréalais (note de recherche). » *Anthropologie et Sociétés* 41 (3): 87-105. doi:10.7202/1043043ar.
- Morin, Dominique, Andrée Fortin et Carole Després. 2004. « À des lieues du stéréotype banlieusard : les banlieues de Québec construites dans les années 1950 et 1960. » *Cahiers québécois de démographie* 29 (2): 335-356. doi:10.7202/010291ar.

- Oldenburg, Ray. 1989. *The Great Good Place: Cafés, Coffee Shops, Community Centers, Beauty Parlors, General Stores, Bars, Hangouts, and How They Get You Through the Day*. s.l.: Paragon House.
- . 2013. « The Café as a Third Place. » In *Café Society*, sous la dir. de Aksel Tjora et Graham Scambler, 7-21. New York: Palgrave Macmillan US. doi:10.1057/9781137275936\_2. [https://doi.org/10.1057/9781137275936\\_2](https://doi.org/10.1057/9781137275936_2).
- O'Rourke, Kevin H. et Richard Sinnott. 2006. « The determinants of individual attitudes towards immigration. » *European Journal of Political Economy* 22 (4): 838-861. doi:10.1016/j.ejpoleco.2005.10.005.
- Paillé, Pierre. 2007. « La recherche qualitative. » In *Problèmes sociaux*. Vol. 3. Collection Problèmes sociaux & interventions sociales 29. Sainte-Foy, Québec, Canada: Presses de l'Université du Québec.
- Paquot, Thierry. 2012. « En lisant Georg Simmel. » *Hermes, La Revue* n° 63 (2): 21-25.
- Patarin-Jossec, Julie. 2018. « Le vol habité dans l'économie symbolique de la construction européenne. » Université de Bordeaux.
- Perrineau, Pascal. 1985. « Le Front National: un électorat autoritaire. » *Revue politique et parlementaire*: 24-31.
- Pettigrew, Thomas F. 1998. « Intergroup Contact Theory. » *Annual Review of Psychology* 49 (1): 65-85. doi:10.1146/annurev.psych.49.1.65.
- Poiret, Christian. 2011. « Les processus d'ethnisation et de raci(al)isation dans la France contemporaine : Africains, Ultramarins et « Noirs ». » *Revue européenne des migrations internationales* 27 (vol. 27-n°1). Université de Poitiers: 107-127. doi:10.4000/remi.5365.
- Poiret, Christian, Odile Hoffmann et Cédric Audebert. 2011. « Éditorial : Contextualiser pour mieux conceptualiser la racialisation. » *Revue européenne des migrations internationales* 27 (1): 7-16. doi:[10.4000/remi.5283](https://doi.org/10.4000/remi.5283).
- Poitras, Claire. 2018. « Quand la banlieue était le futur. » 38 (2): 8-24.
- Pouliot, Gaëtan et Mélanie Julien. 2017. « Une majorité de Canadiens exprime des craintes face à l'immigration. » *ICI Radio-Canada.ca*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelles/special/2017/03/sondage-crop/canadiens-tolerance-religion-immigrants-identite-culture/index.html>.
- Radice, Martha. 2009. « Street-Level Cosmopolitanism: Neighbourhood Shopping Streets in Multi-Ethnic Montréal. » In *Everyday Multiculturalism*, sous la dir. de Amanda Wise et Selvaraj Velayutham, 140-157. London: Palgrave Macmillan UK. doi:10.1057/9780230244474\_8. [https://doi.org/10.1057/9780230244474\\_8](https://doi.org/10.1057/9780230244474_8).
- Ray, Brian et Valerie Preston. 2015. « Working with Diversity: A Geographical Analysis of Ethno-Racial Discrimination in Toronto. » *Urban Studies* 52 (8). SAGE Publications Ltd: 1505-1522. doi:10.1177/0042098014536628.

- Remy, Jean. 1972. « Urbanisation de la ville et production d'un régime d'échanges. » *Sociologie et sociétés* 4 (1). Les Presses de l'Université de Montréal: 101-120. doi:<https://doi.org/10.7202/001617ar>.
- Rhein, Catherine. 2001. « Le ghetto de Louis Wirth : forme urbaine, institution, système social. The Ghetto (1928). » In *La ville des sciences sociales*, B. Lepetit et C. (dir) Topalov, 111-149. Paris: Belin.
- Robichaud, Léon. 1994. « Terrebonne, d'hier à aujourd'hui. » *Continuité* (60): 39-40.
- Robinson, Katherine. 2020. « Everyday Multiculturalism in the Public Library: Taking Knitting Together Seriously. » *Sociology* 54 (3). SAGE Publications Ltd: 556-572. doi:10.1177/0038038519899352.
- Rousseau, Louis. 2016. « Le travail obscur de la mémoire identitaire dans les débats nés d'une nouvelle diversité religieuse au Québec. » *Recherches sociographiques* 57 (2-3). Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval: 289-310. doi:<https://doi.org/10.7202/1038429ar>.
- Rydgren, Jens et Patrick Ruth. 2013. « Contextual Explanations of Radical Right-Wing Support in Sweden: Socioeconomic Marginalization, Group Threat, and the Halo Effect. » *Ethnic and Racial Studies* 36 (4): 711-728. doi:10.1080/01419870.2011.623786.
- Savoie-Zajc. 2009. « L'entrevue semi-dirigée. » In *Recherche sociale : de la problématique à la collecte de données*, 5e éd. Québec (Québec): Presses de l'Université du Québec.
- Simmel, Georg. 1908\_2013. *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, 2<sup>e</sup> éd. Paris: Presses Universitaires de France.
- Turgeon, Luc et Antoine Bilodeau. 2014. « Minority Nations and Attitudes towards Immigration: The Case of Quebec. » *Nations and Nationalism* 20 (2): 317-336. doi:10.1111/nana.12068.
- Valentine, Gill. 2008. « Living with Difference: Reflections on Geographies of Encounter. » *Progress in Human Geography* 32 (3). SAGE Publications Ltd: 323-337. doi:10.1177/0309133308089372.
- Vertovec, Steven. 2007. « Super-Diversity and Its Implications. » *Ethnic and Racial Studies* 30 (6): 1024-1054. doi:10.1080/01419870701599465.
- . 2019. « Epilogue: What's the Matter with Rotterdam? » In *Coming to Terms with Superdiversity*, sous la dir. de Peter Scholten, Maurice Crul, et Paul van de Laar, 237-241. Cham: Springer International Publishing. doi:10.1007/978-3-319-96041-8\_13. [http://link.springer.com/10.1007/978-3-319-96041-8\\_13](http://link.springer.com/10.1007/978-3-319-96041-8_13).
- Warren Magnusson. 2010. « Seeing Like a City. How to Urbanize Political Science. » In *Critical Urban Studies : New Directions.*, SUNY Press, 234. s.l.: s.n.
- Watson, Sophie. 2017. « Making multiculturalism. » *Ethnic and Racial Studies* 40 (15). Routledge: 2635-2652. doi:10.1080/01419870.2016.1262543.

Wirth, Louis. 1998. *The Ghetto*. s.l.: Transaction Publishers.

Wise, Amanda. 2005. « Hope and Belonging in a Multicultural Suburb. » *Journal of Intercultural Studies* 26 (1-2): 171-186. doi:10.1080/07256860500074383.

———. 2013. « Hope in a Land of Strangers. » *Identities* 20 (1): 37-45. doi:10.1080/1070289X.2012.752372.

Yin, Robert K. 2009. *Case Study Research: Design and Methods*. s.l.: SAGE.

## ANNEXE 1 : GUIDE D'ENTRETIEN SEMI-DIRIGÉ

Entrevue longue	
Introduction : relecture de la fiche info, consentement.	
<b>Entrée dans le sujet : Terrebonne</b>	
<p>→ Depuis combien de temps habitez-vous ici ?            Trouvez-vous qu'il y a eu des changements ? Vous connaissez bien la ville ? Le quartier ? Vous aimeriez déménager ? Pourquoi ?</p> <p>→ Qu'est-ce qui vous a amené à Terrebonne et dans ce quartier ? Connaissez-vous vos voisins ? Avez-vous des amis ici ? De la famille ?</p>	<p><i>Se renseigner sur la ville, estimer le sentiment d'appartenance, évaluer l'enracinement, indices sur l'évolution de la ville et le parcours résidentiel.</i></p>
<b>L'expérience urbaine (sociabilité publique)</b>	
<p>Pouvez-vous me dire quels sont les trajets que vous réalisez quotidiennement ?</p> <p>Fréquentez-vous des espaces publics à Terrebonne / Comment profitez-vous de la ville / Quels sont vos loisirs dans la ville ?</p> <p>Qu'est-ce qui vous plaît ou pas dans ces endroits ?</p>	<p><i>Voir les modes de transports, la vie dans les espaces publics s'il y a, les endroits fréquentés au quotidien.</i></p> <p><i>Rebondir sur : les fréquences de visite des lieux, les personnes potentiellement rencontrées, les horaires et durées passées dans les endroits, les activités.</i></p> <p><i>Ex. : Le parc de l'Île-aux-Moulins, les rues du vieux Terrebonne, Le centre d'achat, les clubs sportifs...</i></p> <p><i>Fréquence, durée, activité, ressentis, appréciations</i></p> <p><i>objectif : cerner les formes de sociabilités publiques</i></p>
<p>Avez-vous l'occasion d'aller à Montréal, ou dans une autre grande ville ? Qu'y faites-vous ?</p>	<p><i>objectif : entrer dans la qualification du contact (d'abord avec la ville → puis peut être la diversité), quel type, à quelle fréquence, par quel moyen de transport.</i></p>
<b>« Diversité »</b>	
<p>La ville de Montréal connaît et a connu des flux d'immigration importants, est-ce que cela a un impact sur la vie à Terrebonne ?</p> <p>Pensez-vous qu'il y a une différence entre des personnes immigrées depuis longtemps à Montréal, et celles qui arrivent maintenant ? Comment</p>	<p><i>Si le thème intervient plus tôt, mobiliser ces questions, sinon les poser seulement en fin d'entrevue.</i></p> <p><i>Objectif : découvrir les lieux urbains en lien avec la diversité à Terrebonne, explorer le vocabulaire employé (marqueurs ethniques)</i></p>

<p>décrieriez vous les nouvelles personnes qui arrivent à Montréal ?</p> <p>Pour vous, y-a-t-il une forme de diversité à Terrebonne ? Comparé à Montréal ? Si oui, où se manifeste-t-elle (lieu de travail, rues commerciales, écoles, parcs, etc.), où la croisez-vous le plus ?</p> <p>Et quand vous êtes arrivé.e à Terrebonne, y avait-il déjà une forme de diversité ? Comment se manifestait-elle ?</p> <p>Pensez-vous qu'il y a un changement de population à Terrebonne? Percevez-vous une nouvelle diversité à Terrebonne depuis que vous y habitez ? Qu'est ce qui a changé ? Pensez-vous que ce sont des personnes différentes qui viennent habiter à Terrebonne maintenant ? Pour vous, y-a-t-il une différence entre les personnes qui sont arrivées il y a longtemps et les personnes qui sont arrivées récemment ?</p> <p>Pensez-vous que cette immigration a un impact ? Si oui, le(s)quel(s), de quelle manière, sur quoi ?</p>	
<p>Du point de vue de la diversité, pensez-vous que vos enfants/parents ont passé leur enfance dans un milieu semblable au vôtre ?</p> <p>Est-ce que vous pensez avoir le même point de vue que ces derniers à ce propos ?</p>	<p><i>Initialement pour cerner la variable générationnelle, s'est révélé peu utile de ce point de vue mais permet d'appréhender l'évolution du contexte de la ville par le biais des générations.</i></p>
<p><b>Choses à ajouter, Conclusion, remerciements</b></p>	

## ANNEXE 2 : GUIDE D'ENTRETIEN *IN SITU*

### **Notes des paramètres contextuels**

météo, horaire, affluence, action en cours par l'enquêté au moment de l'approche, attitude générale, ambiance générale de l'environnement.

### **Discussion Libre** sur le principe du *small talk*, banalités

Thèmes : vie de quartier, vie quotidienne, habitudes, profil résidentiel, changements de l'environnement en général.

Par exemple : *Vous vivez dans le coin ? Vous venez souvent ici ? Depuis combien de temps ? Comment est la vie ici ? Vous voyez des changements depuis que vous êtes ici ? Que faites-vous dans la vie ?*

La discussion est libre, elle peut mener autant à une discussion sur le temps qu'il fait, ou des choses qui semblent intéresser la personne en question au moment donné, y compris les sujets autour de l'enquêtrice par exemple.





Objectif : ne pas diriger le discours sur l'immigration, préserver la spontanéité

Proposition d'une entrevue semi-dirigée plus cadrée et longue

Prise de note de mémoire de la discussion : thèmes évoqués, précisions sur les aspects de la vie terrebonniennes (banalités), sur la diversité si il y a lieu et tout autre thème.

Profil de la personne abordée : estimation d'un groupe d'âge, genre, temps de résidence à Terrebonne, activité.

## ANNEXE 3: CERTIFICAT ETHIQUE<sup>11</sup>

						
<b>CERTIFICAT D'ÉTHIQUE</b>						
<p>Le Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains a examiné le projet de recherche identifié ci-dessous.</p>						
<p><b>Titre du projet :</b> Les Québécois-francophones natifs et leurs représentations de la diversité en région périurbaine : l'« effet halo » en question.</p>						
<p><b>Nom du chercheur principal (ou de l'étudiant) :</b> Léa Dallemane</p>						
<p><b>Centre :</b> INRS-UCS</p>						
<p>Noms des étudiants inscrits à l'INRS dont les mémoires et/ou thèses découleront du projet, le cas échéant :</p>						
<table border="1"><tr><td></td><td></td><td></td></tr><tr><td></td><td></td><td></td></tr></table>						
<p>Nom du directeur de recherche, le cas échéant : Annick Germain</p>						
<p>Nom du co-directeur de recherche, le cas échéant :</p>						
<p>Nom de l'organisme subventionnaire ou de commandite : Aucun</p>						
<p><b>Le Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains atteste que la recherche proposée impliquant des êtres humains répond aux normes de l'INRS en matière d'éthique.</b></p>						
<p><b>Le présent certificat d'éthique est valide jusqu'au 7 octobre 2020</b></p>						
<table border="1"><tr><td style="text-align: center;"></td><td style="text-align: center;">8 octobre 2019 Date d'émission initiale du certificat</td></tr></table>		8 octobre 2019 Date d'émission initiale du certificat				
	8 octobre 2019 Date d'émission initiale du certificat					
CER- 19-533						

<sup>11</sup> renouvelé jusqu'au 7 Octobre 2021



## ANNEXE 4 : LETTRE D'INFORMATION (ENTREVUE)



### Lettre d'information – entrevue

Représentations de la ville en espace périurbain : les habitants de Terrebonne

Recherche menée par Léa Dallemane, étudiante  
au Centre Urbanisation Culture Société de l'INRS.

Bonjour,

Voici de l'information sur la recherche à laquelle vous êtes invité(e) à participer. L'objectif de ce document est de vous informer de vos droits en tant que participant(e) à la recherche.

Je suis étudiante à la Maîtrise en Études Urbaines au centre Urbanisation Culture Société de l'INRS, à Montréal.

Par cette recherche, je souhaiterais m'entretenir avec des habitants de Terrebonne afin de mieux comprendre l'image qu'ils se font de leur expérience dans la ville, ou dans leur quartier.

Votre participation à la recherche consistera à m'accorder une entrevue d'environ une heure. Cette entrevue portera sur divers aspects de votre vie quotidienne dans les espaces publics et, si vous le voulez bien, sera enregistrée. Les données seront utilisées pour la rédaction de mon mémoire, des communications scientifiques (articles dans des revues spécialisées, conférences dans les milieux universitaires) et dans les rapports d'information destinés aux organismes intéressés par la question.

En participant à cette recherche, vous contribuerez à une meilleure compréhension de la ville de Terrebonne et de ses habitants.

L'entrevue ne vous expose pas à des risques différents que ceux auxquels vous vous exposez dans votre vie de tous les jours. Le principal inconvénient est le temps passé à participer au projet, qui sera d'environ une heure.

S'il y a des questions auxquelles vous ne pouvez pas ou préférez ne pas répondre, vous êtes tout à fait libre de choisir de ne pas répondre sans avoir à fournir de raisons et sans inconvénient ou conséquences négatives. Sachez par ailleurs qu'à titre de participant volontaire à cette étude, vous avez la possibilité de vous en retirer à tout moment.

La confidentialité des résultats sera assurée de la façon suivante : votre nom sera remplacé par un pseudonyme, et seule moi aurai accès à la clé reliant votre pseudonyme et votre identité. La retranscription de l'entrevue sera conservée dans des fichiers sécurisés par mot de passe, ou sous clef dans mon bureau, seule moi y aurai accès. Tous les documents seront détruits à la fin de la recherche, et les données recueillies ne serviront que dans le cadre de la présente recherche.

Vous trouverez ci-joints deux exemplaires du formulaire de consentement que nous vous demandons de signer, si vous acceptez de participer à cette recherche et de nous accorder une entrevue. Avant de signer le formulaire, vous pouvez, si vous le désirez, me demander toutes les informations supplémentaires que vous souhaitez sur la recherche. Vous pouvez aussi contacter ma directrice de recherche, dont les coordonnées apparaissent au bas de la page. Vous pouvez également contacter la présidente du Comité d'éthique de la recherche de l'INRS, Mme Isabelle Plante, qui peut vous renseigner sur vos droits en tant que participant(e) à cette recherche.

Nous estimons beaucoup votre participation au projet et sommes heureux de pouvoir vous entendre. Nous vous remercions de votre collaboration !

**Chercheuse principale :**

Mme. Léa Dallemane  
Étudiante à la maîtrise en étude urbaines  
INRS - Centre Urbanisation Culture Société  
385 Sherbrooke Est  
Montréal H2X 1E3



**Directrice de recherche :**

Annick Germain  
Professeur-chercheur titulaire



Institut national de la recherche scientifique  
Urbanisation Culture Société  
385 Sherbrooke est  
Montréal H2X 1E3



**Personne ressource extérieure à l'équipe de recherche :**  
Mme Isabelle Plante  
Présidente du Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains  
INRS



## ANNEXE 5 : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT (ENTREVUE)

**Formulaire de consentement**  
**concernant l'entrevue semi-dirigée**

***Représentations de la ville en espace périurbain : les habitants de Terrebonne.***

J'ai pris connaissance de la recherche décrite dans la lettre d'information et lors de la discussion avec la chercheuse.

J'ai été informé(e), oralement et par écrit, des objectifs de la recherche, de ses méthodes de cueillette des données et des modalités de ma participation au projet.

J'ai également été informé(e) :

- a) de la façon selon laquelle la chercheuse assurera la confidentialité des données et protégera les renseignements recueillis;
- b) de mon droit de mettre fin à l'entrevue ou à son enregistrement, si je le désire, ou de ne pas répondre à certaines questions;
- c) de mon droit, à titre de participant(e) volontaire à cette étude, de me retirer à tout moment sans conséquence négative;
- d) de mon droit de communiquer, si j'ai des questions sur le projet, avec la responsable du projet, Léa Dallemane, ou sa directrice de recherche, Annick Germain.

J'ai compris que j'ai la possibilité de me retirer de la recherche en tout temps ou de ne pas répondre à certaines questions, sans avoir à fournir d'explications et sans subir d'inconvénients.

J'ai l'assurance que les propos recueillis au cours de cet entretien seront conservés de façon confidentielle et traités de façon anonyme. Cependant, je suis conscient(e) que malgré toutes les précautions prises à cet effet, il demeure possible que je sois identifié(e) de manière indirecte.

J'autorise la chercheuse principale, désignée ci-dessous, à citer certains extraits de l'entretien, et ce, exclusivement à des fins de recherche, et sans jamais dévoiler mon identité.

J'accepte, par la présente, de participer à la recherche selon les modalités décrites dans la lettre d'information sur le projet, ci-annexée.

Je signe ce formulaire en deux exemplaires et j'en conserve une copie.

---

Signature du participant

Mme. Léa Dallemane

Étudiante à la maîtrise en étude urbaines

INRS - Centre Urbanisation Culture Société

385 Sherbrooke Est

Montréal H2X 1E3

---

Date

Annick Germain

Professeur-chercheur titulaire

[Annick.germain@ucs.inrs.ca](mailto:Annick.germain@ucs.inrs.ca)

Urbanisation Culture Société

385 Sherbrooke est

Montréal H2X 1E3

Ce projet a été approuvé par le Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains de l'INRS : Date d'approbation 8 Octobre 2019

## ANNEXE 6 : LETTRE D'INFORMATION (ENTRETIEN COURT)



### Lettre d'information sur la recherche – entretien court

#### *Représentations de la ville en espace périurbain : les habitants de Terrebonne.*

Recherche menée par Léa Dallemane, étudiante  
au Centre Urbanisation Culture Société de l'INRS.

Bonjour,

Dans cette lettre, vous trouverez les informations utiles sur la recherche à laquelle vous êtes invité(e) à participer. L'objectif de ce document est de vous informer de vos droits en tant que participant(e) à la recherche.

Je suis étudiante à la Maîtrise en Études Urbaines au centre Urbanisation Culture Société de l'INRS, à Montréal.

Par cette recherche, je souhaiterais discuter avec des habitants de Terrebonne afin de mieux comprendre l'image qu'ils se font de leur expérience dans la ville, ou dans leur quartier.

Votre participation à la recherche consiste à un entretien court dans un espace public, à Terrebonne. La discussion n'est pas enregistrée, mais je prendrai des notes que je pourrai utiliser dans mon mémoire.

En participant à cette recherche, vous contribuerez à une meilleure compréhension de la ville de Terrebonne et de ses habitants, en plus de m'aider à faire mon mémoire !

Cette discussion ne vous expose pas à des risques différents que ceux auxquels vous vous exposez dans votre vie de tous les jours. Le seul inconvénient est le court temps que vous m'accorderiez pour discuter, d'un maximum d'une demie-heure.

S'il y a des questions auxquelles vous ne pouvez pas ou préférez ne pas répondre, vous êtes tout à fait libre de choisir de ne pas répondre sans avoir à fournir de raisons et sans inconvénient ou conséquences négatives. Sachez par ailleurs qu'à titre de participant(e) volontaire à cette étude, vous avez la possibilité de vous en retirer à tout moment.

La confidentialité des résultats sera assurée de la façon suivante : votre nom sera remplacé par un pseudonyme, et seule moi aurai accès à la clé reliant votre pseudonyme et votre identité. Les notes de synthèse seront conservées dans des fichiers sécurisés par mot de passe, ou sous clef dans mon bureau, seule moi y aurai accès. Tous les documents seront détruits à la fin de la recherche, et les données recueillies ne serviront que dans le cadre de la présente recherche.

Vous trouverez ci-joints deux exemplaires du formulaire de consentement que nous vous demandons de signer, si vous acceptez de participer à cette recherche et de nous accorder une entrevue. Avant de signer le formulaire, vous pouvez, si vous le désirez, me demander toutes les informations supplémentaires que vous souhaitez sur la recherche. Vous pouvez aussi contacter ma directrice de recherche, dont les coordonnées apparaissent au bas de la page. Vous pouvez également contacter la présidente du Comité d'éthique de la recherche de l'INRS, Mme Isabelle Plante, qui peut vous renseigner sur vos droits en tant que participant à cette recherche.

Votre participation au projet est très importante pour moi, et je vous remercie pour votre collaboration !

**Chercheuse principale :**

Mme. Léa Dallemane  
Étudiante à la maîtrise en étude urbaines  
INRS - Centre Urbanisation Culture Société  
385 Sherbrooke Est  
Montréal H2X 1E3

[REDACTED]

[REDACTED]

**Directrice de recherche :**

Mme. Annick Germain  
Professeur-chercheur titulaire  
[REDACTED]  
Institut national de la recherche scientifique  
Urbanisation Culture Société  
385 Sherbrooke est  
Montréal H2X 1E3

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

**Personne ressource extérieure à l'équipe de recherche :**

Mme Isabelle Plante  
Présidente du Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains  
INRS

531, boulevard des Prairies  
Laval (Québec) H7V 1B7

[REDACTED]

[REDACTED]



# ANNEXE 7 : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT (ENTRETIEN COURT)

## Formulaire de consentement

### Entretiens courts

#### **Représentations de la ville en espace périurbain : les habitants de Terrebonne.**

J'ai pris connaissance de la recherche décrite dans la lettre d'information et lors de la discussion avec la chercheuse.

J'ai été informé(e), oralement et par écrit, du sujet de la recherche, de ses méthodes de cueillette des données et des modalités de ma participation au projet.

J'ai également été informé(e) :

- e) de la façon selon laquelle la chercheuse assurera la confidentialité des données et protégera les renseignements recueillis;
- f) de mon droit de mettre fin à la discussion si je le désire, ou de ne pas répondre à certaines questions;
- g) de mon droit, à titre de participant(e) volontaire à cette étude, de me retirer à tout moment sans conséquence négative;
- h) de mon droit de communiquer, si j'ai des questions sur le projet, avec la responsable du projet, Léa Dallemane, et sa directrice de recherche, Annick Germain, dont les coordonnées sont précisées ci-dessous.

J'ai compris que j'ai la possibilité de me retirer de la recherche en tout temps ou de ne pas répondre à certaines questions, sans avoir à fournir d'explications et sans subir d'inconvénients.

J'ai l'assurance que les propos recueillis au cours de cette discussion seront conservés de façon confidentielle et traités de façon anonyme. Cependant, je suis conscient(e) que malgré toutes les précautions prises à cet effet, il demeure possible que je sois identifié(e) de manière indirecte.

J'autorise la chercheuse principale, désignée ci-dessous, à citer certains extraits de la discussion, et ce, exclusivement à des fins de recherche, et sans jamais dévoiler mon identité.

J'accepte, par la présente, de participer à la recherche selon les modalités décrites dans la lettre d'information sur le projet, ci-annexée.

Je signe ce formulaire en deux exemplaires et j'en conserve une copie.

\_\_\_\_\_  
Signature du participant

Mme. Léa Dallemane  
Étudiante à la maîtrise en étude urbaines  
INRS - Centre Urbanisation Culture Société  
385 Sherbrooke Est  
Montréal H2X 1E3  
[REDACTED]

Date  
Annick Germain  
Professeur-chercheur titulaire  
[REDACTED]  
Urbanisation Culture Société  
385 Sherbrooke est  
Montréal H2X 1E3  
Tél. [REDACTED]

Ce projet a été approuvé par le Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains de l'INRS : Date d'approbation 8 Octobre 2019